

*JOURNAL*  
*ETRANGER;*  
*OUVRAGE PERIODIQUE.*

---

JANVIER, 1755.

---

— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis,  
au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie  
des Cartes.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti.  
SAUGRAIN, le fils, au Palais.  
DUCHESNE, rue S. Jacques.

---

M D C C L V.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*



0-18-0-1332 VIII

8°-6373

---

---

# AVERTISSEMENT

DE M. L'ABBÉ PREVOST.

SUR LA CONTINUATION  
du Journal Etranger.

**I**L FAUDROIT gémir de la décadence des Lettres, & déplorer ouvertement la perte du goût, si l'on pouvoit supposer que toute l'Europe n'eût point applaudi au plus beau dessein qu'on ait jamais formé pour la communication des lumières humaines, & par conséquent pour le progrès général des Sciences & des Arts. Je loue, sans intérêt, une entreprise à laquelle on sçait que je n'ai pris encore aucune part : mais quelle plus noble idée que celle de rassembler, chaque mois, dans un même Ouvrage, tous les fruits du sçavoir & de l'invention des hommes, & de présenter régulièrement au Public une si riche moisson ? Chaque Nation a ses Journaux Littéraires, pour se faire honneur de ses propres richesses : l'objet du JOURNAL ETRANGER est de faire honneur à toutes les Nations.

A ij

#### iv AVERTISSEMENT.

Aussi l'ardeur n'a-t-elle pas manqué pour la souscription. De Lisbonne à Pétersbourg, de Londres à Venise; on a vu le même empressement dans les Amateurs des Lettres. La Liste s'est grossie d'une infinité de noms, qui n'ont aucune ressemblance de son & d'origine; & cette bizarre variété n'est pas moins propre que la nature de l'Ouvrage, à lui faire mériter en France, le titre de JOURNAL ETRANGER. (a) L'exécution a suivi les promesses. Plusieurs Ecrivains, d'un mérite connu, ont rempli l'engagement du Prospectus; & la première année touchant à sa fin, rien ne s'oppose pour l'avenir à l'espérance du même succès.

Cependant l'expérience du travail, l'idée d'une perfection dont la modestie se croit toujours éloignée, & peut-être le secours de la Critique, qui n'a pas les yeux moins ouverts sur les omissions que sur les fautes réelles, ont fait sentir aux sçavans Auteurs qu'il étoit échappé quelque chose à leur premier plan. Ils

\* A l'exemple des Anglois, on donnera dans la suite les noms de tous les Souscripteurs.

## AVERTISSEMENT. v

ont reconnu qu'un Ouvrage, sorti de différentes mains, en demande une pour l'assemblage de ses parties; qu'on ne peut attendre que d'une seule tête, & des mêmes principes de goût, le choix des Pièces, leur réduction à de justes bornes, l'ordre convenable aux matières, & particulièrement ces heureuses transitions, qui font régner une sorte d'unité dans les sujets les plus détachés, que l'uniformité du stile ne peut venir aussi que d'une même plume; enfin, que toute entreprise, pour peu qu'elle ait de variété dans sa nature & dans sa forme, a besoin d'un Chef, qui veille sans cesse à la fidélité de l'exécution. Dans ces nouvelles vues, ils m'ont offert la direction de leur Journal. Je l'accepte, avec toutes les loix qu'elle m'impose. Un long exercice de l'art d'écrire, une étude assez suivie de la Littérature Etrangère, la connoissance de plusieurs Langues, & surtout une constance prouvée dans les plus laborieux engagements, sont apparemment les qualités qui m'ont fait juger propre à cet important Office: la haute opinion que j'ai conçue du projet, & mon ancienne passion pour

vj *AVERTISSEMENT.*

la gloire Littéraire, sont les motifs qui me disposent à l'accepter.

En informant le Public de ce changement, le même devoir m'oblige d'exposer en peu de mots ce que je médite pour lui plaire.

1<sup>o</sup>. J'adopte tous les engagements du Prospectus, sans qu'il me paroisse nécessaire de les répéter.

2<sup>o</sup>. Je donne un nouvel ordre aux matières, qui consistera régulièrement à les diviser en plusieurs Classes, sous les titres généraux qui leur conviennent. Ainsi chaque Volume du Journal offrira divers Articles, tels que ceux d'Histoire, de Poësie, de Spectacles, de Critique, de Philosophie, d'Histoire naturelle, d'Antiquités, de Mathématiques, de Philologie, &c. &c. non seulement ces titres feront la division de chaque Article, mais jusqu'à la fin des sujets qui s'y rapportent, ils régneront, dans chaque page, au sommet de la colonne marginale.

3<sup>o</sup>. Comme on ne peut espérer que toutes les productions étrangères aient assez de perfection pour obtenir nos Suf-

## AVERTISSEMENT. vij

frages, ou pour attacher la curiosité par elles-mêmes, je demande qu'il me soit permis de les apprécier; mais avec de justes égards, dans ma critique, pour les plus médiocres Auteurs, que je crois toujours respectables par le tour d'esprit qui les fait aspirer au succès; & dans la seule vue de répandre un peu d'agrément sur leur Article.

4°. Je me propose particulièrement de mettre quelque liaison entre les différens sujets de chaque Classe; méthode infailible pour en bannir la sécheresse, & pour y jeter même une espece d'intérêt, fondé sur la dépendance mutuelle des parties.

5°. L'état du Monde Littéraire, c'est-à-dire ses événemens dans tous les genres, ses accroissemens, ses révolutions, en un mot ses différentes scènes, offrant sans cesse une matière véritablement historique, je suis le premier, peut-être, qui pense à les réduire en corps d'Histoire, dont je donnerai constamment quelques pages dans chaque Volume du Journal. Il suffit de nommer les matériaux de ce nouvel édifice, pour faire comprendre qu'on en peut former un Ouvrage régulier & com-

## viiij AVERTISSEMENT.

me on compose l'Histoire d'un Pays , de ses événemens civils & militaires.

Je nomme les Institutions dans lesquelles on s'est proposé la culture & le progrès des Sciences & des Arts ; telles que les Universités , les Académies , les Colléges , les Théâtres , &c : leur origine , dans chaque Nation , leur nombre , leurs noms , leur objet , leurs priviléges , leur splendeur présente ou leur décadence.

Les Auteurs , les Professeurs , & tous les Gens de Lettres de quelque nom ; les Artistes , les Amateurs & les Curieux ; leurs talens , leur caractère , les fondemens de leur réputation , autant que ces sujets peuvent être traités sans offense ; leur éloge ou leur censure , immédiatement après leur mort , avec les anecdotes de leur vie & de leurs ouvrages.

Les Princes & les Grands , dont le goût & la protection sont déclarés pour les Lettres.

Les Démêlés Littéraires , les Criti-

## AVERTISSEMENT. ix

ques, les Concurrences, les Promotions, les Récompenses, &c.

Les Actes publics, leur occasion & leurs circonstances; les Bibliothèques, les Cabinets & les Collections célèbres.

Les inventions nouvelles, les Projets, les Recherches, les Expériences, les voyages entrepris pour l'avancement des Sciences & des Arts.

Les monumens de toute nature, surtout les Ouvrages distingués d'Architecture & de Fortification.

Les Jardins extraordinaires, les Plantes, les Animaux, &c.

Les Manufactures, les Machines, les Canaux, les Dignes, les Ponts, les Mines, les Fossiles, &c.

Je ne pousse pas plus loin cette énumération: mais on ne doutera point qu'avec un peu de fidélité, dans les Correspondans, à me fournir de bons mémoires, je ne puisse tirer, d'un fond si riche, une très-abondante moisson pour l'Histoire que j'annonce.

x AVERTISSEMENT.

6°. Enfin, quelque confiance que je doive aux Auteurs habituels, j'admettrai volontiers ce qui me viendra de toute autre main. Le Journal est un Théâtre ouvert, pour tous les Ecrivains qui voudront communiquer leurs lumieres au Public. Les Etrangers auront la liberté de m'envoier leurs Ouvrages. Ils trouveront un accueil plein de reconnoissance, pour leurs remarques, leurs Extraits & leurs moindres Fragmens. Je ne me réserve que le droit de retoucher, de changer, d'ajouter, de supprimer; & si je l'exerce librement, j'ose répondre à ceux qui pourroient s'en allarmer, que ce ne sera jamais aux dépens de leur mérite ou de leur réputation.

**L**ES SOUSCRIPTEURS, qui ont reconnu de quelle difficulté devoient être les commencemens de cette entreprise, ont eu la complaisance de ne point exiger les Supplémens qui leur avoient été promis; mais ils ne doivent pas croire pour cela qu'on ait voulu abuser de leur bonne volonté, & leur faire payer les Volumes au-dessus de 30 sols annoncés. Notre intention ayant toujours été d'en donner 16 pour un louis, les huit, qui ont paru jusqu'à présent, rempliront notre promesse de la dernière

## AVERTISSEMENT. *xj*

moitié de l'année 1754. Cette année finira là ; il n'y aura rien en Décembre : & comme nous nous sommes bornés à 14 Volumes pour l'année 1755. & les suivantes, en ne donnant de Supplément que de 6. mois en 6. mois, il convient de former un nouveau plan de souscription, qui commence avec l'année, & qui soit pour toujours invariable.

Les 14 Volumes, à 30 sols, feront 21. livres ; ce sera le prix de la souscription pour une année complete.

Ceux des Souscripteurs, qui ont payé un louis au mois d'Avril dernier, sont donc en avance de 12 livres sur cette souscription ; de sorte que s'ils veulent bien envoyer au Bureau 9. liv. avec leur ancienne quittance, on leur en donnera une nouvelle pour toute l'année 1755, pendant le cours de laquelle ils recevront les 14 Volumes sans avoir rien à payer.

Ceux qui n'ont point souscrit, & qui voudront le faire, payeront 21. liv. en souscrivant.

Ceux qui ne souscriront pas, payeront chaque Volume 40 sols.

La souscription ne sera ouverte que jusqu'au premier Janvier pour Paris, jusqu'au 15 pour les Provinces, & jusqu'au premier Avril 1755. pour les Pays Etrangers.

Ceux des Souscripteurs, en Province, qui voudront avoir leurs 14 Volumes par la poste, payeront 28. liv. On n'affranchira le port que par les carosses & les Messageries.

Il est resté fort peu d'Exemplaires de ce

*A vj*

*xij* AVERTISSEMENT.

qui a été imprimé jusqu'à ce jour : ceux qui veulent avoir ces commencemens en souscrivant , doivent s'y prendre de bonne heure , parce qu'on les distribuera aux premiers qui se présenteront.

*Le Bureau de la Correspondance du Journal Etranger sera toujours rue S. Louis au Marais , près de la rue Neuve S. François.*





# JOURNAL ETRANGER

---

---

## INTRODUCTION

*A la partie Historique.*

 ON AVERTISSEMENT  
qu'on a fait reparoître ici  
pour confirmer mes pro-  
messes, doit faire connoître  
aussi mes assujettissemens & mes bor-  
nes. J'entreprends de publier dans cha-  
que Tome du Journal, quelque évé-  
nement, ou quelque peinture histori-  
que, du monde Littéraire: mais on a  
dû concevoir que c'est avec une dé-  
pendance continuelle du secours d'au-  
trui, du moins pour les Mémoires  
dont je veux former cette partie du



nouveau plan; & que le premier Tome aiant été promis pour le commencement de la nouvelle année, il étoit impossible de mettre la Correspondance en mouvement dans un espace si court. Les soins, qu'on a pris, ne peuvent manquer de répondre à l'attente du Public. On a recommandé, aux Correspondans, de se faire chacun leur district, dans lequel on les prie de se renfermer. Ainsi, la République des Lettres se trouvant comme divisée en Provinces, il n'en échappera rien à nos officieux & sçavans *Questeurs*, (a) qui s'y trouvent déjà fort heureusement distribués, & la lumière nous viendra de toutes ses parties. Mais quoique de si belles espérances ne regardent point un avenir éloigné, je ne me crois pas dispensé de commencer dès aujourd'hui par quelques Observations

(a) Entre plusieurs sortes de *Questeurs Romains*, on ne fait allusion ici qu'à ceux qui étoient chargés de veiller dans les Provinces sur les affaires publiques, & surtout ce qui faisoit l'objet de ce qu'on nommoit *Quæstiones perpetua*, Recherches perpétuelles, pour en rendre compte au Sénat.



*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.*

tion, tous les Etrangers croient reconnoître qu'elle n'est plus que la Dépositaire oisive des travaux de ses Ancêtres; qu'à la vérité, elle renferme encore dans son sein, leurs chef-d'œuvres, & des modèles de goût dans plusieurs genres; mais que ces précieux restes ne sont pour elle qu'un génie mort, qui n'échauffe & qui n'éveille plus les talens; enfin, que si l'ancien feu n'y est pas éteint, il est du moins dans une langueur, dont il ne paroît pas prêt à se relever. Ceux, qui visitent aujourd'hui cette belle Contrée, y cherchent bien moins les hommes que les monumens. On en voit même sortir, de jour en jour, quelque partie de son dépôt, qu'elle se laisse enlever par l'or & le goût de ses Voisins. Les Ecoles, Romaine, Lombarde, Florentine, ne sont plus des corps subsistans de Peinture. Les anciens chef-d'œuvres ne sont point égalés. A peine trouvent-ils des Imitateurs. L'Art reste encore, mais les Ouvriers manquent à l'Art; & tel est le sort des plus belles inventions de l'esprit humain, qu'elles dégèrent, lorsqu'elles cessent de se perfectionner.

Cependant on convient que malgré cet obscurcissement de l'ancienne lumière, il reste toujours, dans les Artistes Italiens, un instinct mêlé de goût & de raison, qui les soutient dans la voie du sublime. En Architecture, en Peinture, en Sculpture, la grande maniere se décele encore dans leurs Ouvrages; & la force de cette habitude nationale, entretenue sans doute par la vûe de tant d'excellens objets, au milieu desquels ils sont nés, pourra conserver long-temps à l'Italie une véritable supériorité dans ces trois Arts.

Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.

Il en est de même de la Musique, qui étant née d'abord en Italie, s'est communiquée presque à toute l'Europe. On n'entre point dans la question qui partage aujourd'hui les François: mais à ne considérer les Arts que par l'honneur qu'ils apportent au Pays de leur origine, il est certain que l'Italie peut compter, parmi ses succès, le tribut que tant de Nations paient à son goût, en admettant dans leurs plaisirs sa langue & son chant; & vrai-semblablement elle jouira long-temps de cette gloire.

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.*

On ne peut accorder que la lan-  
gue y contribue , sans être porté à  
rechercher d'où elle tire cet avanta-  
ge , & quel est son mérite particu-  
lier. En général , il y a peu de ré-  
gles aussi sûres que la langue des Peu-  
ples , pour juger de leur véritable  
génie. Elle est rude ou molle , sim-  
ple ou noble , élégante ou grossière ,  
à mesure que ceux qui la parlent ha-  
bituellement participent de ces diffé-  
rens caractères : Et comment les Lan-  
gues ne porteroient-elles pas l'em-  
preinte du Génie des hommes , puis-  
qu'elles sont proprement ce Génie  
même , vivant & manifesté par des  
paroles ou des Ecrits ? De-là vient  
que la parfaite connoissance d'une  
Langue polie est ordinairement si dif-  
ficile. On n'y parvient gueres , sans  
avoir toute la mesure de l'esprit , de  
la politesse & du goût , qui font le ca-  
ractère dominant de la même Nation.

Personne n'ignore que la Langue  
Italienne s'est formée des Langues  
Grecque & Latine , avec quelque  
mélange de la Langue Gauloise , ou  
du Roman , qui s'y introduisit pen-  
dant les conquêtes de Charlemagne.

Mais ce ne fut qu'au XIII. siècle, ~~qu'une~~ <sup>Introduction à la</sup> Société de Gens de Lettres <sup>Partie Hi-</sup> ~~entreprit~~ <sup>storique.</sup> de lui donner une forme & des règles. Ils firent voir, dans sa formation, le projet fixe de s'éloigner de ses sources, principalement du Latin, dont ils voulurent éviter les terminaisons, les constructions & les tours. Ils affectèrent sur-tout de corriger, dans la prononciation, par la suppression ou l'addition des syllabes, les âpretés, vraies ou prétendues, dont ces différentes Langues étoient remplies. Cependant cette résolution de cacher son origine, & d'en faire comme une nouvelle Langue, n'empêche point qu'on ne reconnoisse à chaque mot les sources dont elle est sortie. De nos jours, elle souffre le mélange d'autant de jargons ou d'idiomes, qu'il y a d'Etats particuliers en Italie. Aussi ne subsiste-t-elle dans sa pureté, qu'à Rome & dans quelques autres Villes, entre lesquelles Florence à toujours tenu le rang qu'Athènes avoit dans l'ancienne Grece.

Après ces observations, s'il faut prononcer sur le mérite de la Lan-

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.*

gue Italienne , il semble que ses principaux caractères sont la délicatesse & la douceur. On ne peut méconnoître , dans les Ecrivains de cette Nation , sur-tout dans ses Poètes , un charme qui ravit l'ame , du moins par le ministère des sens , dont leurs expressions peignent toutes les délicesses. Brillantes , légères , comme l'imagination , elles se prêtent à toutes les saillies du chant. Cette propriété , qui la rend particulièrement une Langue Musicale , est favorisée par sa prosodie , & par sa prononciation , plus harmonieuse que celle de toute autre Langue vivante. Un peu d'attention sur son mécanisme , sur ses accens , & sur ses finales , tantôt supprimées , tantôt marquées dans sa Poésie , fait découvrir sur le champ qu'elle est comme la Langue naturelle de la Musique. Mais ce mérite même , auquel les Italiens sont si sensibles , devoit leur faire appercevoir qu'elle ne peut avoir tant de mollesse & d'agrément , sans manquer du côté de l'énergie & de la force. On n'en connoit point de plus éloignée du sublime , ni de

moins propre à l'expression des grands  
mouvemens de l'ame. Cependant il  
peut arriver qu'elle s'éleve & qu'elle  
se fortifie. Les Langues, comme les  
Arts, n'ont point de bornes connues.  
S'il est vrai qu'elles prennent le cara-  
ctere de ceux qui les parlent, elles  
doivent s'élever avec les hommes de  
génie. Témoin la Langue Françoisé,  
qui doit peut-être toute sa force & sa  
majesté au grand Corneille.

Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.

L'Italie moderne a ses Historiens,  
ses Philosophes & ses Poètes, comme  
les Nations les plus polies de l'Euro-  
pe: mais, par les mêmes raisons  
qui ont influé jusqu'à présent sur sa  
Langue, il paroît que sa préférence  
a toujours été pour la Poésie. La  
plûpart de ses Philosophes n'ont pû  
se garantir des préjugés les plus vul-  
gaires, tels que ceux de la Magie &  
de l'Astrologie. D'ailleurs, s'il est  
question des Sciences profondes, on  
ne les croit pas capables du travail,  
& des expériences assidues qu'elles  
demandent. S'il s'agit de celles qui  
peuvent servir à la conduite des hom-  
mes, telles que la Métaphisique & la

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique*

Morale, l'attention & la sévérité du Gouvernement les tiennent dans une contrainte, qui laisse peu de liberté à leur raison. On excepte néanmoins quelques connoissances, dans lesquelles ils se sont distingués par leurs progrès. Depuis long-temps, ils ont raisonné avec sagesse sur la Médecine; & quoique leur pratique soit encore inférieure à la nôtre, on leur accorde de nous avoir précédés, & même surpassés dans la Théorie. Ils ont excellé dans la Politique, & peut-être ne doit-on qu'à eux le grand Art des Négociations. Ils ont connu les premiers la vraie Science du Commerce, & celle de la Finance.

A l'égard de l'Histoire, il s'en faut beaucoup que l'Italie moderne ait des modèles à nous offrir, ni qu'elle approche de ceux qu'elle a reçus, comme nous, de l'Italie Latine. Outre le frein politique, un Italien, qui s'engage dans cette noble Carrière, a toujours contre lui l'obstacle de sa Langue, qui manque de clarté, de force & de précision, c'est-à-dire, des trois principales qualités

du style Historique. D'un autre côté, l'Italie moderne n'a point, comme l'ancienne, la majesté des sujets domestiques, & la vûe de ces grands événemens qui animent l'Historien par le fond du Tableau qu'il compose. Ajoutons que les Italiens connoissent peu cette méthode, qui sçait choisir & distribuer les faits, qui les éclaire par les époques, qui lie les effets aux causes, qui enchaîne les preuves, & qui plaçant chaque partie dans le point de vûe qui lui convient, en forme habilement un corps agréable & régulier.

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.*

Leur Chaire se sent aussi du même défaut. A l'exemple des Grecs & des Orientaux, ils substituent souvent aux preuves les allégories, les comparaisons, les moralités vagues; dangereuse espèce d'éloquence, qui sert à nourrir des idées fausses, & qui prouve son indigence par l'abondance même de ses idées. La doctrine est énervée par la foiblesse du raisonnement; & son onction se perd, avec sa force, dans une vague déclamation.

Le genre Dramatique est fort en

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.*

honneur dans toute l'Italie. On sçait qu'il n'y a point de Peuples polis, qui n'ayent eu du goût pour cette riche partie de la Littérature ; & parmi les époques de leur gloire, on pourroit compter la plus grande perfection de leur Théâtre. Les Italiens composent des Tragédies & des Comédies mais le genre tragique les touche peu, quoiqu'il ait été si cher aux Grecs, qu'ils reconnoissent pour leurs Maîtres. Il ne leur fournit qu'un très-petit nombre d'Auteurs, dont les pièces sont rarement jouées, & ne sont pas lûes plus souvent, dans une Nation passionnée d'ailleurs pour toute autre sorte de Spectacles. On remarque avec le même étonnement, que le petit nombre de leurs Tragédies n'est presque jamais composé sur ces grandes règles, que l'expérience, autant que le jugement, nous fait regarder comme la base de tout ce qui mérite le nom de beauté dans ce genre. Cependant les détails y présentent quelquefois de très-belles Scenes. Ils ont, pour leurs Operas, une autre espèce de Drame, qui tient le milieu entre celui des Grecs & celui des

des Operas François, mais plus semblable néanmoins au premier qu'à l'autre. Dans les Tragédies de cette nature, la plupart des Scenes sont accompagnées de petits airs de chant, qui répondent aux Intermèdes des Tragédies Grecques. Elles sont d'ailleurs purement Historiques. Mais l'extrême sensibilité des Italiens, pour la Musique, les distrait de toute attention sur le Poëme. Ils ont entendu long-tems sur leurs Théâtres les beaux Vers de Metastasio, sans s'apercevoir du fond exquis de sentiment qui en fait le charme. Ce Poëte Lyrique est en effet celui, de tous les Italiens modernes, qui a le mieux traité les passions tendres; & dans une autre Carrière, il n'auroit pas moins réussi à traiter les plus fortes, qui sont les vrais ressorts du Tragique.

Le Théâtre Comique a toujours été fort imparfait chez les Italiens; mais il n'en fait pas moins leurs délices. On le croiroit encore au berceau. Les Personnages burlesques se sont emparés de la Scene, comme les Mascarades & toutes les galante-

Janvier.

B

Introdu-  
ction à la  
Partie His-  
torique.

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.*

ries des Maures se sont introduites sur celle d'Espagne ; & ce goût n'abandonne pas l'une & l'autre Nation. Des Bouffonneries outrées , qui sont un reste des Pantomines , pour lesquels la Grece & l'ancienne Rome n'ont marqué que trop de goût , privent les Italiens sensés d'une école des mœurs , qu'ils pourroient trouver comme nous dans un spectacle gravement Comique , où rien n'est porté à l'excès , & qui donne un plaisir que la raison n'a jamais désavoué.

Blesseroit-on quelque vraisemblance , si l'on osoit avancer qu'en Italie , c'est l'imperfection de la Société qui a retardé les progrès du Théâtre Comique ? La Scene , comme on doit le concevoir , n'a gueres plus d'étendue que les mœurs ; & dans un Pays où l'on se communique peu , où les Femmes , sans lesquelles il n'y a point de société , ont vécu longtemps dans une espèce de clôture , & sont encore asservies à beaucoup de réserve , que reste-t-il à peindre , que des ridicules généraux , ou des vices de Professions ? fond stérile , en

comparaison de cette multitude de  
 Caractères, que l'usage habituel d'une  
 Société, vivifiée par la présence  
 des deux Sexes, fournit avec autant  
 de variété que d'abondance aux vrais  
 Peintres des mœurs. Aussi le Théâtre  
 des Grecs, quoique nous y cherchions  
 encore nos modèles, est-il bien moins  
 riche en caractères que le nôtre. Le  
 Tableau qu'il nous présente est aussi  
 sérieux que les mœurs de son temps;  
 car les Grecs, cette Nation ingénieu-  
 se & subtile, qui avoit en partage  
 tant de raison & de goût, étoient  
 tristes en public & dans la vie privée.  
 Ils tenoient leurs Femmes éloignées  
 de la Société, qui manquoit par con-  
 séquent d'un degré de chaleur; &  
 tout deméuroit caché dans ces Têtes  
 sublimes, qui n'avoient, pour les  
 échauffer, que l'amour de la gloire &  
 de la liberté. En effet leur galante-  
 rie paroît réduite à la passion de  
 quelques jeunes gens, pour des Courti-  
 sanes ou des Esclaves. Jamais l'amour  
 honnête n'étoit mis en action; & la  
 suppression d'une source si féconde  
 étoit une richesse de moins pour la

*Introdu-  
 ction à la  
 Partie Hi-  
 storique.*

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.*

Scene. Les Italiens, qui n'ont point accordé plus de liberté aux Femmes, ont dû éprouver les mêmes désavantages.

On ne prétend pas néanmoins que les Personnages de leur Théâtre soient sans aucune sorte d'agrément : mais pour le sentir, il faut avoir passé quelque temps dans les différens Cantons d'Italie, où ces Caractères ont pris naissance. On ne doit pas les regarder comme des fictions. Le Pentalon est un Bourgeois de Venise, vêtu sur le Théâtre comme il l'étoit dans son état naturel. Le Docteur est un Bolognois ; Arlequin, un Bergamasque ; & Scapin, un Valet accredité, intriguant, fourbe, à peu près comme le Dave de Terence. Tous ces Personnages ont conservé, dans leur rôle, l'habillement & le caractère de leur Patrie. Ils ont donc un mérite de ressemblance, dont l'agrément consiste dans le plus ou le moins de rapport avec leurs Originaux. Mais comme ce mérite ne regarde qu'un seul Pays, & ceux qui le connoissent assez pour se faire un amusement de

cette comparaison, il supplée mal, pour les Étrangers, à des Peintures plus intéressantes, qui doivent plaire également à toutes les Nations, parce qu'il n'y a point de Pays ou leur ressemblance & leur agrément ne se fassent également sentir.

Depuis peu, le Comique s'est ouvert une nouvelle Carrière, dont on attribue l'honneur à un Vénitien, nommé M. Goldoni. Il paroît que c'est à l'imitation des François, qui rendent aux Italiens le service qu'ils en ont reçu, & dont les talens ont aujourd'hui la même influence sur toute l'Europe. Mais si M. Goldoni s'est formé d'après Molière, & s'il a quelquefois mis sur le Théâtre des Scènes digne d'un si grand Maître, on regrette qu'entraîné par le goût de son Pays, c'est-à-dire, par celui d'une assemblée, dont la partie la plus nombreuse est composée de Peuple, assujetti d'ailleurs à donner trop souvent des Pièces nouvelles, il n'ait pas eu le pouvoir ou le tems d'approfondir les vraies règles de son Art. Il s'éleva, disent les Voyageurs,

*Introdu-  
ction à la  
Partie Hi-  
storique.* s'il peut vaincre l'obstacle du genre  
Bouffon, qui est malheureusement  
fortifié par une longue habitude, &  
par l'usage d'admettre aux Specta-  
cles la partie vile de la Nation.  
Ainsi donc, ce mélange, qui est la  
plus forte preuve du goût d'un Pays,  
où l'Art a pour Partisans tous les  
Membres de la Société, est en mê-  
me tems le plus grand obstacle à la  
perfection de l'Art.

Malgré les défauts du Théâtre Ita-  
lien, on reconnoît que dans son gen-  
re même, non-seulement il a quel-  
ques bonnes Pièces, mais que les  
Caractères y sont beaucoup plus mar-  
qués que dans les nôtres. Une exces-  
sive délicatesse nous éloigne souvent  
du but que nous nous proposons.  
Nos mœurs, moins fortes que celles  
de nos voisins, rendent notre Pin-  
ceau trop timide. En craignant de  
blesser la nature, nous n'y atteignons  
pas. Cette crainte nous fait souvent  
demeurer en deça du Tragique; &  
plus souvent encore, nos Caractères  
dans le Comique ne sont distingués  
que par des nuances fort légères.

C'est que nos peintures, comme nos sensations, manquent d'intimité & de profondeur; l'extrême politesse, qui corrige & qui adoucit la nature, lui fait toujours perdre quelque chose de son caractère & de sa force.

*Intro-  
duction à la  
Partie Hi-  
storique.*

Enfin, les Ouvrages de pur agrément, tels que nos Pièces fugitives, nos Critiques, nos Essais, nos Mélanges de Littérature & de Poésie, & tant d'autres productions légères, dont la France abonde, & qui peuvent recevoir le nom de libertinage d'esprit, sont d'une rareté extrême au-delà des Monts. En général, les Étrangers n'écrivent gueres que pour leur raison; tandis que souvent l'unique motif des François est de plaire, ou de se faire honneur de leur esprit.

Entre plusieurs causes de cette différence, on peut mettre au premier rang l'esprit de Société. La galanterie, ce sentiment presque inconnu hors de France, qui n'est point l'amour, mais qui l'imité, & qui a pris naissance dans cette Société universelle, y fait éclore une multitude d'Écrits,

*Introdu-  
tion à la  
Partie Hi-  
storique.*

aussi variés qu'il a de différentes formes : au lieu que les Italiens, amoureux, mais jamais galans, peignent leurs passions réelles, & n'ont pas l'idée de cette agréable disposition, qui fait dire chez nous à l'esprit ce qu'ils ne connoissent que par le cœur. Les Grecs & les Latins, privés comme eux de la société des Femmes, n'ont pas mieux connu l'art de la Galanterie. Aussi, chez Ovide & dans tous les Auteurs des mêmes tems, les Peintures de ce genre ne sont que de l'Amant à son objet, & n'offrent aucune trace de ce langage dicté par le desir général de plaire, qui souvent même ne va pas jusqu'au desir d'être aimé.

Une autre cause de l'abondance des François est l'esprit même de la Nation, répandu généralement dans tous les Ordres, qui, suscitant une émulation nationale, fait des Téméraires, comme toute autre espèce d'ambition, & produit des Ecrivains avant que d'avoir formé des Auteurs. Mais convenons que cette foule d'Ecrits met le goût fort en danger,

Dans une confusion qui obscurcit les  
 bonnes règles, le Public perd de vûe  
 ses véritables Maîtres; le style s'altere,  
 ou s'éloigne de la nature; on pêche par excès d'Art: Heureux, si nous ne rentrons point, par cette voie, dans l'ignorance dont nous sommes fortis!

Introdu-  
 ction à la  
 Partie Hi-  
 storique.

---

## ANTIQUITÉS.

VALLUM ROMANUM, ou  
 Muraille des Romains dans  
 la Grande Bretagne, par M.  
 Warburton, de la Société  
 Royale de Londres, 1754.

---

QUOIQUE mes engagemens ;  
 & l'espérance que j'ai de les  
 soutenir avec honneur, portent sur des  
 mesures que le tems & la distance  
 des lieux n'ont point encore permis  
 de remplir, je suis fort éloigné de  
 demander grace, ou d'en attendre, à

B v

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.
 l'ouverture de ma Carrière. En vain  
 chercherois-je à commencer par un  
 Ecrivain plus célèbre & par un sujet  
 plus intéressant. Il y a peu de noms  
 aussi distingués que celui de M. War-  
 burton, dans toutes les parties du  
 sçavoir ; & le monument qu'il vient  
 d'illustrer par ses Observations, est  
 un des plus fameux témoignages de  
 la Politique & de l'Industrie des Ro-  
 mains. On est surpris seulement que  
 les Anglois n'en aient pas donné  
 plutôt une Description régulière, &  
 qu'ils s'en tinssent à celle de Camb-  
 den, qui n'est accompagnée d'aucu-  
 ne explication. Il n'est pas question  
 ici d'un reste obscur & équivoque,  
 qui laisse des doutes ou des soup-  
 çons sur son origine (a). Depuis plus

(a) On parle de ces Pièces, sur lesquelles les  
 tromperies quelques Mauvais Plaisans doivent  
 donner beaucoup de retenue aux Antiquaires.  
 Entre plusieurs exemples, Mabillon rapporte  
 celui de *Paris de Grassis*, qui composa l'épi-  
 taphe d'une mule, & la fit graver sur  
 une pièce de marbre qu'il cacha sous terre  
 dans sa vigne. Ensuite il fit planter des  
 arbres dans le lieu où ce marbre étoit en-  
 terré ; & lorsqu'on lui vint dire qu'on y  
 avoit découvert une inscription, il la donna

de seize cens ans , ce grand Ouvrage subsiste dans ses débris, à la vûe des deux Nations qu'il sépare. Remarquons qu'il n'a rien de commun avec un Rempart de terre , de la même longueur , que l'Empereur Adrien avoit fait élever auparavant (b), depuis l'embouchure de la Thyne jusqu'à celle de l'Esck , & qui parut un obstacle trop foible pour arrêter les Ennemis de l'Empire. Quoiqu'il fût à peu de distance de la muraille , & peut-être sur les mêmes dimensions , on distingue toujours dans les Cartes de

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

pour une ancienne prédiction qui regardoit sa mule. On en rit d'abord ; mais plusieurs années après , elle passa pour une véritable antique. „ Viris eruditis nonnullis fucum factum cit. Thomas Porcacchius , inter alios , hoc épitaphium pro genuino & antiquo habuit in libro Funeralium. Immo Alexander VII. in adversariis suis notat id repertum fuisse propè sanctum Petrum. *Museum Ital.* t. 1, p. 126. On sçait l'Histoire de la Statue de Michel-Ange , & celle des trois Pierres de Cazado , Poète Portugais.

(b) Vers l'an 120 , dans un voyage qu'il fit au travers des Gaules jusqu'au fond de la Grande-Bretagne,

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

l'établissement Romain , le Rempart d'Adrien & le Mur de Severe.



APRÈS QUE les Romains , par une longue suite de Victoires & de Conquêtes , eurent réduit en Province cette partie de la Grande-Bretagne , qu'on appelle aujourd'hui l'Angleterre , ils firent les plus grands efforts pour soumettre l'autre partie , à laquelle on a donné le nom d'Ecosse : mais le Pays , coupé , rude & montagneux , également défendu par sa situation & par la férocité de ses Habitans , fut une barrière insurmontable pour leurs armes.

Ces Peuples , après les avoir repoussés jusques dans leur Province , ne se tenoient pas sur la défensive. Les *Pictes* & les *Scots* , qui habitoient le Nord de l'Isle , (c) étoient renforcés par ceux des Bretons , qui avoient mieux aimé abandonner leur Pays que d'y vivre sous une domination Etrangere. Tous ensemble faisoient souvent des incursions dans la partie Méridionale. Ce fut pour prévenir

(c) Confondus sous le nom commun de Caledoniens.

leurs ravages, que les Romains élevèrent une grande muraille au travers de l'Isle, depuis la Mer de l'Est, près de *Newcastle*, jusqu'à celle de l'Ouest, auprès & au-dessous de *Carlisle*. (d)

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

(d) Ce moyen, pratiqué sans succès par les Empereurs de la Chine, étoit beaucoup plus judicieux & plus sûr dans l'ancienne Bretagne. La grande muraille de la Chine étoit par sa seule étendue, très-difficile à défendre & très-facile à insulter; au lieu que celle des Romains, construite dans la partie la plus étroite de l'Isle, n'exigeoit pour sa garde qu'un nombre médiocre de Troupes. Celles-ci toujours braves & bien disciplinées pouvoient, à la faveur de ce retranchement, résister long-temps à une multitude feroce, mais mal conduite & mal exercée. Les Chinois au contraire, sans courage, & sans discipline, obligés d'ailleurs d'étendre leurs Troupes le long d'une ligne disproportionnée, devoient nécessairement la défendre fort mal. Ajoutons que les Tartares qui l'attaquoient, portant tous leurs efforts sur un seul point, avoient sur les Chinois tout l'avantage de la valeur.

Mais il paroît convenable de donner ici quelque idée de la Muraille Chinoise, pour offrir au Lecteur le plaisir d'une curieuse comparaison. Cette fameuse barrière qui

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

Ce retranchement fut nommé le mur de *Severe*, parce qu'il avoit été élevé par son ordre. Il étoit bâti de pierre, étroitement cimentée. Autant

borde la Chine au nord, & qui couvre les trois Provinces de *Pe-che-li*, de *Chan-si*, & de *Chen-si*, fut construite par l'Empereur *Tsin-chi-wang-si* deux cens vingt-trois ans avant la naissance de J. C. ; quoique les Tartares, alors divisés sous différens Khams, ne pussent incommoder l'Empire que par des irruptions soudaines. Elle traverse souvent de fort hautes montagnes, avec une chaîne continuelle de Forts, situés à de justes distances. Elle commence au bord de la Mer, Est de Peking, par un gros boulevard de pierre, à 42 deg. 2 min. 6 sec. de latitude. On la représente bien terrassée & casée de briques. Sa hauteur est de vingt à vingt-cinq pieds. Dans sa longueur, suivant le témoignage des Missionnaires, elle est capable au sommet, qui est bien pavé, de contenir cinq ou six chevaux de front. Les portes, du côté de la Chine, sont défendues par d'assez grands Forts, dont le premier, à l'Est, se nomme *Chan-hay-quan*, à la distance d'une lieue du premier boulevard. Les Tartares Manchéous, derniers Conquérens de la Chine, entrèrent par cet endroit, à l'instigation du Général Chinois qui commandoit dans cette Région. Les autres Forts de *Pe-che-li* se nomment *Hi-long-Ku*, *Tu-che-Ku*, *Chang-*

qu'il est possible d'en juger par ses ruines, il ne devoit avoir que sept à huit pieds d'épaisseur & douze de hauteur : mais c'en étoit assez contre des

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

*Kya-Keu*, *Ku-pe-Keu*, ou *Kap-Ki*, suivant l'Ambassade Russe. Toutes ces Places de guerre sont bâties de terre, revêtu de brique : mais lorsqu'on entre dans la Province de Chanfi, vers *Tyen-ching-wey*, le mur n'est que de terre, sans creneaux, & n'est pas même revêtu de plâtre. Il se rétrécit, & n'a pas plus de quinze pieds de hauteur ; cependant, au-delà de *Cha-Ku-Keu*, qui est le lieu où les Russiens viennent directement de *Selingkinskoy*, il est café de briques en dehors, & l'on y trouve quelques grosses Tours de brique, sur un fondement de pierre ; mais il ne continue pas fort loin dans cet état. Le Fleuve *Whang-Ho*, dont toutes les rives sont bordées de Corps-de-Gardes, fournit des Garnisons aux Forts du grand Mur, dans les Provinces de Chanfi & de Chen-fi.

Au-delà de ce Fleuve, à l'Ouest de Chen-fi, le mur n'est que de terre. Il est bas, étroit, & quelquefois de gravier, parce que le Pays en est couvert. Dans plusieurs endroits, il est tout-à-fait ruiné ; mais les entrées sont défendues par des Villes considérables, telles que *Yuling-Hyen*, *Ning-Hya*, *Lyang-Cheu*, *Kan-Cheu*, *Su-Cheu*, & *Sining*, qui sont gardées par des Officiers Généraux, avec un corps de Troupes.

*Antiquités.*  
Vallum  
Romanum.

Ennemis dépourvûs de toute sorte de machines pour le battre en brèche. L'approche en étoit défendue par un large & profond fossé.

Su-Cheu, où des Montagnes inaccessibles tiennent lieu du Mur, commande la Garnison de *Hya-Yu-Quang*, Ville sur le chemin de *Ha-mi*, qui est un Pays nouvellement soumis à l'Empereur de la Chine. Le Mur ne s'étend point delà jusqu'à *Sining-Cheu*; mais on y a suppléé dans l'intervalle, par une grande tranchée, qui joint un bout du Mur à l'autre, près de cette Ville & de celle de *Topa*, c'est-à-dire, à quatre lieues de la dernière.

Les Empereurs Chinois de la dernière Race, pour augmenter la sûreté de leur Cour, bâtirent un second Mur semblable au premier, sous le nom de Mur intérieur. Il commence presque au plein Nord de *Pe-king*; & s'étendant vers le Sud-Ouest, au long du district de *Suen-when-fu*, il pénètre dans la Province de *Chanfi*, d'où tournant à l'Ouest par les limites Méridionales de *Tay-tong-fu*, il joint le premier Mur sur les confins Occidentaux de cette Province. Dans l'endroit où il commence à passer sur les Terres de *Chanfi*, ce Mur s'éleve & s'étend vers le Sud, au long des deux Provinces, l'espace d'environ deux cens milles. Les Missionnaires observent qu'il s'est conservé presque entier dans *Pe-che-li*, au Fort de *Nanken*, qui est une de ses

Il commençoit à *Cousins House* , Antiquités.  
Vallum  
Romanum.  
environ trois milles au-dessous de Newcastle, sur la *Thyne* ; au Nord de cette Riviere. Il finissoit à Boul-

principales Portes , à dix lieues de Peking , sur le revers d'une haute Montagne , où passe le chemin qui conduit à Suen-wha-fu ; mais que dans plusieurs endroits de Chanfi , il est entierement ruiné.

Les Chinois donnent à leur grande Muraille le nom de *Van-di-Chang-Ching* , qui signifie Mur de dix mille stades. C'en est pas qu'il ait cette longueur ; mais en tenant compte de tous les détours , il ne peut avoir moins de cinq cens lieues. C'est peut-être une extravagance , de l'avoir conduit par-dessus des Montagnes fort hautes , où l'on ne devoit jamais craindre que les Chevaux des Tartares pussent monter. Il est admirable qu'on y ait pû transporter des matériaux , & trouver le moyen de les y mettre en œuvre. On assure que pendant le règne des Empereurs Chinois , ce Mur étoit gardé par un million de Soldats. Mais aujourd'hui que cette partie de la Tartarie appartient à la Chine , on se contente d'entretenir soigneusement les meilleures fortifications , qui sont généralement dans les endroits les plus foibles. Le Mur s'ouvre pour donner passage au Wang-ho , tandis que toutes les autres Rivieres passent sous des Arches , qu'on a bâties dans cette vûe. Les Chinois racontent que la dixième

Antiquités. *Solway-Freth*, environ deux milles plus bas que Carlisle. Il faisoit plusieurs angles, ou pour mieux dire

Vallum Romanum.

partie des Peuples de l'Empire fut employée à construire cette prodigieuse Muraille, & que l'ouvrage fut achevé dans l'espace de cinq ans.

On lit dans l'Ambassade d'Isbrand-Ides, que les Russiens lui donnent le nom de *Zagan-Krim*; & voici la Description qu'il fait du passage, vers le Pays d'où il venoit. A cinq toises du grand Mur est une Vallée, dont les deux côtés sont défendus par une batterie de pierre de taille, & l'entrée par un Mur de communication, d'environ trois toises de hauteur, au milieu duquel est un chemin ouvert. Après l'avoir passé, l'Ambassadeur trouva l'entrée du grand Mur, qui consiste dans une Tour d'environ huit toises de hauteur, ouverte en arc & voutée de pierre de taille, avec des portes fort massives, qui sont revêtues de lames de Fer. La muraille s'étend de l'Est à l'Ouest, & monte sur des rochers d'une hauteur extraordinaire, où l'on voit une Tour, de chaque côté. La base de la muraille, à la hauteur d'un pied, est de grosses pierres, dont il y a beaucoup d'apparence que tout le reste étoit entièrement composé; mais les parties supérieures sont aujourd'hui de brique & de ciment. De l'entrée, l'Ambassadeur s'avança, au travers

plusieurs avances & retours; non pour multiplier les flancs, dont on n'avoit alors qu'une idée très-imparfaite, & dont on n'étendoit pas la protection

*Antiquités.  
Vallum  
Romanum.*

d'une esplanade large de cent toises, vers une autre porte de garde, accompagnée aussi, des deux côtés, d'un mur qui traverse la Vallée comme le premier. Chaque porte étoit gardée par cinquante hommes. Sur la première, est un Temple, au sommet duquel on voit voltiger les Enseignes de l'Idole Protectrice du lieu, & celles de l'Empereur. La hauteur de la muraille est de six toises pleines, & son épaisseur de quatre. Six Cavaliers pourroient facilement s'y promener à cheval. Elle étoit en aussi bon état, que si elle n'eût pas été bâtie depuis plus de vingt ou trente ans. A quelques milles, on trouve une Ville nommée Galkan.

Les Peuples de la Corée, Peninsule, entre la Chine & le Japon, avoient aussi bâti, du côté de la Tartarie, un mur à peu près semblable à celui des Chinois. La partie qui regarde Hon-chun fut entièrement ruinée par les Mancheous: mais il s'est conservé presqu'entier dans des quartiers plus éloignés.

Enfin, les premières relations de l'Amérique vantent un mur que les Tlascalans, Peuple du Mexique, avoient élevé dans un fort long espace, pour fermer l'entrée de leur Pays entre deux Montagnes. „ Cet

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

plus loin que d'une Tour à l'autre ; mais pour s'affujettir au circuit des Montagnes & des Rochers escarpés , dont on avoit voulu suivre les détours , & occuper les sommets.

Ces sinuosités , par le calcul le plus exact , augmentoient sa longueur jusqu'à soixante-huit milles.

Aux deux extrémités , & le long du mur , d'espace en espace , quoiqu'à des distances inégales , selon l'exigence du terrain , on avoit bâti de grands Forts , appellés *Stations* , dans cha-

» Ouvrage , dont les Espagnols admirerent  
 » la force , étoit de pierre de taille , liée  
 » avec une espèce de ciment. Son épaisseur  
 » leur parut d'environ trente pieds , & sa  
 » hauteur de neuf. Il se terminoit en pa-  
 » rapet , comme dans les fortifications de  
 » l'Europe. L'entrée en étoit oblique &  
 » fort étroite , entre deux autres murs qui  
 » avançaient l'un sur l'autre par divers  
 » replis

Observons que de ces quatre Monumens celui des Romains est le seul qui soit accompagné d'inscriptions ; avantage qui doit en faire supposer beaucoup d'autres dans ses Auteurs , quoique l'Ouvrage Chinois l'emporte sur le mur d'Ecosse , par la grandeur du dessein & par la magnificence de l'exécution.

un desquels il y avoit une grosse Garnison d'Infanterie & de Cavalerie. Entre les Stations, on trouvoit, à deux cens toises au plus l'une de l'autre, des Tours, ou Redoutes, où étoient postés de petits Corps-de-Garde, pour donner l'allarme à l'approche de l'Ennemi.

Antiquités.  
Vallum  
Romanorum

Ainsi toutes les Troupes étoient en état de prendre les armes au premier signal, & de border d'un bout à l'autre cette grande muraille.

On voit, par ce détail, combien il en coutoit de peine & de dépense aux Romains, pour défendre leur Province de ces Nations du Nord, qu'ils nommoient les Barbares.

Ces Forts, ou *Stations*, étoient au nombre de dix-huit, à commencer du côté de l'Est, dans l'ordre suivant. 1. *Segodunum* (à présent Cousins-House) 2. *Pons Ælii* (Newcastle) 3. *Condereum* (Benwell-Hill) 4. *Vindobala* (Rueschefer) 5. *Hunnunum* (Haltown-Chesters) 6. *Gilurnum* (Walwuk-Chesters) 7. *Procolitæa* (Carrabroubg) 8. *Borcorivcus* (House-Steeds) 9. *Vindulana* (Little-Chester) 10. *Aesica* (Great-Che-

ster ) 11. *Magna* ( Carivoran ) 12. *Amboglanna* ( Burdoswald ) 13. *Petreana* ( Cambeckford ) 14. *Aballaba* ( Caleby - Castle ) 15. *Congavata* ( Stanwicks ) au Nord de la Riviere, vis-à-vis de Carlisle, qui s'appelloit alors *Lugvallum*; 16. *Afellodunum* ( Brugh ) 17. *Oabrosentum* ( Drumbrugh ) 18. *Tunnocelum* ( aujourd'hui Boulness. )

Que ces noms & ces lieux fussent ceux des Stations Romaines le long du Mur de Sévere, c'est ce que M. Warburton a prouvé par les plus fortes raisons, tirées de l'Histoire & des Monumens, sur-tout des Inscriptions trouvées dans le voisinage. Il en a décrit & fait graver un grand nombre. Nous donnerons, à la fin de ce Volume, celles qui nous ont paru les plus remarquables. Le N<sup>o</sup>. de chaque article indique la figure.

F I G U R E I.

Près de *Great-Chester*, à l'Ouest; dans un lieu appelé *Cockmounthill*, on voit un morceau curieux de Sculpture, qui n'a déjà que trop souffert

des injures du temps & de la barbarie de quelques mains ignorantes. M. Gordon est le premier qui l'a découvert, ou du moins qui en ait fait mention. Mais le dessein qu'il en a donné est défectueux en plusieurs points, sur-tout en ce qu'il a omis deux Aigles, dont les ailes servent de support aux deux Victoires, qui soutiennent le *Vexillum*. Chacune des deux Aigles est posée sur une branche d'arbre; & le Sanglier qui est à la droite paroît évidemment mordre la tige de cet arbre, comme s'il s'efforçoit de l'arracher. L'autre Sanglier attaque le *Vexillum*; & de ses deux pieds de devant, il semble saisir le tronc, sur lequel l'autre Aigle est perchée. Il ne paroît pas douteux à M. Warburton que les Sangliers & les Arbres n'ayent été mis exprès pour désigner cette Contrée, qui étoit alors sauvage & pleine de Forêts; & les Enseignes Romaines signifient, le plus souvent, un Camp ou quelque autre établissement de la même Nation. Cette Sculpture paroît donc une espèce d'Hierogliphe, ou d'Emblème, des Conquêtes des

---

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

Antiquités.  
Vallum  
Romanum. Romains dans cette partie de la Bretagne, de leurs Victoires sur les Habitans, & des établissemens Militaires qu'ils y avoient formés malgré la résistance de ces Peuples Barbares. Les têtes des deux Aigles sont brisées; mais le reste de leurs corps se voit encore très-distinctement.

## FIGURE II.

VEXILLATIO Legionis secundae Augustae ob virtutem appellata sub Agricola optione Apro & Maximo Consulibus, & Officina Mercatii Mercatii Filii Firmii.

Parmi les Inscriptions qui se trouvent directement sur la ligne de la Muraille des Romains, M. Warburton a cru devoir ajouter celle-ci, pour les raisons qu'il explique plus bas. Camden l'a publiée il y a long-tems; mais on n'y reconnoît pas son exactitude ordinaire. Elle a reparu depuis peu dans l'Appendix à l'*Itinerarium Septentrionale* de M. Gordon, avec une Lettre qui décèle d'abord son ingénieux Auteur. Cette copie empruntée ne diffère de celle de M. Warburton

Warburton, qui est d'après l'original, en rien d'essentiel, si ce n'est le nom de l'un des Consuls ; erreur qui paroît venir du premier Copiste, & qui n'a pas laissé d'engager M. Gordon dans une autre méprise. Elle regarde la datte de l'Inscription, & M. Warburton s'efforce de la rectifier.

Antiquités.  
Vallum  
Romanum

L'Inscription originale est gravée, ou pour mieux dire taillée sur un Roc, qui fait face à la Riviere de *Gelt*, à mi-côte d'une Montagne escarpée, du même côté que *Brempton*, environ demi mille au-dessus de *Gelt-Bridge*. Il est clair que les premiers mots doivent être les ainsi : *Vexillatio Legionis secunda Augusta*. Quoique dans ce mot *LIEG*, pour *Legionis*, il se trouve un *I.* superflu, c'est une maniere d'écrire, dont il y a d'autres exemples. Cet *I.* est omis dans les deux copies ; sans doute, parce que ceux qui les ont tirées l'ont regardé comme une superfluité manifeste. M. Warburton a préféré de représenter exactement les choses, telles qu'il les a trouvées. Pour ces trois lettres *APP.* qui sont à la fin

Janvier.

C

Antiquités.  
Vallum  
Romanum

de la même ligne, Camden & l'Auteur de la lettre ont mis également A. P. R. & M. Warburton crut trouver la même leçon à la première vue : mais, avec plus d'attention, il lut, comme il le représente dans sa copie. Il pensa aussi-tôt, dit-il, à ce sens, *ob virtutem appellata*, par où cette Légion prenoit grand soin d'apprendre à la postérité qu'elle avoit été appelée *Auguste*, à cause de sa bravoure : Et quoique le mot VIRT. ou peut-être la seule lettre V. ait été omise, il ne se départ point de cette interprétation. Il est possible & vraisemblable que la même main, qui a mis un peu auparavant une lettre superflue, en ait omis ici une, ou même plusieurs, qui auroient été nécessaires.

Les mots suivans, *sub Agricola*, sont très-visibles & très-distincts. Mais quel étoit cet Agricola ? C'est une question qui n'est pas facile à résoudre. L'ingénieux Auteur de la lettre croit que ce fut Calpurnius Agricola, Lieutenant Général, ou *Legatus*, sous Marc-Aurele. M. Warburton ne sçauroit être de ce

sentiment, & l'omission des titres, Leg. Aug. Propraf. le porte au contraire à s'en éloigner. Ces titres étoient trop considérables, pour les oublier dans une Inscription qui auroit été à l'honneur d'un Officier Général. De plus, la coupe de la lettre L. qui se trouve dans celle-ci, ne paroît pas aussi ancienne que le tems de ce Calpurnius Agrippa ; car, malgré la variété des caracteres dans les Inscriptions mêmes qui remontent plus haut, on ne trouvera nulle part une L. de cette forme dans des monumens antérieurs, ni même Contemporains à Marc-Aurele. Mais que dans des temps postérieurs, elle ait été fort en usage, c'est ce qui paroît évident par plusieurs Inscriptions dont la date est certainement plus récente.

M. Warburton est donc très-porté à croire qu'*Agricola* étoit le nom de l'*Optio*, qui avoit le Commandement d'une troupe de Soldats, détachés pour tailler de la pierre dans ces Carrieres. Un *Optio*, chez les Romains, étoit une espèce de Député ou de Subdélégué du Centurion,

Antiquites.  
Vallum  
Romanum.

ou de quelque autre Officier, pour agir à sa place ou en son absence. Reinesius compte plusieurs sortes & différens ordres de ces Officiers subalternes. Camden, dans sa copie, met un R E. à la fin de ce mot, ce qui fait supposer d'abord à M. Warburton, qu'il y avoit sur la pierre *Optione*: mais la première fois qu'il vit l'original, il ne put discerner aucun vestige de ces lettres. Dans une seconde inspection, il observa seulement une espèce de défaut ou d'impression sur la pierre, dans l'endroit où ces lettres auroient dû se trouver.

Cette observation, dit-il, s'accorde très-bien avec une autre découverte, dont l'honneur appartient à son Compagnon de voyage. Il remarqua de la ressemblance dans la nature & dans la couleur de cette pierre, avec celle dont le Mur des Romains a été bâti dans une grande partie du Comté de Cumberland; d'où il concluait qu'on avoit dû nécessairement la tirer de cette Carrière. M. Warburton ajoute qu'il a trouvé ensuite la même remarque

dans Camdèn , & qu'elle devient encore plus probable par la rareté des Carrières aux environs , où le peuple en a plus d'une fois marqué de l'étonnement , & demandé d'où les Romains avoient pû prendre de la pierre pour bâtir le Mur dans cette partie ?

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

Enfin les Habitans continuent d'appeller cet endroit *the old Quarry*, ( l'ancienne Carrière , ) & sans ce motif , il est difficile de concevoir comment & pourquoi il y auroit eu dans ce lieu une *Vexillation* , c'est-à-dire , un détachement d'une Légion Romaine ; où à quel propos on auroit taillé une Inscription dans le Roc , sur le penchant d'une Montagne escarpée.

Les lettres numériques IX. & X. qu'on voit très-distinctement au-dessus ( comme dans la figure ) , & dont cependant personne encore n'avoit fait mention , ressemblant fort à celles qu'on trouve sur quelques pierres de la Muraille des Romains , cette ressemblance marque assez qu'elles signifient ici , comme ailleurs , les neuvième & dixième cohortes de la Lé-

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

gion *secunda Augusta*, qui furent employées, soit aux travaux de cette Carrière, soit à la construction du Mur dans la partie la plus voisine.

Dans la suite de l'Inscription, M. Warburton ne doute pas qu'on ne doive lire *Aprò & Maximo Consulibus*; ce qui conduit au règne de Severe & à l'an 207.

A l'égard du mot suivant, *Officina*, le Docteur *Musgrave* a traité si amplement de ces *Officina* ou *Fabrica* des Romains, qu'on renvoie le Lecteur à ses Commentaires sur l'Inscription de *Julius Vitalis*. Le nom de *Mercatius* paroît avoir été celui de l'Inspecteur ou *Præfectus Fabrica*; & *Firminus*, un surnom du même Inspecteur ou de son Pere.

### FIGURE III.

DE ABUS *Matribus Tramarinis*  
& *Numini Imperatoris Alexandri*  
*Augusti & Juliae Mammaeæ Matræ*  
*Augusti Nostri & Castrorum totique*  
*Domui divina aeterna Vexillatio. . . .*  
*posuit.*

M. Warbuton quitte ici Camden.

& continue de donner une Description des Originaux encore existans, qui appartiennent à son sujet. Celui-ci fut trouvé, il n'y a pas long-tems, à *Lough*, qui fait partie de *Plunton-wall* près d'*Oldpenreth*; & il est à présent au *Great-Salkeld*, dans le jardin du Docteur *Fleming*, Doyen de *Carlisle*. La pierre est brisée en trois morceaux. Un quatrième est perdu, & avec lui une partie de l'inscription. Les lettres en sont aisées à discerner; de sorte que malgré leur complication & la perte de ce fragment, ce qui reste de l'inscription est assez intelligible & très-curieux. *Julia Mammea*, mere de l'Empereur y est appelée *Mater Castrorum*, titre que nous voyons donné fréquemment aux Impératrices dans le Recueil de *Gruter*. *Capitolin*, en particulier, l'attribue à *Faustine*.

Il se trouve aussi dans des temps postérieurs. Nous apprenons de *Trebellius Pollio*, que *Victorina* mere de *Victorinus* (l'un des trente Tyrans) s'en faisoit honneur. Mammée a pu le mériter par le soin extrême qu'elle avoit pris de faire instruire son fils

Antiquités.  
Vallum  
Romanum. Alexandre, dans l'Art Militaire; peut-être aussi le devoit-elle à l'ascendant qu'elle avoit sur ce Prince, & à son influence dans le Gouvernement \*

Ces mots, *numini ejus*, semblent au premier coup d'œil s'accorder beaucoup moins avec ce qu'on lit dans *Lampride*; qu'Alexandre avoit défendu qu'on l'appellât *Seigneur*. *Deabus Matribus*, ne cadre pas mieux avec le penchant que cet Historien lui attribue pour le Christianisme. Cette inscription est peut-être la seule de cet Empereur, qui se soit trouvée dans la Grande-Bretagne. Tous les Historiens ont gardé un si profond silence sur ce qui a pu se passer dans cette Isle pendant son Règne, qu'il n'est pas facile d'expliquer à quelle occasion particulière cette inscription lui a été dédiée. Mais ce qui excite bien plus la curiosité, ce sont les *Dee Matres Tramarine*, ou *Transmarine*. On trouve des *Matres Domesticae* sur un Autel qui est à présent à *Scaleby-Castle*. Il paroît que cet adjectif est mis pour les distinguer de ces *Matres transmarine*: & ces deux caracté-

\* *Lamprid. in vita Alex.*

ristiques peuvent servir réciproque-  
 ment à expliquer l'un par l'autre. Ces *Dea Matres*, comme l'observe  
 le Docteur Gale, étoient en grande  
 vénération dans la Germanie; & les  
*Transmarina* de notre inscription sem-  
 blent être les mêmes, ou les *Matres*  
*Gallica* d'une autre inscription trou-  
 vée en Espagne. On peut supposer  
 qu'elles ont été consacrées par quel-  
 ques corps d'auxiliaires, Germains ou  
 Gaulois.

Antiquites.  
 Vallum  
 Romanum.

Nous avons déjà pris plus d'une  
 fois la liberté de ferrer, ou d'abreger,  
 les explications de M. Warburton.  
 Nous en usons ici d'autant plus vo-  
 lontiers, que celle-ci est pleine de dé-  
 tails qui demanderoient un Lecteur  
 rout-à-fait antiquaire. Après quelques  
 tentatives pour débrouiller les com-  
 plications des lettres qui restent, &  
 suppléer celles qui manquent, il re-  
 marque :

Que la pierre n'est point taillée  
 de façon à faire croire qu'elle ait  
 dû servir d'Autel; mais qu'elle a pu  
 être placée contre le mur d'un Tem-  
 ple consacré à ces *Dea Matres*. Il

Antiquités.  
Vallum  
Romanum.

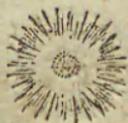
appuye sa conjecture de l'exemple d'une autre inscription, trouvée à *Chichester*, & d'une autre qui se trouve dans Montfaucon, dédiée aussi en commun aux *Dea Matres*, & à la famille Impériale.

Il ne résulte pas, de ces exemples, une fort grande lumière sur une question que M. Warburton reconnoît lui-même pour le principal objet de la curiosité; c'est de sçavoir un peu mieux quelles étoient ces *Déeses Meres* étrangères, ou d'*Outre-mer*, & par une explication paralelle, ces autres *Déeses*, ou *Meres Domestiques*. Mais les regrets ne doivent tomber que sur la disette de la matière. On rend justice à M. Warbuton sur la maniere exacte & sage dont il l'a traitée, sans se perdre, comme tant d'autres, dans un labyrinthe de vaines conjectures. Le jour manque assurément, lorsqu'il n'en trouve pas assez pour éclairer les siennes. Il seroit difficile de pénétrer plus loin dans l'étude des Antiquités, que les Sçavans qui en font aujourd'hui leur étude en Angleterre. La Société des Antiquaires, établie depuis peu à Londres, est un nouveau

monument du goût de la Nation pour cette belle partie du Sçavoir. La suite de cet ouvrage achevera de faire connoître ce qu'on doit attendre particulièrement de M. Warburton.

Antiquités.  
Vallum  
Romanum,

Mais déclarons une fois, pour nous contenter ensuite de le faire sentir par une agréable expérience, que dans tous les extraits de quelque longueur, le goût de la variété nous obligera souvent à cette division. Ici, un autre Antiquaire nous appelle d'Ecosse au Mont-Sinai. Infatigable génie des Sçavans! C'est élever des murs & les prolonger sans bornes, pour l'aggrandissement & la prospérité de l'empire des Lettres. Quel est le Lecteur, à qui cette grande image ne donne pas un peu de curiosité pour l'article suivant?



## JOURNAL

*Du Grand Caire au Mont-Sinaï, traduit d'un manuscrit apporté d'Egypte.*

L'Original de cet Ouvrage (a), vanté par Pocock, dans ses voyages d'Orient, étant tombé entre les mains de M. l'Evêque de Clogher, (b) ce sçavant Prélat s'est hâté de le traduire, & de communiquer sa traduction à la Société des Antiquaires. Son dessein est d'exciter leurs recherches sur les anciens caractères, qui se voyent en grand nombre dans une partie des déserts du Mont-Sinaï, connue sous le nom de *Gebel-al-Mokatab*, c'est-à-dire,

(a) On donne à l'Auteur la qualité de *Prefetto* d'Egypte, sans nous apprendre ce qu'il faut entendre par ce nom. On ne nous instruit pas mieux sur la langue dans laquelle ce *Prefetto* a composé son manuscrit. Mais on assure que la date du voyage est l'année 1722.

(b) Petite Ville d'Ulster, en Irlande;

*Montagnes écrites.* Il espere qu'en copiant toutes ces Lettres, on pourroit retrouver l'ancien caractère Hébreu, qui est perdu depuis tant de siècles. Un homme intelligent, dit-il, qu'on enverroit à *Tor* (c), sur la côte de la Mer Rouge, pourroit lier connoissance avec les Arabes, qui habitent près des Montagnes, & les disposer par des présens à seconder son travail (d). Six mois paroissent suffire pour ce dessein, & le zélé Prélat offre de contribuer aux frais du voyage.

*Antiquités.  
Journal du  
grand Caire  
à Sinai.*

Outre la copie des caractères in-

(c) Autrement *Tur*, ou *Al-Tur*, à 28 degrés 10 min. de latitude. Quelques-uns prennent cette Ville pour l'ancienne Elana. C'est entre *Tur* & *Suez*, qu'on prétend que les Israélites passèrent la Mer rouge.

(d) L'entreprise est d'autant moins difficile, que suivant l'excellent Journal de *Dom Juan de Castro*, tous les Habitans de la Ville sont Chrétiens. Ils ont un Monastere de Religieux Grecs, qui honorent particulièrement sainte Catherine du Mont-Sinai. Les Montagnes voisines sont habitées aussi par un grand nombre d'Hermites; & dans les plaines d'alentour, il y a plusieurs Villes Chrétiennes. *Purchas.* tome 2. page 1122.

Antiquités.  
Journal du  
grand Caire  
à Sinai.

connus, il se propose un autre objet, qui ne lui paroît pas moins important : c'est d'obtenir une description particuliere de la seconde pierre frappée par *Moyse*, & nommée au vingtième chapitre des Nombres. Le Journal fait mention de cette pierre, qui n'a été bien décrite par aucun Voyageur habile, & que M. de Clogher fait regarder comme un témoignage de la vérité de l'Histoire *Mosaique*, dictée par Dieu même. Cette seule raison, indépendamment d'une louable curiosité, est assez forte en effet pour en faire souhaiter une exacte description.

Le Journal fait aussi mention du Rocher de la Vallée de *Rephidim*, où les Enfans d'Israël combattirent les *Amalecites* avant que d'arriver au *Mont-Sinai*. On y lit que ce Rocher est d'environ douze pieds de hauteur, sur huit à dix d'une largeur qui n'est pas la même dans toutes ses parties; qu'il est de marbre granit, couleur de brique, entremêlée de taches blanches & rouges, toutes deux cependant jaunâtres; qu'il est seul dans la Vallée;

comme s'il étoit sorti de terre ; qu'il est à droite du chemin vers le Nord Est ; qu'on y voit encore l'impression vive du miracle de Moÿse , c'est-à-dire , les endroits d'où l'eau jaillit par six ouvertures vers le Sud-Ouest, & six vers le Nord-Est ; enfin , que dans tous les endroits par où l'eau découla , on voit les fentes comme autant de lèvres.

Suivant le Journal , ce Rocher mémorable est nommé par les Grecs, la Pierre des Fontaines. Comme il se trouve représenté avec plusieurs différences , dans les Voyages de *Shaw* & de *Pocock*. M. l'Evêque de Clogher rappelle ici les Descriptions de ces deux Voyageurs.

Après avoir descendu avec beaucoup de difficulté la Côte Occidentale de la Montagne , nous arrivâmes , dit M. Shaw , dans l'autre plaine , nommée *Rephidim*. On y voit encore ce monument extraordinaire , le Rocher de *Meribah* , dont il est fait mention dans le Livre de l'*Exode* , Chapitre 17. v. 6. & qui s'est conservé jusqu'à ce jour , sans se ressentir de l'injure du temps. Il

Antiquités.  
Journal du  
grand Caïre  
à Sinäi.

est de marbre granit, d'environ quatre aunes quarrées, couché au milieu de la Vallée, comme s'il étoit chancelant & détaché; il semble qu'il ait appartenu autrefois au Mont *Sinai*, qui est suspendu au-dessus de toute cette plaine, avec une grande variété de précipices. Les eaux qui sortirent de ce Rocher, & leur cours intérieur, ont creusé au travers d'un de ces coins un canal d'environ deux pouces de hauteur, & de vingt pouces de largeur, qui paroît tout incrusté, comme l'intérieur d'un entonnoir qui a servi long-temps. Outre plusieurs productions moussues, conservées par la rosée; nous vîmes le long de ce canal un grand nombre de trous, dont quelques-uns sont de quatre ou cinq pouces de profondeur, & d'un ou deux de diamètre. On ne peut les méconnoître pour autant d'anciennes Fontaines. L'art, ni le hasard, n'ont pas eu de part à cette disposition. Chaque circonstance proclame le miracle, & produit une surprise religieuse dans les Spectateurs, comme la fente du Mont *Calvaire*, proche de *Jérusalem*.

Antiquités.  
Journal du  
grand Caire  
à *Sinai*

Voici la Description de M. *Pocock*. Antiquités.  
Journal du  
grand Caire  
à Sinai.  
Ici on montre le Rocher frappé par *Moyse*, d'où jaillirent les eaux, quand Dieu lui dit, qu'il se tiendrait près de lui sur le Rocher d'*Horeb*, qui fut ensuite nommé *Massah* & *Meribah*. Il est au pied du Mont *Serick*; c'est une Pierre granite à fond rouge, de la longueur de quinze pieds, de dix en largeur, & de douze en hauteur. Les deux côtés de cette Pierre, vers le bout Méridional, & vers le sommet, qui n'a pas plus de huit pouces de large, sont décolorés, comme si c'étoit par le cours des eaux.

Le long des mêmes côtés & du sommet, il y a des espèces d'ouvertures, ou de bouches, dont quelques-unes ressemblent aux gueules de Lion taillées dans les gouttieres de pierre; mais celles-ci ne paroissent l'ouvrage d'aucun outil. On en compte environ douze de chaque côté; & dans chacune de ces bouches, on voit une fente horizontale. Quelques-unes ont aussi une fente perpendiculaire. A l'une des bouches, près de la Montagne, la fente s'étend deux ou trois

~~Journal du~~ *Antiquités.* pieds vers le Nord, & tout autour du côté Méridionale. Les Arabes appellent encore ce Rocher, *la Pierre de Moïse.*

*Journal du grand Caire à Sinäi.*

Mais venons à la partie du Journal, qui intéresse beaucoup plus le Sçavant Traducteur, & qui est plus curieuse en effet par la nouveauté de l'objet qu'elle présente..... » Nous partîmes, dit le Voyageur, à quatre heures trois quarts du matin; & continuant notre voyage par une descente assez rude, nous sortîmes à la fin des Montagnes monstrueuses de *Gebel-Faran*, & nous arrivâmes dans une grande plaine entourée d'autres Montagnes, au pied d'une desquelles nous nous reposâmes sous nos tentes, à dix heures & demie. Ces dernières Montagnes sont nommées *Gebel-el-Mokatab*, c'est-à-dire, *Montagnes écrites*. Aussi-tôt que nous eûmes quitté celles de *Faran*, nous aperçûmes effectivement, dans celles que nous eûmes à traverser pendant l'espace d'une demie heure, quantité d'anciens caractères taillés dans des Rochers de marbre, à la hauteur en quelques

» endroits de douze à quatorze pieds  
 » de la terre ; & quoique nous euf-  
 » sions avec nous des personnes qui  
 » sçavoient l'Arabe , le Grec , l'Hé-  
 » breu , le Syriaque , le Copte , le  
 » Latin , l'Armenien , le Turc , l'An-  
 » glois , l'Illyrien , l'Allemand , & le  
 » Bohemien, nul d'entr'eux ne put rien  
 » connoître à ces Caractères : cepen-  
 » dant ils ont été taillés dans le Roc  
 » avec beaucoup d'industrie , & dans  
 » un endroit où la nature ne four-  
 » nit point d'eau , ni rien qui puisse  
 » servir d'aliment. (a)

Antiquités.  
 Journal du  
 grand Caire  
 à Sinai.

(a) Le reste du manuscrit contient di-  
 verses descriptions de lieux , qui paroissent  
 s'accorder avec celles de l'ancien Testament ,  
 & confirmer l'Histoire de la transmigration  
 des Juifs. Mais comme elles font supposer  
 qu'ils prirent leur chemin un peu au-dessus  
 du Delta , assez proche de l'endroit où le  
 Caire est situé , il doit paroître fort sur-  
 prenant que jusqu'aujourd'hui les caracteres  
 aient échappé aux Voyageurs. Dom Cal-  
 met , qui n'a rien dû négliger pour les des-  
 criptions de son Dictionnaire , se contente  
 de dire que Sinai est à 260 milles du Caire ,  
 dans une Peninsule formée par deux bras  
 de la Mer Rouge ; & trace la route des Is-  
 raélites d'après l'Écriture , sans entrepren-  
 dre de l'expliquer.

*Antiquités.*  
*Journal du*  
*grand Caire*  
*à Sinai.*

On ne peut douter, remarque le Traducteur, que ces Caractères inconnus ne contiennent quelque mystere. Ils peuvent avoir été gravés, soit par les Chaldéens ou par d'autres Peuples, long-temps avant la venue de *Jesus-Christ*. Mais puisque les Sçavans conviennent que l'ancien Caractère Hébreu fut perdu pendant la captivité de *Babylone*, & que c'est le Caractère *Chaldaïque* dont on se sert à sa place, n'est-il pas assez vraisemblable que ce sont d'anciens Caractères Hébreux, que les *Israélites* apprirent à écrire au temps que la Loi fut donnée sur le Mont *Sinai*; & qu'ils s'amusoient à cet exercice, en les imprimant sur les Montagnes, pendant leur séjour de quarante ans dans le Désert?

C'est sur cette ingénieuse conjecture que M. de Clogher excite la Société des Antiquaires à faire visiter le Mont *Sinai* (a); & pour aider leur

(b) *Coppin*, qui l'avoit visité, en donne la description suivante: le desert de *Sinai*, où les *Israélites* demurerent campés plus d'un an, &c. est considérablement élevé sur le reste de la Contrée. Il y faut mon-

Député à distinguer les différentes Antiquités.  
 Eres qu'il peut rencontrer dans l'E- Journal du  
 gypte ou aux environs, il a joint à grand Caire  
 à Sinaï.

ter par un chemin très-âpre, dont la plus grande partie est taillée dans le roc. On arrive sur un large espace de terre, qui est une plaine environnée de rochers & de hauteurs, & longue, à peu - près, de 12 milles.

Vers l'extrémité de cette plaine, du côté du Nord, s'élevent deux hautes montagnes, dont la plus élevée est Sinaï, & l'autre est Horeb. Ces deux côtés montent fort droit, & n'occupent pas beaucoup de terrain, en comparaison de leur extrême hauteur. Celle de Sinaï est pour le moins plus haute d'un tiers que l'autre, & la montée en est beaucoup plus droite & plus difficile. Au sommet, elle se termine en une place inégale & raboteuse, qui peut contenir soixante personnes. Sur cette hauteur est bâtie une petite Chapelle de sainte Catherine, où l'on prétend que le corps de cette Sainte a reposé 360 ans. Mais ensuite on le transporta dans une Eglise qui est au pied de la Montagne. Près de cette Chapelle coule une fontaine, dont l'eau est extrêmement fraîche. Horeb est au Couchant de Sinaï, de sorte qu'au lever du soleil, l'ombre de Sinaï le couvre entièrement. Outre la petite fontaine, qui est au haut de Sinaï, il y en a une autre au pied d'Horeb, qui fournit de l'eau au Monastere de sainte Catherine.

la Traduction du Journal, une variété de sçavantes remarques touchant l'origine des Hieroglifes, & la Mythologie des anciens Payens.

Antiquités.  
Journal du  
grand Caire  
à Sinai.

Il observe particulièrement que dans nos recherches sur l'histoire ou sur le culte de l'ancienne *Egypte*, il est nécessaire de distinguer les Coutumes, les Inscriptions & les Divinités des premiers *Egyptiens*, d'avec celles qui furent introduites dans la suite par les *Phéniciens* ou les *Grecs*, nommés également *Egyptiens*, parce qu'ils vinrent habiter ce Pays dans des temps postérieurs. Faute de cette

rine. „ A cinq ou six cens pas de là, on  
„ montre une pierre haute de quatre ou  
„ cinq pieds, & large environ de trois,  
„ qu'on dit être celle d'où Moïse fit sortir  
„ de l'eau. La couleur est d'un gris tacheté,  
„ & elle est comme plantée dans une es-  
„ pace de terre où il ne paroît aucun ro-  
„ cher. Cette pierre a douze trous, qui  
„ ont près d'un pied de large, & d'où l'on  
„ croit que sortit l'eau pour defalterer les  
„ Israélites. „ *Voyage d'Egypte, chap. 10.*  
On reconnoît ici la pierre de Shaw, de Pocock, & du Journal; mais nulle trace des caractères de l'Evêque de Clogher, ou plutôt du Journal d'Egypte.

distinction, *Diodore*, & *Newton* après  
 lui, ont confondu l'Histoire d'*Egypte*  
 avec les récits Mythologiques de la  
*Grece*.

Antiquités.  
 Journal du  
 grand Caire  
 à Sinai.

Il prétend montrer, que *Ham* est  
 le *Jupiter Ammon* & le Dieu *Pan* des  
 Anciens; que *Caphtor*, arriere-petit-  
 fils de *Ham*, est leur *Jupiter Castus*  
 ou *Dionysius*; que *Misor* est leur *Osi-  
 ris*; & que *Taautus* ou *Toth* n'est pas  
 le *Pathros* de *Sanchoniathon*, mais  
 le même que *Naph* ou *Neph*, petit-  
 fils de *Ham*, & pere de *Nephtu-  
 tim*.

Enfin le Prélat conclut dans ces  
 termes: Après tout, Messieurs, le  
 Député que vous choisirez se servira  
 de mes observations ou des siennes  
 à son gré. Il n'aura souvent besoin  
 que des lumieres du bon sens, pour  
 distinguer les différentes Eres de l'*E-  
 gypte*; non seulement dans les Hie-  
 roglifes, puisque s'il y découvre quel-  
 que figure humaine entremêlée, il  
 peut se croire certain qu'ils ne sont  
 pas *Egyptiens*, ni de la plus grande  
 antiquité, mais aussi dans les édifices,  
 les colomnes ou les arcades qu'il peut  
 rencontrer dans son voyage. Un cu-

~~Journal du~~ rieux Observateur trouve peu de difficulté à découvrir la différence des Antiquités.  
Journal du Eres.

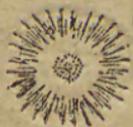
g<sup>rand</sup> Caire  
à Sinai.

Mais j'avoue que mon principal objet est d'obtenir une Description exacte de la seconde Pierre de *Moyse*, & une copie de ces Caractères inconnus, qui se trouvent dans les Montagnes écrites. Si ces Inscriptions sont des lettres & des mots réels, quoique dans un Caractère perdu & inconnu; on peut aisément en former un alphabet, & probablement découvrir le sens des mots. Alors, quelles espérances n'en peut-on pas concevoir? Les Livres de *Moyse*, à l'égard de la grande antiquité, sont une lumière qui luit dans les ténèbres. Nous reconnoissons les avantages qu'on en peut tirer, dans la recherche des premiers siècles du monde. Or, comme la vérité du Christianisme dépend de celle de l'Histoire Juive, donnée par *Moyse*, tout ce qui sert à confirmer ou à éclairer cette Histoire devient également utile à la révélation Chrétienne. Ainsi, regardant les deux Pierres du Mont *Sinai*, comme des preuves de la vérité

rité des Livres de *Moyse*, littérale-  
ment écrits par le doigt de Dieu, je  
ne considère pas cette entremise com-  
me une pure curiosité, mais comme  
une recherche très-avantageuse à la  
Religion ; & j'espère, Messieurs, que  
ma demande aura, dans votre Assem-  
blée, tout le poids que cette considé-  
ration doit lui donner.

Telles sont les vues de M. Clogher.  
Si le projet du voyage est exécuté,  
n'en souhaitons pas la relation d'une  
autre plume, que celle qui le propose  
avec tant de piété, de zèle & d'é-  
rudition.

Antiquités.  
Journal du  
grand Caire  
au Mont:  
Sinai.



---



---

 PHILOGIE

*Comprenant les Critiques , les  
Anecdotes , les Mélanges  
d'Histoire & de Littérature ,  
les Vies particulieres , &c.*

SI L'ON ne peut espérer que tous les articles d'un Journal aient le même agrément pour chaque Lecteur , il y a d'heureux sujets , qui plaisent sans exception , & dont le seul titre annonce la destinée. Tels sont presque généralement ceux qui se présentent sous le nom de Critique & d'Anecdotes , sur-tout lorsqu'ils regardent les Auteurs , ou les Ouvrages , qui ont trouvé quelque faveur aux yeux du Public. L'art d'un Journaliste , qui veut lier un commerce durable avec ses Lecteurs , & se faire applaudir douze fois l'an , consiste , sans doute , à respecter dans ce mélange le goût du plus grand nombre (a). C'est l'excuse que j'ap-

(a) *Sic meret ara liber Sosis.* Horat.

porte ici à quelques Scavans distingués, qui m'ont exhorté à donner le premier rang aux Sciences profondes. Ne manquez point de commencer par les Mathématiques, m'a dit gravement un Mathématicien célèbre. Un Naturaliste m'a demandé avec inquiétude, si je ne commencerois pas par quelque beau trait d'Histoire Naturelle. J'ai répondu: je commencerai, s'il se peut, par plaisir. C'est mon devoir, mon intention, mon espérance; & dans l'ordre, comme dans le fond des Sujets, je me garderai bien de consulter d'autre règle. Il faut que les différentes parties d'un Ouvrage périodique se prêtent mutuellement des jours & des ombres, & que leur position, comme celle des figures d'un tableau, serve quelquefois à relever le coloris qui leur manque. Essayons, par exemple, s'il rejailira quelque chose de l'agrément de cet article, sur des matières plus graves, entre lesquelles il se trouve placé dans cette vue. Nous tenterons toutes les méthodes, pour nous arrêter à celle qui obtiendra l'approbation du Public.

## OBSERVATIONS

*Sur les Lettres de Mylord Orrery, au sujet de la vie & des écrits du Docteur Swift; (a)*

*Contenant plusieurs particularités remarquables du caractère & de la conduite de ce génie extraordinaire, & des deux femmes qu'il a célébrées sous les noms poétiques de Stella & de Vanessa :*

*Dans une suite de Lettres adressées à Mylord Orrery; auxquelles on a joint deux pièces originales de Swift, qui n'avoient encore paru dans aucune édition de ses Ouvrages. A Londres, chez Reeve, 1754.*

**O**N n'entendrait pas bien les curieuses Observations dont on va lire l'extrait, si l'on ne se rappelle que Mylord Orrery (b) avoit pu-

(a) Mort en Irlande, sur la fin de 1745.

(b) Du nom de Boyle, nom célèbre chez tous les Amateurs des Arts & des Lettres, cher aux Sçavans & aux Artistes. Ce

blié en 1753. un Recueil de Lettres à son fils, *sur la vie & les ouvrages de Swift*. Ce Recueil est connu en France par une traduction (c).

PHILOL.  
Observations sur les Lettres de Milord Orrery.

Le but de l'Observateur s'annonce par son titre : c'est de justifier à quelques égards la mémoire de Swift, qu'il prétend n'avoir pas été assez ménagée par Mylord Orrery; d'éclaircir des faits, sur lesquels ce Seigneur avoit laissé ou répandu des doutes & de l'obscurité; enfin, de publier diverses Anecdotes, échappées à sa connoissance. Nous devons ajouter que Mylord Orrery, protecteur né des gens de Lettres, étoit intime ami de Swift, & que l'Observateur fait gloire aussi d'avoir vécu dans une étroite liaison avec le Doyen : c'est ainsi qu'à l'exemple des Anglois, nous appellerons quelquefois le Héros de ces Observations. C'est le nom de la digni-

Seigneur s'appelle aujourd'hui le Comte de Corke : ce titre lui est échû avec les grands biens de sa Maison en Irlande, à la mort du Comte de Burlington, Pair d'Angleterre.

(c) Chez Lambert, rue de la Comédie-Françoise, 1754.

PHILOS.  
 Observa-  
 tions sur les  
 Lettres de  
 Milord Orrery.

té dont il étoit revêtu dans le Chapitre de saint Patrice, à Dublin sa Patrie. On ne lui donne pas moins communément le titre de Docteur, quoiqu'il n'eût jamais pris ce Grade. En Angleterre, il est assez ordinaire de le déférer également, dans la conversation, aux Ecclésiastiques & aux Médecins, comme un titre d'honneur & une marque de politesse.

Après une modeste Apologie de son dessein, & des excuses polies à Mylord Orrery, l'Observateur commence par une remarque de ce Seigneur, sur le caractère de Swift par rapport à l'intérêt. *C'étoit, selon Mylord, un mélange d'avarice & de générosité. La première étoit souvent dominante, & la seconde paroissoit rarement; à moins qu'elle ne fût excitée par la compassion.*

Qu'il nous soit permis d'interrompre un moment notre Extrait, pour aller au-devant d'une objection que nous croyons pressentir.

Qu'importe, dira quelqu'un, si Swift a été généreux ou avare? Et quel intérêt peuvent prendre à ses vices, ou à ses vertus, des Nations

étrangeres ? Ne leur suffit-il point de connoître ses ouvrages , sans s'em-  
barrasser de ses mœurs ; & le caractè-  
re personnel d'un Auteur intéressé-  
t-il, ni son siècle , ni la postérité ?  
Voici notre réponse :

Nous vivons dans le siècle , où ,  
peut-être avec le moins de mœurs , on  
a le plus écrit & parlé de morale.  
Qu'on ouvre nos Brochures ; qu'on  
lise nos Romans , & jusqu'à nos Hi-  
stoires : Qu'on assiste aux premières  
représentations de nos Pièces nouvel-  
les , on trouvera par tout des mœurs,  
de la morale , des portraits contra-  
stés , des passions disséquées , l'analy-  
se des vertus & des vices , enfin l'a-  
natomie du cœur humain. L'Auteur  
en est si occupé , que le Lecteur , le  
Spectateur , perd souvent de vûe le  
sujet principal , pour aller avec son  
Poète ou son Romancier , fouiller  
dans les replis d'un caractère fécond  
en antitheses.

Si l'on est si frappé de ces contras-  
tes rebattus dans des tableaux de pure  
fantaisie , ne doit-il pas être plus  
agréable encore d'en trouver de neufs  
& d'originaux dans un portrait res-

PHILOL.  
Observa-  
tions sur les  
Lettres de  
Mylord Or-  
rery.

PHILOS.  
 Observa-  
 zions sur les  
 Lettres de  
 Milord Orrery.

semblant ? L'utilité qu'on peut tirer de cette sorte d'étude consiste, fans doute, ou dans les rapports qu'elle nous présente avec d'autres caractères réels, ou dans le juste retour qu'elle nous fait faire quelquefois sur le nôtre. Dans cette vûe, la connoissance d'un homme tel que Swift, qui a lui-même si bien connu & peint l'humanité, est assurément préférable à de vaines spéculations. De tant d'Ecrivains moraux, les uns dessinent de caprice, les autres cherchent avec peine des traits effacés par le temps, ou perdus dans l'éloignement ; & souvent l'invention vient au secours de la réalité : au lieu que dans les traits qu'on nous offre ici, nous reconnoissons au premier coup d'œil des mains habiles & fidèles, qui ont travaillé d'après nature.

En effet, pour peu qu'on l'ait étudiée, on peut se faire, ou plutôt se rappeler une idée de ce *mélange d'avarice & de générosité*, que Mylord Orrery donne au Doyen de saint Patrice. Il est trop vrai ; ce qu'on appelle générosité n'est pas toujours

pur & sans alliage. On pourroit même dire qu'il est rare de voir quelqu'un absolument avare, ou tout-à-fait prodigue. Les extrémités se touchent; & le caractère le plus décidé, en bien ou en mal, n'est souvent qu'un composé de vices & de vertus, qui rentrent les uns dans les autres.

PHILOL.  
Observations sur les  
Lettres de  
Milord Orrery.

» L'Observateur n'a pas cru devoir passer ce trait sans le relever, ou du moins sans l'adoucir par une interprétation favorable. Il avoue bien que le Docteur a été aussi caractérisé par son avarice, que par aucune autre singularité: mais il remarque que ce fut sur le déclin de sa vie, temps où Mylord l'avoit connu. » Chacun sçait, » dit-il, par observation ou par expérience (d), qu'à cet âge l'avarice gagne toujours, quoiqu'en proportion » différente, dans l'esprit du plus honnête homme »: mais avant ce période, le caractère du Doyen fut l'accord d'une économie exacte, régulière & bien entendue, avec une générosité distinguée. » Et vous sçavez, Mylord,

(d) *Nimium, in senectâ, ad rem attentissimus.* Terent. in *Adelp.*

PHILOL. „ ajoute-t-il , que le vrai caractère  
 „ des hommes & des choses doit être  
 „ jugé dans leur état de perfection ,  
 „ non dans leur décadence.

Observa-  
 zions sur les  
 Lettres de  
 Milord Or-  
 rery.

Le défenseur de Swift nous informe  
 ensuite d'une particularité , qui ne  
 semble pas trop favorable à sa pro-  
 pre opinion. „ Le Doyen s'aperçut ,  
 „ d'assez bonne heure, des progrès que  
 „ l'avarice faisoit journellement sur  
 „ son esprit ; il en donnoit lui-même  
 „ cet exemple : Aussi-tôt , disoit - il ,  
 „ que j'aurois augmenté de 30 livres  
 „ (e) le revenu de mon Doyenné , je  
 „ m'étois proposé d'avoir une bougie  
 „ pour lire , & un bidedans mon  
 „ écurie. Il y a quelques années que  
 „ cette augmentation est faite ; &  
 „ cependant je n'ai encore, ni bougie ,  
 „ ni bided. Que pourroit on conclu-  
 re de cette circonstance , si ce n'est  
 que Swift ne fut point , ou pour  
 mieux dire , ne parut point avare jus-  
 qu'à ce qu'il fût riche ; car ce fut le

(e) *Sterling* , (environ 650 livres Tour-  
 nois.) Le Doyenné de S. Patrice rappor-  
 toit à Swift plus de 700 liv. Il avoit d'au-  
 tres bénéfices , & son revenu montoit au-  
 dessus de 20000 livres de notre monnoye.

Doyenné de Dublin qui le mit dans l'abondance ; mais qu'aussi-tôt qu'il le devint, cette passion commença à se manifester, & qu'il prit alors le parti d'en faire des contes & d'en rire le premier ?

PHILOL.  
Observations sur les  
Lettres de  
Milord Orrery.

A l'égard de sa générosité, qui, selon Mylord, *paroissoit rarement, à moins qu'elle ne fût excitée par la compassion* : l'Observateur avoue, que si par compassion on entend cette *sensibilité naturelle qui nous fait souffrir pour les autres, & qui nous porte à nous soulager nous-mêmes en leur donnant du secours*, Swift eut aussi peu de cette sorte de compassion que personne du monde. Mais son Apologiste observe en même temps que le Docteur fit de sang froid & avec un louable discernement, des charités fréquentes & considérables. Il n'est pas permis d'en douter sur ce témoignage. Mais pourquoi le défendre de la compassion, comme d'une foiblesse ? Si c'en est une, elle est synonyme à l'humanité : & qui peut rougir de ce sentiment n'est pas loin du contraire. Rien n'est plus sage & plus utile que le discerne-

PHILOL.  
*Observations sur les  
 Lettres de  
 Milord Orrery.*

ment dans la distribution des bienfaits : mais en général, c'est la compassion qui en est la source. Celui qui ne l'éprouve point ne fera jamais de bien à personne, que par des motifs de religion, ou d'orgueil, ou d'intérêt. S'ils manquent, sa main se referme : son prétendu-sang froid n'est que dureté machinale.

Parmi les différens exemples de la charité du Doyen, & du soin paternel qu'il prenoit des Pauvres de son Eglise, l'Observateur rapporte la fondation d'une retraite pour des Veuves âgées, qui avoient mené une vie régulière. Cet établissement fut l'ouvrage de Swift, & il y contribua moins par son zèle à recueillir les libéralités d'autrui, que par les sommes qu'il fournit lui-même. Dans ses idées d'ordre & de discipline, il ne souffroit point que *ses Pauvres* allassent mander hors de leur district, ni que des Pauvres étrangers y vinsent demander l'aumône. Il voulut que les siens fussent distingués des autres par une marque particuliere. Il proposa même de marquer aussi ceux de la Capitale, & même tous ceux du Royau-

me d'Irlande. » C'est, selon notre Au-  
 » teur, le projet le plus judicieux, PHILOL.  
 » le plus praticable, & le plus chré- Observa-  
 » tien, pour soulager les Pauvres qui tions sur les  
 » ont de véritables droits à la charité Lettres de  
 » publique, & pour bannir en même- Milord Orrery.  
 » temps la mendicité vagabonde, avec  
 » tous les desordres dont elle est sui-  
 » vie » : Enfin, l'on nous apprend  
 que pour mieux connoître l'état des  
 familles indigentes, le Docteur alloit  
 à pied dans les rues ; qu'il s'informoit  
 sur les lieux mêmes, de tous ces dé-  
 tails d'infortune, avec une sagacité  
 qui étoit rarement trompée, & qu'il  
 pourvoyoit immédiatement aux plus  
 pressans besoins par des charités ma-  
 nuelles.

Nous ne suivrons point l'Observa-  
 teur, dans toutes les critiques qu'il  
 fait de différens passages de Milord  
 Orrery. Réduisons-nous aux plus in-  
 teressantes. Ce Seigneur a parlé du  
*foible de Swift pour la flâterie.* Son  
 Apologiste tâche de l'en justifier par  
 deux raisons : la première, » qu'un  
 » esprit aussi délicat dans l'art de  
 » louer auroit été choqué d'une adu-  
 » lation grossière ; & la seconde

» tirée de divers endroits de ses ceu-  
 PHILOL. » vres , qui semblent prouver qu'il  
 Observa- » faisoit profession ouverte de détester  
 tions sur les » la flatterie. » Mais pour alléguer  
 Lettres de » sérieusement ces deux raisons , il faut  
 Milord Orrery. connoître peu les hommes , & moins  
 encore les Auteurs , sur-tout les Au-  
 teurs satyriques.

Une autre remarque de Milord  
 Orrery , c'est que l'Orgueil avoit mis  
 Swift au-dessus de l'Envie. L'Obser-  
 vateur prétend que si le Docteur fut  
 exempt de cette odieuse passion , ce  
 ne fut point parce qu'il s'attribuoit  
 une supériorité universelle. La preu-  
 ve , c'est qu'il reconnoissoit lui-même  
 trois Supérieurs ; » Pope , dans la  
 » Poësie Epique ; Gay , dans la Pasto-  
 » rale ; & Milord Oxford , dans la  
 » Politique. » C'étoit plutôt , dit no-  
 tre Auteur , parce qu'il aimoit le mé-  
 rite partout où il le rencontroit : &  
 jamais il n'étoit si content , que lors-  
 qu'il avoit pû le tirer de l'obscurité.  
 Il se faisoit même un point d'honneur  
 de le présenter au grand jour , dans  
 l'aspect le plus avantageux. On en  
 cite un exemple. Le Doyen conduisit

un jour le Docteur Parnell (f) à l'audience du Comte d'Oxford, qui étoit alors au comble de sa gloire :  
 » Mais au lieu de présenter le Poëte  
 » au premier Ministre, il mena ce-  
 » lui-ci, sa baguette de Grand Tré-  
 » sorier à la main, chercher Par-  
 » nell dans la foule qui étoit à son  
 » lever, se présenter à lui, & lui de-  
 » mander son amitié, de la maniere  
 » la plus polie & la plus obligeante.  
 Le Doyen s'applaudit d'avoir ainsi  
 soutenu l'honneur des talens ; » per-  
 » suadé, disoit-il, que le génie est  
 » supérieur au rang & à la dignité.

Voici un autre fait, rapporté aussi  
 par l'Observateur, & qui fait égale-  
 ment honneur au même Ministre &  
 à son Ami. Chacun sçait que Swift  
 jouit de ce titre auprès de Milord  
 Oxford, & qu'il le mérita par un at-  
 tachment personnel ; outre l'utilité  
 dont sa plume étoit au Ministère &  
 au parti des *Toris*. Au commence-  
 ment de 1711, *Congreve*, le Moliere  
 Anglois, remplissoit à la Cour un  
 emploi considérable. Créature des Mi-  
 nistres *Wighs* qui venoient d'être dépla-

(f) Célèbre Poëte Anglois.

PHILOL.  
 Observa-  
 tions sur les  
 Lettres de  
 Milord Or-  
 rery.

PHILOL.  
*Observa-  
 zions sur les  
 Lettres de  
 Milord Orrery.*

cés, il étoit menacé du même sort; & le bruit en courut dans Londres. Le Doyen n'étoit pas ami de Congreve: mais, emporté par un beau zèle, il courut chez Milord Oxford; lui parla de ce bruit public, & lui dit avec chaleur, *qu'on ne touche pas un cheveu à M. Congreve.* » Eh! » quoi, mon cher Docteur, répondit » le Ministre, avez-vous pû me croire » capable de nuire à un homme de » génie? Non, non, je vous assure: *non tam aversus equos Tyria sol jungit ab urbe.*

C'est ainsi que l'Observateur présente Swift du beau côté; & que par le recit de quelques actions généreuses, il cherche à exténuer les imputations de Mylord Orrery, ou d'autres bien plus graves, dont la mémoire du Docteur n'est pas exemte.

Mais tous les efforts de son ingénieux Apologiste ne peuvent le laver de divers défauts, plus fréquens encore, & plus incommodes dans la Société. Tels étoient son humeur bizarre, ses emportemens outrés, sa hauteur, son despotisme, à l'égard de tous ceux qui vivoient avec lui. Fier

de ses talens , & peut-être gâté par  
 les hommages de ses Admirateurs ,  
 il parut persuadé (g) que tout devoit  
 fléchir devant sa supériorité. Ce cara-  
 ctère impérieux se manifesta & se  
 soutint jusques dans ses amours ; car  
 s'il ne fut pas capable lui-même d'une  
 grande passion , il sçut en inspirer  
 de vives & de constantes.

PHILOLOGIE.

Critique  
 des Lettres  
 de M. Or-  
 rery , & ca-  
 ractere de  
 Swift.

Jamais on ne vit un exemple plus  
 éclatant des avantages du bel esprit.  
 Swift n'étoit ni beau , ni bien fait.  
 Une physionomie rude , un regard  
 dur , & un ton brusque ; sa profes-  
 sion peu faite pour la galanterie , du  
 moins en Angleterre ; une sorte d'im-  
 politesse qu'il avoit contractée dans  
 le commerce du bas peuple ; (h) en-  
 fin , son humeur intraitable , & son  
 extrême avarice ; tout cela ne lui pro-

(g) *Nullum magnum ingenium*, dit Se-  
 neque , *sine mixtura dementiæ.*

De tranquill. anim.

(h) On sçait que Swift faisoit la plû-  
 part de ses voyages à pied ; qu'il logeoit  
 dans les plus minces auberges , mangeoit  
 avec des Voituriers , des Valets d'écurie ,  
 & autres gens de la lie du peuple ; qu'il  
 écouitoit avec grand soin leurs conversations  
 & s'y méloit avec plaisir.

PHILOLOGIE. *Critique des Lettres de M. Orrery, & caractère de Swift.* mettoit pas des succès distingués dans la carrière des bonnes fortunes. Il fut cependant adoré de deux femmes, toutes deux aimables, & distinguées par leur mérite & leur esprit. Il en usa très-mal avec toutes deux. C'est ce que Mylord a remarqué, & sur quoi l'Observateur ne l'excuse que foiblement.

La première, qu'il a chantée sous le nom Poétique de *Stella*, étoit Mademoiselle *Johnston*, fille de l'Intendant du Chevalier Temple. Swift, aiant passé sa première jeunesse auprès du Chevalier, y vit cette Demoiselle, & en devint aussi amoureux que pouvoit l'être un homme de son caractère. Elle ne fut pas aussi maîtresse d'elle-même. Séduite par les charmes de l'esprit, qu'elle étoit capable de goûter, & par ceux de la poésie qu'elle cultivoit, (*i*) elle aima

(*i*) Le Doyen avoit aussi la voix agréable, talent qui joint à celui de la Poésie, fait ordinairement de grands progrès dans le cœur des Femmes : témoin la célèbre *Heloïse*, qui fut amoureuse, comme Mademoiselle *Johnston*, d'un Docteur Poète, & beau Chanteur. Ceux qui ont les Œuvres

tendrement, & de trop bonne foi, ~~ce qui~~  
ce qui, pour son bonheur, n'auroit dû faire que son amusement.

PHILOL.

Critique

des Lettres

de M. Or-

rery, &amp; ca-

ractère de

Swift.

Ainsi commença une passion qui dura toute sa vie. Trop assuré d'un cœur qu'il ne méritoit pas, Swift ne daigna répondre qu'en secret à des sentimens si flatteurs. Il vécut longtemps avec *Stella*, dans une liaison équivoque: & quoiqu'enfin il eût consenti à légitimer leur union, il ne voulut jamais, ni loger avec elle, ni paroître chez elle à d'autre titre que celui de simple visite. Mylord Orre-ry attribue ce procédé à la vanité de Swift, qui auroit crû trouver un sujet de mortification dans la naissance de Mademoiselle de Johnston (1).

d'Abelard y peuvent lire, page 46; *duo autem, fateor, tibi specialiter inerat quibus feminarum animos statim allicere poteras, dictandi videlicet & cantandi gratia, quæ ceteros, minime Philosophos affectos esse novimus. . . . . Atque hinc maxime in amorem tuæ femina suspirabant.* Ovide ne vante pas moins le pouvoir de ces deux qualités. *De arte Am. l. 3.*

(1) Comme ce n'est qu'une conjecture, j'aimerois mieux prêter au Doyen le sentiment de l'Empereur *Ælius-Verus*, qui

---

 Nous ne rapporterons point ici les excuses & les allégations de l'Apologiste. Il ne les employe que pour exténuer, plutôt que pour défendre le procédé du Doyen, en l'attribuant à des motifs plus justes & plus honêtes, qui lui paroissent même insuffisans pour justifier pleinement une conduite si dure & si indécente, sur-tout dans l'état que Swift avoit embrassé. La Religion Anglicane permet & recommande autant le mariage aux Ecclésiastiques, qu'elle leur défend tout commerce illicite ou suspect. Enfin, il y avoit même de l'inhumanité dans l'obstination du Docteur à faire un mystere de son mariage. Sa triste Epouse en fut la victime. Trop délicate pour pouvoir s'accoutumer à son état, elle tomba

PHILOI.  
 Critique  
 des Lettres  
 de M. Orrery, & caractères de Swift.

n'ayant pas beaucoup de goût pour sa femme lui disoit, pour justifier ses petites débauches, que le nom de femme étoit un titre de dignité, plutôt que de plaisirs: *Pater* lui fait dire, *Spartiam, me per alias exercere cupiditates meas, nam uxor nomen est dignitatis, non voluptatis.* Ce qu'on va lire de l'infidélité du Doyen confirme assez mon idée.

dans une maladie de langueur, & mourut privée du seul titre qu'elle eut jamais ambitionné.

PHILOL.  
Critique  
des Lettres  
de M. Or-  
rery, & ca-  
ractère de  
Swift.

Une circonstance cruelle avoit encore aigri son chagrin. *Vanessa*, l'Heroïne d'un Poëme de Swift, passoit aussi pour sa Maîtresse. C'étoit une Demoiselle, Hollandoise d'origine, mais née en Irlande. Son véritable nom étoit *Vanhomrigh*. Frappée de la réputation éclatante du Doyen, elle oublia qu'elle étoit jeune & qu'il ne l'étoit plus. *Vanessa* voulut apprendre, de lui, l'Art des Vers & la Philosophie. » Mais, comme il l'a dit lui-même, » l'effet de ces le-  
» çons porta sur l'endroit le plus  
» foible. On visoit à la tête & le  
» cœur fut touché (n). *Nouvel Abe-*  
*lard*, il en fit une autre *Héloïse*. Mais le dénouement de l'intrigue ne devint funeste qu'à cette *Ecoliere* trop passionnée. Elle ignoroit apparemment les engagements de son Maître

(m) Intitulé *Cadenus & Vanessa*. Swift s'y étoit désigné lui-même sous le nom de *Cadenus*.

(n) Dans le même Poëme.

PHILOL.  
Critique  
des Lettres  
de M. Gr-  
rery, & ca-  
ractère de  
Swift.

avec Mademoiselle Johnston ; & lui, sans doute, n'avoit pas eu la bonne foi de l'en avertir. L'infortunée *Van-homrigh* le pressoit en vain de s'attacher pour jamais à elle. Fatigué bientôt de ses importunités, il la traita plus durement encore que sa Rivale. *Vanessa* étoit née fiere, & avec des passions violentes. Son ressentiment éclara jusqu'à la fureur. Elle se retira à la Campagne ; mais bien loin d'y vivre en repos, elle fit craindre à Swift, par le désordre de ses Lettres, les derniers effets de son désespoir. En vain s'efforça-t-il de la calmer par ses visites. Un refus positif, qu'elle s'attira par des instances trop pressantes, rendit sa douleur encore plus vive. Elle tenta de l'assoupir, en étourdissant sa raison par l'usage des boissons fortes : remède pernicieux, qui sans la soulager, précipita sa fin, & celle d'un amour aussi singulier que déplorable (o).

L'Observateur s'efforce encore de

(o) Je trouve dans ma mémoire un fort ancien proverbe ; *καλεπωτερόν δὲ πάντων ἀποτυγχάνειν φιλεῖται*, le pire de tous les maux est de ne pas jouir de ce que l'on aime,

répondre ici à Mylord Orrery. Il se plaint de quelques expressions, dont ce Seigneur s'est servi en parlant du commerce de Swift & de *Vanessa*. Il s'efforce de persuader que cette liaison fut toujours innocente, du moins de la part du Doyen. Il allègue pour preuve les Lettres de son Héros, qui après la mort de Mademoiselle *Van-homrigh* passerent entre les mains du Docteur *Berkley* Evêque de *Cloyne*, son Légataire & son Exécuteur Testamentaire. On n'y trouve, dit-il, aucune trace d'un commerce suspect. Quoique celles de *Vanessa* respirent par-tout la plus violente passion, celles de Swift au contraire ne renferment que des complimens, des excuses, des apologies, & des remercimens pour de petits présens. Enfin, il s'efforce d'adoucir ce que la conduite du Doyen avoit eu d'odieux & d'inhumain; sur-tout lorsqu'après un dernier éclaircissement, ou pour mieux dire une nouvelle insulte, il avoit cessé tout-à-fait de voir *Vanessa* dans les derniers temps de sa vie. L'Apologiste se retranche sur les excès où elle étoit tombée, & la compare

PHIOL.  
Critique  
des Lettres  
de M. Orrery, & caractère de Swift.

PHILOL.  
*Critique  
 des Lettres  
 de M. Orrery, & Caractère de Swift.*

avec Ariane, qui, trahie par Thésée, se consoloit dans les bras de Bacchus. Il n'étoit pas fort difficile de détruire ces foibles défenses. C'est ce qu'a fait un Journaliste Anglois (p), que nous allons traduire littéralement.

» Permettez-moi, Monsieur, dit  
 » ce Journaliste à l'Observateur, de  
 » prendre à votre égard la même li-  
 » berté que vous prenez avec My-  
 » lord Orrery, & de vous demander  
 » ce qui avoit obligé cette Ariane  
 » de s'abandonner à Bacchus ? N'é-  
 » toit-ce point celui qui l'avoit aban-  
 » donnée le premier ? Quand com-  
 » mença-t-elle de se livrer à ces excès  
 » que vous lui reprochez ? Fut-ce  
 » avant cette désertion ?

» Mais, dites-vous, lorsque leur  
 » correspondance épistolaire parut au  
 » grand jour, on vit d'un côté tou-  
 » te la chaleur & la violence d'une  
 » grande passion ; de l'autre, des ci-  
 » vilités, des excuses, & des remer-  
 » cimens, ajoutez-vous, pour de pe-  
 » tits présens. Souffrez qu'on vous

(p) *Monthly Review*, ou *Revue du mois*. Juillet 1754.

demande

„ demande encore : Que penseriez-  
 „ vous d'un homme ( on ne le sup-  
 „ pose pas même un Ecclésiastique )  
 „ qui après s'être insinué dans l'affec-  
 „ tion d'une femme , entretiendrait  
 „ avec elle une correspondance , si  
 „ froide d'un côté , si animée de l'au-  
 „ tre ; & qui , dans ces circonstances ,  
 „ seroit assez bas pour se mettre dans  
 „ l'obligation de la remercier des pe-  
 „ tits présens qu'il en recevroit ? Ce  
 „ seroit bien pis , si nous le suppo-  
 „ sions Ecclésiastique. Dans ce der-  
 „ nier cas , il n'auroit pas dû nourrir ,  
 „ par sa correspondance , une passion  
 „ qu'il ne pouvoit payer de retour  
 „ sans manquer à son caractère ; en-  
 „ core moins accepter des présens ,  
 „ dont il reconnoissoit le motif. En  
 „ vérité , Monsieur , ce que vous al-  
 „ léguiez en faveur du Doyen seroit  
 „ plutôt son crime que son apologie :  
 „ & si sa prétendue *innocence* étoit  
 „ une fois admise , elle le rabaisse-  
 „ roit bien plus dans l'opinion des  
 „ honnêtes gens , que s'il eût péché  
 „ par fragilité. Celle-ci n'est que  
 „ trop l'appanage de l'homme , & la  
 „ nature est son excuse. Mais où en

PHILOL.  
 Critique  
 des Lettres  
 de M. Or-  
 rery, & Ca-  
 ractère de  
 Swift.

Janvier.

E

PHILOL. Critique des Lettres de M. Orrery, & Caractère de Swift.

» trouver, pour une conduite telle que  
 » vous la supposez ? Ce seroit un excès  
 » d'orgueil, une basse avarice, & une  
 » séduction préméditée.

Quelque parti qu'on prenne, entre l'Observateur & le judicieux Journaliste, on conviendra du moins que les caractères des deux Héroïnes, *Stella* & *Vanessa*, sont infiniment supérieurs à celui du Héros. Quelle douceur, quelle patience, quelle vertu dans la première, & que sa douleur est intéressante ! Quelle passion, quelle franchise, quelle générosité dans l'autre, & que ses égaremens même sont touchans pour une ame sensible ! Quel dommage, que la décence n'ait pas permis de publier la correspondance épistolaire de *Vanessa* avec l'ingrat Doyen ! Nous ne doutons pas qu'elle n'y parut avec avantage, du côté du sentiment & de l'imagination. C'est toujours un rôle embarrassant que celui d'avoir tort ; & l'esprit même de Swift devoit être mal à son aise dans les entraves de la fausseté. L'art peut être subtil : la passion seule est éloquente.

Il ne nous est pas resté plus de mo-

numens de celle de *Stella*. Mais tous ceux, qui l'ont connue, exaltent à l'envi son esprit & ses talens. Mylord Orrery en fait le plus grand éloge, & l'Observateur enchérit encore. Il nous a conservé deux traits de cette Epouse infortunée, qui nous apprennent qu'elle étoit tourmentée par la jalousie. Le premier est une espèce de Madrigal, en dix vers, sur cette funeste passion : Le voici.

PHILOL.  
Critique  
des Lettres  
de M. Or-  
rery, & Ca-  
rrière de  
Swift.

» O Puissances célestes ! Défendez-  
 » moi de sa rage ! Délivrez-moi de  
 » ce Tyran, qui répand l'amertume  
 » sur tous les instans de ma vie ! O  
 » Amour ! que tu soutiens mal le cara-  
 » ctère de Conquerant ! Après avoir  
 » soumis mon cœur..... eh quoi ! ne  
 » sçaurois-tu défendre ta Conquête ?  
 » Lorsque je fléchis sous ton joug, il  
 » me parut léger ; je croyois ce mon-  
 » stre banni de ta suite. Mais, que  
 » dis-je ? Toi-même élèves sa puis-  
 » sance. C'est l'appui de ton Thrô-  
 » ne. Il reclame à présent tes droits  
 » comme les siens. Dites-moi, ô  
 » Tyrans ! Etes-vous d'accord pour  
 » nous tourmenter ! Et par-tout où

» l'un règne , faut-il donc que l'autre succède ?

PHILOL.  
Critique  
des Lettres  
de M. Orrery, & Carter, de la Campagne, chez des Amis. Un jour, à l'heure du dîner, il survint des Convives qui ne la connoissoient point. On vanta beaucoup le Poëme nouveau. » Assurément, dit quel-  
» qu'un, cette *Vanessa* doit être une  
» personne bien extraordinaire, pour  
» avoir inspiré au Doyen de si belles  
» choses. Cela n'est pas si clair,  
» répondit en souriant Mademoiselle  
» Johnston; car pour des Vers, cha-  
» cun sçait qu'il en feroit d'aussi  
» beaux sur un manche à balai.

Lorsque le Poëme de *Cadmus & Vanessa* parut, il fit le sujet de toutes les conversations. Stella étoit à la Campagne, chez des Amis. Un jour, à l'heure du dîner, il survint des Convives qui ne la connoissoient point. On vanta beaucoup le Poëme nouveau. » Assurément, dit quel-  
» qu'un, cette *Vanessa* doit être une  
» personne bien extraordinaire, pour  
» avoir inspiré au Doyen de si belles  
» choses. Cela n'est pas si clair,  
» répondit en souriant Mademoiselle  
» Johnston; car pour des Vers, cha-  
» cun sçait qu'il en feroit d'aussi  
» beaux sur un manche à balai.

Quelque pueril que puisse paroître ce trait, nous avons cru qu'il ne devoit pas tomber dans l'oubli. Rien n'est indifférent, de tout ce qui marque les nuances des passions & des caractères; & l'on voit dans le langage de l'infortunée *Stella*, plus d'admiration encore pour les talens de Swift, que de dépit contre sa Rivale. Celle-ci de son côté ne connoissoit point de plus grand bonheur

que d'être célébrée par une Muse si chérie, & sacrifioit à ce plaisir flatteur toutes les délicatesses qu'une autre femme auroit pû conserver sur sa réputation. Enfin ces deux passions, quoique différentes selon les caractères & les situations des deux Amantes, nous offrent un spectacle qui doit paroître nouveau, sur-tout en France. C'est une preuve de plus, pour une maxime qui a été soutenue plus d'une fois : Que s'il y a des femmes qui sçachent mieux plaire que les Angloises, quoique peut-être avec moins de beauté, il n'en est pas du moins qui sçachent mieux aimer. Quel triomphe en effet pour un Doyen *Hibernois*, que deux femmes, & deux femmes d'esprit, mortes d'amour pour lui ! Où est le Petit-maître François, qui puisse orner son Char d'un si rare trophée ?

On promet une suite de cet Extrait. Avec quelle confiance ne reviendrons-nous pas aux articles qui ont le double mérite de l'agrément & de l'utilité ? Le plus glorieux éloge de l'Histoire a toujours été de la représenter comme l'Ecole des

PHILOL.  
Critique  
des Lettres  
de M. Or-  
rery, & Ca-  
ractère de  
Swift.

PHILOL.  
Critique  
des Lettres  
de M. Ory,  
& Caractère  
de Swift.

Mœurs (o) ; & cet avantage lui vient des Caractères particuliers, dont elle n'embrasse pas moins la peinture que celle des grands événemens qui appartiennent à l'ordre général du Monde. Sauve-t-elle un Nom de l'oubli, par le récit de quelques traits qui font sa gloire ou sa honte ? C'est assez pour attacher nos yeux sur celui qui l'a porté, & pour nous faire trouver des leçons dans ses vertus ou dans ses vices. La condition n'y change rien, parce que dans tous les degrés de la Société le fond de la Morale est le même. L'homme privé devient capable d'instruire, comme le Monarque & le Héros (p). Enfin tous les exemples ont la même force, lorsqu'ils sont proposés par l'Histoire. Ainsi l'Extrait qui va suivre ne sera point déplacé, après celui qui précède. D'ailleurs, s'il étoit question de rang, nous pensons avec le Docteur Swift, & sur-tout en sa faveur, que le mérite n'est inférieur à rien.

(o) *Magistra morum & exemplar vita.*  
Cicer.

(p) Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été. *Racine.*

ESSAI HISTORIQUE  
 & Critique sur le Caractère &  
 les Ecrits de Jacques I. selon  
 la maniere de Bayle, tiré  
 d'Auteurs originaux & de  
 Mémoires d'Etat, par M.  
 Willam Harris. Londres,  
 chez Waugh, &c. 1754.  
 in-8°.

L'AUTEUR n'a pas dû craindre  
 de s'exposer au reproche d'adu-  
 lation, qu'on a fait si souvent aux His-  
 toriens qui ont écrit la vie de leurs  
 Souverains. Jamais on ne s'éloigna  
 davantage du Panégyrique ? Il semble  
 qu'il ait eu pour objet principal, de  
 renouveler dans les esprits toutes les  
 impressions défavantageuses, qu'u-  
 ne partie des Anglois a conçues  
 contre une Maison infortunée. L'au-  
 torité royale n'est guères mieux traitée  
 dans le cours de l'Ouvrage. On y voit  
 transpirer sans cesse les principes d'un

PHILOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques  
I.

*Whig* outré. Si M. Harris est exempt de flaterie, il s'en faut bien qu'il le soit de partialité.

Son but, dit-il, est de donner *une vue distincte* du caractère de Jacques I. Ce n'est pas en beau que M. Harris a prétendu nous le montrer. Voici son exorde : Le caractère que j'entreprends de tracer, est, je l'avouë, un sujet très-bas & très-méprisable en lui-même. Mais comme il n'a pas laissé d'entraîner des conséquences très-importantes, & dont les effets se sont étendus fort loin, tant sous ce règne que sous les suivans, j'ai présumé qu'on me sauroit quelque gré d'avoir éclairci ce période de notre Histoire. «

Nous ne donnons aucun extrait du corps de l'Ouvrage. Ce qu'il contient, quoique mêlé de faits & de détails, seroit en général, ou trop peu intéressant pour toute autre Nation que l'Angloise, ou trop directement opposé aux idées justement reçues sur l'autorité légitime des Rois, & sur le respect dû à leurs Personnes sacrées. Ce livre nous servira donc plutôt d'occasion que de sujet, pour rapporter ici

quelques Anecdotes de Jacques I; les unes tirées des Mémoires d'Elisabeth (a); les autres de l'Histoire d'Edimbourg par M. Maitland, qui est aussi l'Auteur de la belle & curieuse Histoire de I. Londres.

PHIOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques

Rien de plus vrai & de plus judicieux que le portrait de Jacques I. tracé par une main aussi habile qu'impartiale; celle d'Henri IV. même. Ce grand Roi, peu avant la mort d'Elisabeth (b), écrivit une excellente dépêche à M. de Beaumont son Ambassadeur en Angleterre, sur les suites qu'il prévoyoit de cet événement. Il trouvoit, dans le caractère du Successeur, de justes sujets de défiance. Il n'y voyoit, ni bonne foi, ni solidité; la légeré & l'inconsidération en faisoient la base, la mauvaise intrigue & l'artifice mal adroit y paroissoient à leur tour: mais, avec l'envie de faire des dupes, Jacques I. finissoit toujours par l'être lui-même. Delà le sage Henri concluoit très-conséquemment, qu'il n'y auroit jamais aucun fond à faire

(a) Voyez les trois Volumes précédens.

(b) Lettre du 13 Mars 1603. Mémoires d'Elisabeth, Tome II. page 506.

PHILOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques  
I.

sur les paroles ni sur les actions de ce  
foible Prince. » Le Roi d'Ecosse, ajou-  
te-t-il, intrigue sans cesse à Rome,  
en Espagne, & par tout ailleurs,  
comme il a fait avec moi, sans s'at-  
tacher à aucun plan fixe, selon  
qu'il est poussé, entraîné ou retenu;  
les premières espérances l'élèvent,  
& l'excitent au gré de ceux qui les  
lui donnent; il se laisse gouverner  
par-tout ce qui l'entoure, sans au-  
cun égard, ni pour le mérite, ni pour  
la vérité: ainsi je prévois qu'il se  
laissera tromper dans toutes les oc-  
casions. «

La conduite de Jacques I. ne tarda point à vérifier cette prédiction. Quoique le Secrétaire Cécil parut d'abord en possession de toute sa confiance, ce Ministre sentit vivement combien il avoit perdu au change. Tout politique qu'il étoit, il laissa bien-tôt échaper des marques d'un mécontentement secret. Du vivant de la Reine, il avoit toujours été assujetti à la rigueur de l'Etiquette: elle étoit portée si loin, que dans les fonctions de son ministère auprès de sa Souveraine, il avoit été obligé de parler & d'écrire à genoux. Le nou

veau Roi daigna supprimer ce cérémonial, & tous les Courtisans en firent au Ministre des complimens de félicitation : » Plut à Dieu, leur répondit-il, <sup>PHILOL.</sup> <sup>Caractère</sup> & <sup>de</sup> <sup>Jacques</sup> <sup>de</sup> <sup>Jacques</sup> que je fusse encore dans le cas de parler à genoux ! « Si le Secrétaire d'Etat, qui paroissoit au comble du crédit & de la faveur, ne pouvoit dissimuler ses dégoûts au service d'un tel Maître, on peut juger que la Nation se mit peu en peine de cacher les siens. » Le caractère & la conduite de Jacques I. » dit le *Compilateur des Mémoires d'Elizabeth*, « (c), souffriroient une nouvelle disgrâce, si l'on publioit les Lettres de M. de Beaumont depuis le commencement de ce règne jusqu'à son rapel, comme celles de son successeur M. de la Boderie l'ont été depuis peu. « (d) On apprendroit, par celles de M. de

(c) Tome I I. page 516.

(d) M. Birch nous apprend ici dans une Note, que les Lettres de M. de Beaumont forment un Recueil de plusieurs Volumes in-folio, & que M. Philippe Yorke en possède un Manuscrit, qui a été copié sur l'original, à Paris, dans la Bibliothèque du Roi.

Beaumont, que Jacques I. devint bientôt odieux à la Nation Angloise. Un des griefs les plus forts, qu'on alléguoit contre ce Prince, étoit son mépris manifeste pour le beau Sexe. Dans son voyage d'Ecosse en Angleterre, il en fit profession ouverte, & le porta jusqu'à l'impolitesse, en souffrant que les Dames se présentassent & se tinssent devant lui à genoux. Il joignit, à ce procédé, les discours les plus offensans contre leur Sexe en général, & contre la passion que ses charmes inspirent si naturellement au nôtre : il y ajouta publiquement des réflexions personnelles contre Henri IV. au sujet du penchant qui lui étoit commun avec tant de Héros pour ce Sexe aimable. » Ces discours, ajoute M. Birch; irritèrent si fort les femmes en général, qu'elles ne gardèrent plus aucune mesure en parlant du Roi. «

Jacques ne fut pas plus affable envers le Peuple, qui accouroit en foule sur son passage, sur-tout à la chasse. Il pouffoit l'impatience jusqu'à l'emportement, maudissant tout ce qu'il trouvoit sur son chemin, & menaçant de quitter l'Angleterre si l'on ne vou-

PHILOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques  
I.

loit le laisser jouir en paix de ses divertissemens. Lorsqu'il alla voir la flotte à *Chatam*, il marqua si peu d'attention pour un objet si digne des regards d'un grand Roi, que non-seulement les gens de mer, mais encore tous ceux qui furent présens, en témoignèrent leur surprise, par des plaintes assaisonnées de toute la liberté Angloise. »  
 » Notre Roi, disoient-ils, fait plus de  
 » cas d'un cerf, que d'un vaisseau; il  
 » aime mieux le son des cors que le  
 » bruit du canon. «

PHILOS.  
 Caractère  
 & sçavoir  
 de Jacques

Ce mépris de la Nation pour Jacques I. continue le Compilateur, d'après les Lettres de M. de Beaumont,  
 » fut beaucoup augmenté par son aversion pour les affaires; par les petites & les foibleesses qui le dégradent dans sa vie privée, par les honteuses nécessités dans lesquelles il jeta sa personne & son gouvernement, sans aucun motif de vraie générosité, mais par les effets d'une profusion aveugle & imbécile. Enfin, il paroît évidemment, tant par ces Lettres que par d'autres Mémoires qui n'ont pas vû le jour, que dans le règne de ce Prince, la réalité des

PHILOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques  
I.

» faits a été une réfutation, sans réplique, des flatteries grossières qu'on lui prodigua pendant sa vie. «

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la conduite de Jacques I. considéré comme Souverain, & Chef de trois puissantes Nations. Si la flatterie le séduisit de son vivant, l'Histoire ne l'a pas ménagé après sa mort; & le souvenir de ses fautes durera plus long-temps que la mémoire de ses Ouvrages. Personne n'ignore que ce Prince écrivit beaucoup; qu'il s'adonna particulièrement à l'Etude de la Théologie & à la controverse de Religion; qu'enfin il fut extrêmement jaloux de sa réputation, comme Auteur & comme bel Esprit. (e)

(e) Les Historiens d'Angleterre font un long récit de l'animosité qu'il conçut contre Vorstius, Théologien Protestant, dont il fit brûler les Livres, & qu'il fit chasser de Hollande, en menaçant les Etats Généraux, non-seulement de sa haine, mais d'écrire contre eux s'ils continuoient de le protéger. Il fit brûler aussi les Ouvrages du célèbre Pareus par la main du Bourreau. Rappin, Regne de Jacques I. Un Auteur assure que la liste des erreurs de M. de Thou, qui est imprimée à la fin des Lettres de Camden, fut

C'est dans ce dernier point de vûe que M. *Maitland* l'a envisagé, lorsque, dans son Histoire d'Edimbourg, à l'occasion du Collège de cette Ville, il nous a conservé le détail singulier d'une dispute scholastique à laquelle le Roi présida. On peut, dit l'Historien, regarder ce trait, comme un exemple de la sagesse & du sçavoir de ce *Salomon de son temps*: Ainsi (f) l'appelloient

PHILOS.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques

faite par l'ordre de ce Prince, pour vanger la mémoire de la Reine Marie sa Mere, que M. de Thou avoit un peu maltraitée en s'attachant trop à Buchanan: *Smith, Vita Camdeni*. On prétend même que le fils aîné de M. de Thou, étant en Angleterre, & s'étant présenté à *Whitehall* pour faire sa Cour à ce Prince, en reçut des reproches si durs, qu'il en fut trois mois malade, de honte ou de chagrin. Jacques trouva des Ecrivains qui le traitèrent aussi sans ménagement. Nous avons encore, sous le titre de *Corona Regia*, une Satyre où il est cruellement déchiré. On la croit du fameux *Scioppius*; quoiqu'elle ait été publiée d'abord sous le nom de Casaubon, comme un de ses Ouvrages posthumes. D'autres l'attribuent à Jean Barclay. Ce qui est certain, c'est que Jacques fit d'inutiles recherches pour découvrir l'Auteur & le faire punir.

(f) Histoire d'Edimbourg, année 1617.

PHILOL.  
*Caractère*  
*& sçavoir*  
*de Jacques*  
*J.*

ses Flatteurs. Nous allons traduire littéralement ce morceau. On y verra le goût des pointes & des jeux de mots protégé, adopté, & mis en honneur par un Roi savant. Nous doutons cependant que cette autorité fût pour l'accréditer aux yeux de la raison.

Le Roi Jacques, après une absence de quatorze ans, eut envie de revoir son pays natal. Arrivé à Edimbourg, il semble qu'il eut le dessein d'y faire parade de son érudition, & de son talent pour la Polémique. Il résolut, dans cette intention, de faire tenir au Collège de cette Ville une assemblée solennelle, où l'on devoit disputer sur diverses matières; mais les affaires publiques ne lui ayant point permis d'exécuter son projet pendant le séjour qu'il fit dans la Capitale de l'Ecosse, il ordonna aux Professeurs de se rendre auprès de lui, à son Château de Sterling, le 29 Juillet. Là, dans la Chapelle, en présence du Roi, de toute la Cour, & d'un grand nombre de Gens de Lettres, Anglois & Ecoissois, la dispute fut ouverte à quatre heures du soir.

La première Thèse fut celle-ci » que

» les *Sheriffs* (g) & autres Magistrats  
 » inférieurs ne doivent point être héré-  
 » ditaires. «

PHIOL.  
 Caractère  
 & sçavoir  
 de Jacques

Elle fut attaquée par divers argu-  
 mens de la part de l'Opposant; mais les I.  
 réponses du Soutenant furent si fort  
 au gré du Roi, que se tournant vers le  
 Marquis d'Hamilton, qui se tenoit de-  
 bout derrière sa chaise, & qui étoit  
 alors *Sherif* héréditaire de *Clisdale* :  
*Jacques*, lui dit-il, » vous le voyez,  
 » votre cause est perdue; & tout ce  
 » qu'on a pû alléguer pour la défendre  
 » a été pleinement réfuté. «

La seconde question avoit pour ob-  
 jet » la Nature du mouvement lo-  
 » cal. «

Elle fut fort débattue, & le Répon-  
 dant produisit plusieurs passages d'A-  
 ristote en faveur de son opinion. L'in-  
 terprétation en fut contestée; & cette  
 variété de sentimens donna lieu de  
 part & d'autre à de savantes explica-

(g) Sorte de Magistrats communs dans la  
 Grande-Bretagne, où chaque Comté a les  
 siens. Leurs fonctions & leurs prérogatives  
 répondent en partie à celles des Baillis, ou  
 Prévôts, des Sénéchaussées.

PHILOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques  
I.

tions. Le Roi en fut si charmé, qu'il dit tout haut : » Ces gens-ci sçavent » aussi-bien la pensée d'Aristote, qu'Aristote même. «

Le troisième sujet proposé étoit » l'origine des sources & des fontaines.

Cette dispute amusa fort le Roi ; & quoique les trois quarts-d'heure, auxquels on avoit limité la durée de chacune, fussent déjà expirés, il ordonna aux Disputans de la continuer. Il s'y mêla même, en disant de temps en temps quelque mot pour ou contre, & ne laissa passer presque aucun Argument des deux parties sans y ajouter ses propres remarques. Les disputes étant finies, le Roi se retira pour souper : mais après le repas, il fit appeler les six disputans, dont les noms étoient Jean *Adamson* ( fils d'Adam ); Jacques *Fairlie* (Beaumontsonge), Patrice *Sands* ( Sable ), André *Young* ( le Jeune ); Jacques *Red* ( le Rouge, ) & Guillaume *King* ( le Roi. ) Jacques discourut sçavamment des sujets de leur controverse. Ensuite, commençant un Commentaire sur leurs noms de

famille : » ces Messieurs, dit-il, étoient  
 » destinés par leurs noms à se bien ac-  
 » quitter des différens Actes qu'ils ont  
 » soutenus aujourd'hui. «

» Adam fut le père commun, le pre-  
 » mier des hommes ; & le fils d'Adam  
 » a été justement le premier dans cette  
 » dispute. Le soutenant à qui il a eu à  
 » faire s'appelle *Beaumenfonge* : quelle  
 » merveille ! & précisément il y avoit  
 » dans sa Thèse quelques beaux men-  
 » songes. Il les a soutenus bien & beau,  
 » & s'en est tiré avec honneur, en don-  
 » nant de beaux démentis à son ad-  
 » versaire. «

» Mais pourquoi M. *Sable* n'est-il  
 » pas entré dans les *Sables* le premier ?  
 » Il en seroit sorti avec succès : & je  
 » vois à présent que tous les *Sables*  
 » ne sont pas stériles ; car assurément  
 » celui-ci a montré, dans cette dis-  
 » pute, un esprit très-fertile. M. le  
 » *Jeune* s'est montré fort vieux dans  
 » Aristote. M. le *Rouge* n'a point à  
 » rougir de la manière dont il a soute-  
 » nu son Acte. A l'égard de M. le *Roi*,  
 » il a disputé comme un *Roi* sur un su-  
 » jet Royal, c'est-à-dire, la *Supréma-*  
 » *cie Royale* que la raison doit exercer

PHILOS.  
 Caractère  
 & sçavoir  
 de Jacques

I.

PHILOL. » cer sur la colère & les autres pas-  
 Caractère » sions. « ( h )  
 & sçavoir » Enfin , ajouta l'ingénieux Mo-  
 de Jacques » narque , je suis si content de l'exer-  
 I. » cice d'aujourd'hui , que je veux être  
 » le Parain du Collège d'Edimbourg ,  
 » & le faire appeller le Collège du Roi  
 » Jacques. . . . . «

Quelqu'un dit alors à Sa Majesté  
 qu'il y avoit , dans la compagnie , un  
 homme qu'elle n'avoit point honoré  
 de son attention, quoi qu'il en fût très-  
 digne : c'étoit M. *Charteris*, Principal  
 du Collège ; personnage d'un grand  
 sçavoir , mais d'une timidité si insur-  
 montable , qu'elle ne lui avoit pas  
 permis de parler devant cette auguste  
 assemblée. Le Roi se mit alors à jôier,  
 sur la ressemblance de ce nom avec le  
 mot *Chartre*. ( i ) *Charteris* ! ce nom ,  
 dit-il , » convient fort bien à son na-  
 » turel ; car les *Chartres* contiennent

( h ) Il paroît ici qu'on a oublié , ou omis , dans l'énumération des sujets de la dispute quelque question morale qui avoit été traitée.

( i ) *Chartre* ou Acte public. Nous ne donnons plus gueres ce nom qu'à de vieux titres. La signification de ce mot s'étend beau-

„ ordinairement beaucoup de matières  
 „ & très-importantes. Cependant elles  
 „ ne disent mot & ne sçauroient par-  
 „ ler ; mais elles fournissent, à ceux qui  
 „ le peuvent, de quoi dire de fort belles I.  
 „ choses. «

PHILOS.  
 Caractère  
 & sçavoir  
 de Jacques

Jacques I. fut si content de ses remarques sur les noms des six Professeurs, qu'il souhaita qu'on les mît envers. On le satisfit, & M. *Maitland* les rapporte. Nous nous en dispensons. Ce n'est qu'une froide répétition de la prose qu'on vient de lire. (1)

coup plus loin en Anglois. Elle embrasse généralement toutes sortes de concessions, octrois, dons, privileges, investitures, &c. émanés du Trône en faveur des Sujets, tant Particuliers que Compagnies, Corps, & Communautés Civiles ou Ecclésiastiques.

(1) Rapin nous apprend que Jacques, en quittant l'Ecosse, reçut une Requête, par laquelle il étoit supplié d'accorder aux Ecoissois la permission de se divertir le Dimanche après le Service Divin. Il l'accorda. Les Ministres Ecclésiastiques en firent des plaintes. Il écrivit contre eux, pour soutenir la justice de sa décision ; & malgré leurs murmures, il fit lire publiquement son Livre dans les Eglises. Ceux qui refusèrent d'en faire la lecture furent punis

PHILOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques  
I.

Quelque mépris que l'Auteur marque, à cette occasion, pour le goût des *Puns*, ou pointes, dont quelques-uns de ses compatriotes ne sont pas exempts, il n'y a pas d'apparence que le ridicule d'un tel exemple fasse un grand effet sur les amateurs de ce genre. *Addisson*, *Steele*, *Budgell*, tous les Auteurs du *Speçtateur*, du *Guardian*, du *Tatler* (*m*) ont travaillé en vain à le détruire en Angleterre. *Molière* & *Boileau* l'avoient presque détruit en France. Mais ce genre, toujours méprisé du bon sens, toujours proscrit du bon goût, renaît sans cesse malgré l'un & l'autre; & les *Turlupins* reparoissent aujourd'hui dans le monde avec plus déclat que jamais. Comment un puissant Roi, qui avoit au fond de

sévérement, par la haute Commission. *Rapin*, *ubi supra*.

(*m*) Le premier de ces Ouvrages est assez connu: les deux autres ont été aussi traduits en François, mais plus mal, sous les titres de *Mentor moderne* & du *Babillard*. Il y a dans le *Guardian*, ou *Mentor moderne*, N<sup>o</sup> 30, une très-bonne Apologie des jeux de mots. Nous ne sçaurions mieux faire que d'y renvoyer ceux de nos Lecteurs qui aiment cet exercice.

l'esprit & des connoissances, n'auroit-il pas mis les pointes à la mode dans ses Etats, & pendant son règne, puisque dans un siècle si éclairé, & dans une Nation telle que la nôtre, nous voyons applaudir aux mêmes absurdités ? On leur donne vulgairement le nom de *Calambours*; terme barbare, qui n'a de lui-même aucun sens, & que cette raison rend bien digne du genre qu'on lui fait signifier. Les Italiens en ont un meilleur, pour ces jeux de mots, qui ne consistent que dans des rapports de sons, ou de faux rapports d'idées. Il les appellent *freddure*, des froideurs. C'est exprimer fort bien la nature de la chose & le jugement qu'ils en portent.

PHIOL.  
Caractère  
& sçavoir  
de Jacques  
I.



## P H Y S I Q U E.

*Suite de l'Extrait des nouvelles  
Vérités de M. de Justi.*

C'Est dans la retraite de Mansfeld qu'il faut se représenter M. de Justi, occupé à faire la guerre aux vieilles erreurs, ou à découvrir de nouvelles vérités (a). Son troisième Nombre contient une instruction sur la culture des vers à soye, & sur la manière de traiter les cocons, à l'usage des Pays héréditaires de l'Impératrice-Reine. Mais comme les objets de ce Mémoire, dressé en 1752. par l'ordre du Gouvernement, varient selon les différens climats, & suivant d'autres circonstances, on se dispense d'en rendre compte, pour passer au Nombre IV. où l'Auteur entreprend de prouver que le fer n'existe point

(a) On a donné la première partie de cet extrait, avec l'Histoire & le caractère de l'Auteur, dans le Journal du mois d'Octobre, page 178.

dans

dans la mine de ce métal , mais qu'il se forme dans le rotissage & dans la fonte ; article extrêmement curieux.

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

Ce principe , dit M. de Justi , quelque paradoxe qu'il puisse paroître à la première vûe ; porte sur des fondemens très-solides. Becher , célèbre Chymiste , a découvert qu'en mélangeant de l'argile avec de l'huile de lin on pouvoit en tirer du fer. Quoique cette expérience , répétée par plusieurs Sçavans , produisît une quantité de fer assez considérable , Becher ne s'en est point servi pour établir le principe que M. J. avance. Cependant elle ne laissa pas d'exciter l'attention des Physiciens , qui trouverent que par le moyen de l'aimant on pouvoit découvrir du fer dans les cendres de tous les végétaux , & dans toutes les graisses brûlées. Cette découverte & l'expérience de Becher donnerent , au commencement de ce siècle , occasion à une dispute Littéraire entre Messieurs Geoffroi & Lemerî , tous deux de l'Académie des Sciences de Paris. Leur différend rouloit sur la question ; si le fer existoit dans les Animaux &

Janvier.

F

PHYSIQUE. dans les Plantes, ou s'il n'étoit formé que par leur combustion ? Le premier de ces deux sentimens fut soutenu par Lemerî, & l'autre par Geoffroy, qui réunit en sa faveur les suffrages de presque tous les Scavans. Lemerî prouva simplement qu'il étoit possible qu'il y eût du fer dans la terre supérieure, & que ce métal passât avec les sucs de la terre dans les plantes ; tandis que son Adversaire fit voir clairement que cette possibilité ne se trouvoit jamais réalisée dans l'expérience. Il démontra très-évidemment, que dans l'expérience de Becher, dont nous venons de parler, le fer n'existoit, ni dans l'argile, ni dans l'huile de lin ; mais que ces deux corps ayant été mêlés ensemble, il y étoit formé par le feu.

Or, cette formation du fer par le feu, joint à la nature des minerais qu'on appelle ordinairement mines de fer, auroit dû naturellement conduire les Physiciens au principe, que le fer n'existe point dans ses mines, telles que nous les trouvons dans la terre, & que ce métal n'est formé que dans le rotissage, & dans la fonte de ces mê-

mes corps minéraux. Aussi n'est-il point échappé à la pénétration du célèbre M. Stahl, qui a dit dans plus d'un endroit de ses ouvrages, que selon les parties constituantes le fer étoit composé d'une terre, ou métallique, ou disposée à la *métalleité*, & d'un principe phlogistique; que les mines de fer ne contenoient que la terre métallique, qui dans le grillage (a) & dans la fonte s'unissoit au principe phlogistique (b), & que cette union produisoit le fer. Mais soit que ce grand Physicien n'ait pas rapporté, dans ses Ecrits, toutes les raisons qui l'avoient déterminé à ce sentiment, soit qu'il n'ait encore pu le confirmer par un nombre suffisant d'expériences; il est certain que jusqu'ici son opinion n'a été reçue que d'un petit nombre de Sçavans, & que les autres ont mieux aimé admettre, dans les mines de fer, des matières ou des substances, qui avant le grillage & la fonte empêchent que ce métal ne s'y manifeste.

(a) L'Auteur employe indifféremment ce terme & celui de rotissage.

(b) Mot grec, qui signifie *inflammant*.

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

Après avoir examiné cette matière  
 & fait un grand nombre d'expériences  
 propres à l'éclaircir, M. de Justi  
 a trouvé ; pour le système de M.  
 Stahl, des raisons si fortes, qu'il est  
 difficile de s'y refuser. Elles méritent  
 d'être rapportées.

PHYSIQUE.  
 Vérités de  
 M. Justi.  
 2. Extrait.

C'est une des propriétés les plus  
 connues du fer d'être attiré par l'ai-  
 mant ; & jusqu'ici on s'est servi,  
 avec succès, de cette attraction pour  
 découvrir la présence de ce métal  
 dans les minéraux & dans d'autres  
 corps naturels. Mais quand même  
 on réduiroit ces minéraux & ces corps  
 en poudre la plus fine, on n'en  
 tireroit jamais de fer, à moins que  
 de prendre la précaution de les gril-  
 ler auparavant. Il semble que cette  
 circonstance fournit une preuve très-  
 forte, que le fer n'existe point dans  
 ces corps avant le grillage ; surtout  
 quand on considère que ce métal  
 peut être uni par la fonte avec une  
 plus grande quantité d'un autre mé-  
 tal, ou demi-métal, sans que pour  
 cela l'aimant cesse d'agir sur lui. Il  
 n'y a que le seul antimoine, uni au  
 fer, qui empêche l'action de l'aj-

mant sur ce métal. Mais qui ose-  
 roit avancer que dans toutes les mi-  
 nes de fer il se trouve de l'antimoine, quoiqu'il soit impossible d'y découvrir, par les expériences les plus exactes, le moindre vestige de ce demi-métal ? On a taché d'énerver cette preuve, en disant, que le soufre & l'acide, dont les mines de fer sont pénétrées avant le rotissage, résistent à la force magnétique. Mais il est faux que le soufre empêche entièrement l'action de l'aimant. Quand on n'en unit qu'une petite partie au fer, celui-ci est encore attiré. Or il n'y a dans aucune mine de fer une grande abondance de soufre; la plupart ne perdent au rotissage que très-peu de leur poids, & d'autres n'y en perdent pas du tout. A l'égard de l'acide, qui doit s'y trouver, on l'y suppose gratuitement, si l'on croit que c'est une substance différente de l'acide vitriolique, qui est un des principes du soufre. Ni les distillations les plus attentives, ni aucun autre moyen, n'y ont jamais pû faire découvrir aucun acide particulier.

On doit donc admettre comme un

PHYSIQUE.  
 Vérités de  
 M. Justi.  
 2. Extrait.

PHYSIQUE.

*Vérités de**M. Justi.*2. *Extrait.*

principe incontestable, que ce n'est que le rotissage qui met les mines de fer dans l'état où l'aimant peut y faire découvrir du fer ; & ce qui doit laisser encore moins de doute sur la certitude de ce principe, c'est qu'on trouve que l'aimant attire de ces mêmes mines plus ou moins de fer, selon qu'elles ont été grillées pendant plus ou moins de temps, & avec plus ou moins de violence. Or ne doit-on pas conclure de cette circonstance que les mines de fer ne contiennent qu'une terre disposée à devenir métallique, & qu'il faut que le phlogistique du charbon & du feu de flamme s'y unisse pour en produire du fer ?

On se confirmera de plus en plus dans cette opinion, si l'on considère que l'aimant attire peu, ou point de fer, de la plupart des mines de ce métal, quand elles ont été grillées dans des vaisseaux fermés, soit sans addition, soit avec des substances alcalines, qui cependant attirent & enveloppent le soufre ; tandis que la force magnetique agit avec beaucoup de promptitude sur ces mines, quand

en les grillant dans les mêmes vaisseaux fermés , on y a joint une substance phlogistique, telle que sont le charbon, la graisse, le tartre, &c. Il n'y a que très-peu de mines de fer, l'hématite, par exemple, & le crayon rouge, qui soient exceptées de cette règle & attirées en quelque façon par l'aimant, quand même elles ont été grillées sans addition, dans des vaisseaux fermés : mais pour ne pas dire qu'il s'y manifeste alors beaucoup moins de fer, que quand elles ont été exposées pendant le grillage à l'action libre d'une substance phlogistique, il est très-probable que ces mêmes mines contiennent, outre la terre métallique, un principe phlogistique ; quoique la nature n'ait point encore uni assez étroitement ces deux substances, pour qu'elles puissent former un véritable fer, & que ce soit le grillage, qui commence à opérer la liaison intime qui est nécessaire pour cette formation. Au reste, on peut faire voir, avec un degré de probabilité qui approche de l'évidence, qu'il existe dans différentes mines de fer un principe phlogistique particulier.

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi  
2. Extrait.

PHYSIQUE. M. de Justi s'est fait, sur la formation des mines de fer, un système, dont il a toujours trouvé les conséquences justes & conformes aux expériences. On ne doute presque plus aujourd'hui, dit-il, que ce ne soit les feux souterrains qui ont fait sortir plusieurs montagnes de l'intérieur de notre terre; aussi a-t-on vû dans le siècle passé, & dans celui où nous vivons, des Isles & des Montagnes s'élever, & nous forcer d'ajouter foi à d'anciens événemens de cette nature, qu'on avoit peine à croire sur le seul témoignage de l'Histoire.

*Vérités de M. Justi.*  
2. *Extrait.*

M. de Justi croit donc pouvoir supposer qu'il y a eu un temps où les mines de fer ont été exposées à l'action immédiate du feu, & que c'est elle qui a formé leur terre métallique; car l'expérience nous fait voir que le feu peut changer une terre commune en terre métallique. Il ne trouve pas plus de difficulté à concevoir qu'il peut être resté plus ou moins d'un principe phlogistique dans ces mines, selon leur constitution précédente, & selon les degrés de violence qu'elles ont éprouvée

de l'action des feux souterrains. Or ce principe phlogistique attire, soit des vapeurs souterraines, soit de l'air, l'acide vitriolique, ou l'acide du soufre. Delà vient qu'on ne trouve presque jamais de mine de fer, qui ne rende dans le grillage une odeur sulphureuse. Aussi l'analyse chymique nous fait-elle voir que le soufre n'est qu'un composé d'acide vitriolique, & d'un principe phlogistique; & nous sçavons par les pyrites, qui étant exposées à l'air sont impregnées de vitriol & de soufre, & par plusieurs autres expériences, que ces deux principes s'attirent mutuellement, & s'unissent avec beaucoup de facilité. On voit donc comment il arrive que dans les mines de fer il ne se trouve jamais de soufre minéralisé, ni le moindre signe extérieur de sa présence, quelque forte que puisse être l'odeur sulphureuse que ces mines répandent, après un grillage long-temps continué. Le soufre n'y existe pas encore corporellement; il ne s'y trouve que selon ses parties constituantes, qui dans le ro-tissage s'unissent plus étroitement &

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

causent une odeur sulphureuse. Or, c'est précisément l'acide vitriolique contenu ainsi dans ces mines, qui détermine leur terre métallique à devenir fer, & qui fait que l'on tire une plus grande quantité de ce métal des mines de fer, que de toute autre terre métallique à laquelle on aura joint un phlogistique, ou d'une terre commune rendue propre à la production du fer. On voit encore d'où vient que des mines de fer, qui cinquante ou moins d'années auparavant n'auroient pas dédommagé des frais qu'il auroit fallu faire pour les mettre en valeur, peuvent devenir plus riches avec le temps, en attirant plus d'acide vitriolique; ce qu'elles font surtout, quand l'action de l'air est facilitée par l'ouverture ou par l'attaque de quelque mine.

Par ce système, on explique aisément pourquoi quelques espèces de mines de fer, grillées dans des vaisseaux fermés sans addition de phlogistique, résistent à l'action de l'aimant, tandis que d'autres n'y résistent point. Celles-ci contiennent sans doute infiniment plus de phlogistique

que les premières, & une quantité même surabondante par rapport à l'acide vitriolique, avec lequel il ne s'en peut unir qu'une partie; de sorte qu'il reste assez de ce phlogistique pour agir pendant le grillage sur la terre métallique, déterminée par l'acide vitriolique, & pour en produire du fer.

Vérités de M. Justi.

2. Extrait.

Quelque évidence que M. de Justi trouve dans toutes ces raisons en faveur de son principe, il lui reste encore d'autres preuves, qui ne démontrent pas moins clairement à son gré que le fer n'est produit que dans les opérations qu'on fait pour le bénéficier. Quand on fait fondre seules, ou avec un fondant alcalin, les mines de fer les plus riches, qui n'ont point été grillées, ou qui l'ont été sans l'addition d'un phlogistique, on n'en obtient jamais de fer, mais bien du verre, ou une scorie vitreuse; & le flux noir même, surtout celui où l'on a fait entrer plus d'un quart de salpêtre, ne produit sur elles aucun autre effet, quoique d'ailleurs il soit très-efficace dans la réduction des métaux ignobles, & qu'il contienne

---

 PHYSIQUE.

*Vérités de*  
*M. Justi.*

 2. *Extrait.*

même une certaine portion de phlogistique. Le peu de phlogistique qui se trouve dans le flux noir est consumé par le feu vif & continué que la fonte du fer demande ; & par conséquent, à la fin de l'opération, il n'en reste plus qui puisse s'unir à la terre métallique. Il faut donc nécessairement employer le fondant crû, dont la plus grande partie consiste en tartre, qui contient le phlogistique le plus abondant & le plus efficace : & quand on veut sçavoir par un essai exact combien on obtiendra de fer par la fonte d'une mine en grand, il y faut ajouter du charbon réduit en poudre, qui fournit encore beaucoup de phlogistique ; ce qui devient une autre preuve très-convaincante qu'il n'est pas possible d'obtenir du fer sans l'addition d'un phlogistique, & que par conséquent ce métal n'existe pas dans ses mines avant qu'elles ayent été traitées d'une manière convenable.

Cette preuve est fortifiée par le verre que l'on obtient dans la fusion des mines de fer avec les fondants alcalins : car, en le remettant en fu-

sion avec un phlogistique, on produira encore un fer parfait. Quand on brûle le fer dans un feu violent, & continué pendant long-temps, le phlogistique en est chassé, & il ne reste qu'une terre métallique, qui n'est plus attirée par l'aimant, & qui n'a plus aucune propriété du fer; cependant en refondant cette terre avec un phlogistique, on reproduit de nouveau un véritable fer. On peut ajouter qu'avant le rotissage, les mines de fer ne sont attaquées en aucune manière par les dissolvans acides; tandis qu'on sçait que l'eau de départ la plus foible, une huile de vitriol très-attenuée par l'eau & l'esprit du sel marin, agissent très-efficacement sur le fer. Or il est inconcevable que ce métal pût se soutenir contre les mêmes dissolvans, s'il existoit réellement dans les mines de fer avant qu'elles eussent été traitées convenablement. Toutes ces raisons, très-fortes par elles mêmes, sont appuyées par l'observation des Minéralogistes, qu'il est très-rare, & peut être tout à-fait sans exemple, de rencontrer dans la terre du fer natif. Car quoiqu'on prétende en trouver dans

---

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

PHYSIQUE.  
*Vérités de*  
*M. Justi.*  
 2. *Extrait.*

différentes mines de fer sous une forme cubique & octogone, & qu'on puisse même tirer beaucoup de fer de ces corps anguleux, ils ne sont rien moins qu'un véritable fer; ils ne sont point malleables; ils ne sont point attirés par l'aimant; les dissolvans acides ne les attaquent nullement; ils n'ont, en un mot, aucune des propriétés du fer.

On doit encore regarder la manière de faire l'acier comme une de ces expériences, qui ne permettent point à l'Auteur de douter de la non-existence du fer dans ces mines. On sçait que l'acier peut être fait, ou par cementation, ou par fusion, & que dans l'une & dans l'autre on traite le fer (c) avec des matières, qui contiennent un phlogistique abondant, telles que sont le charbon réduit en poudre, les cendres, les os brûlés, les cornes & les peaux des animaux, &c. L'extrême finesse du grain de l'acier, que l'on peut appercevoir le plus distinctement aux en-

(c) Nous ignorons encore quelle est la méthode de M. Cartereau, qui en a trouvé une que la Gazette de France nomme un secret.  
 21. Déc. 1754.

droits de rupture d'une grosse barre de fer cimentée & pas encore entièrement convertie en acier, fait voir avec évidence que le fer contenoit encore beaucoup de terre métallique brute, & que c'est en s'unissant avec cette terre, que le principe phlogistique du ciment produit l'acier, qui par conséquent n'est autre chose qu'un fer suffisamment saturé par le phlogistique.

A cette expérience M. de Justi en pourroit joindre un grand nombre d'autres, mais il lui suffit d'en ajouter une seule. Que l'on prenne, dit-il, une partie de terre commune, principalement de terre noire & grasse, ou d'argile, la moitié autant de chaux vive, la moitié du tout de tartre crû, mêlé avec du salpêtre broyé, & encore une fois autant de graisse d'animaux ou de suif; que l'on mette ce mélange tout d'un coup dans le feu de fusion le plus vif; que l'on réitere même encore une fois, si l'on veut, le mélange de la terre & de la chaux avec le salpêtre & la graisse, ainsi que l'exposition de la masse au feu de fusion; & l'on découvrira dans la terre beaucoup

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

de particules de fer, que l'on pour-  
 ra en tirer en la réduisant en une  
 poudre fine, & la remuant ensuite  
 avec l'aimant ou avec les pieds d'a-  
 cier de son armure.

PHYSIQUE.  
 Vérités de  
 M. Justi.  
 2. Extrait.

M. de Justi prétend même qu'un  
 Essayeur, qui sçait adroitement gou-  
 verner le feu, pourra déjà obtenir  
 par un essai ordinaire, d'une terre ain-  
 si traitée, un petit regule de fer ;  
 quoiqu'au reste les essais de ce métal  
 demandent plus d'intelligence que  
 ceux d'aucun autre, & que ce soit  
 eux principalement qui fassent con-  
 noître l'habileté d'un bon Essayeur.  
 Quand après la première calcination  
 de cette terre, on sçait unir avec elle  
 par une cementation tempérée un  
 quart de soufre, & la griller ensui-  
 te doucement, on la rendra aussi ri-  
 che qu'une mine de fer ordinaire. Si  
 l'on compare avec ces expériences &  
 celle de Becher, les autres preuves  
 que l'Auteur a données du principe  
 qu'il veut établir, il ne croit point  
 qu'on puisse penser encore que le fer  
 existe dans les mines de ce métal avant  
 qu'elles ayent été traitées convenable-  
 ment, & que ce ne soit pas plutôt par  
 ce traitement même qu'il s'y forme.

Toutes les connoissances spéculati-  
 ves n'étant estimables qu'autant qu'il  
 en résulte quelque avantage pour la so-  
 ciété, on voit aisément, que par rap-  
 port à la manière de traiter & de  
 bénéficier les mines de fer, on peut ti-  
 rer du sentiment de M. Justi une in-  
 finité de conséquences utiles. Il s'en-  
 suit d'abord, que la méthode d'entre-  
 mêler les mines, de couches de char-  
 bon, & de les griller hors des fours,  
 doit être d'une très-grande utilité;  
 principalement par rapport aux mines  
 de fer, que cependant, dans la plu-  
 part des endroits, on grille dans des  
 fours construits exprès pour cette opé-  
 ration: car plus la flamme a de liberté  
 d'agir immédiatement & de tous cô-  
 tés sur les mines, plus il s'unit de phlo-  
 gistique à la terre Métallique, & plus  
 on doit par conséquent obtenir de fer.  
 Il s'ensuit encore qu'avant de griller  
 les mines la seconde fois, il est à pro-  
 pos de les casser en petits morceaux,  
 afin que le phlogistique puisse les péné-  
 trer mieux & produire l'effet qu'on se  
 propose.

Les exemples, qu'on a rapportés plus  
 haut, font voir aussi qu'on peut faire

PHYSIQUE.  
 Vérités de  
 M. Justi.  
 2. Extrait.

très-mal, en grillant trop long-temps  
 certaines mines de fer. Quelques Artif-  
 PHYSIQUE. Verités de M. Justi. 2. Extrait. tes sont dans la persuasion, qu'il faut les  
 rotir aussi long-temps qu'elles rendent  
 une odeur de soufre. Or si l'on con-  
 sidère que le soufre, qui produit cette  
 odeur, n'est formé, comme on l'a  
 prouvé, que dans le grillage même,  
 on concevra qu'en le chauffant, on  
 peut en même temps faire échapper  
 en l'air le phlogistique, non-seulement  
 celui qui se trouve actuellement dans  
 les mines de fer; mais encore celui que  
 le grillage y a porté. On devrait par  
 conséquent, pour fondre les mines de  
 fer où l'acide vitriolique abonde, pré-  
 férer d'y joindre des pierres calcaires,  
 ou certaines espèces de marbre com-  
 mun; car la constance de ces pierres  
 au feu, & plusieurs autres raisons que  
 les bornes d'un extrait obligent de su-  
 primer, font voir qu'elles contiennent  
 beaucoup d'une terre, ou tout à fait  
 métallique, ou peu éloignée de l'être.  
 L'acide vitriolique surabondant  
 dans différentes espèces de mines de  
 fer, agissant sur la terre métallique  
 des pierres calcaires & des marbres,  
 la rend propre à devenir fer, & l'on

doit nécessairement, par ce procédé, ~~obtenir plus de fer que par le traitement ordinaire.~~ Il est vrai qu'il y a différentes mines où l'on a déjà employé avec beaucoup d'avantage les pierres calcaires; mais on l'a fait, dans la fausse persuasion qu'elles absorboient le soufre; propriété qu'elles n'ont point, & qu'elles ne peuvent même avoir par leur nature: mais elles ont bien celle de devenir fer, par le secours de l'acide vitriolique.

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

Dans un grand nombre de mines de fer, qui ne rendent qu'un métal grossier & aigre, il a fallu jusqu'ici chercher par des essais pénibles à les mélanger avec d'autres mines, ou renoncer tout-à-fait à en tirer parti. Comme ces mines contiennent une très-petite quantité de principe inflammable, & que dans le rotissage aussi bien que dans la fusion il se perd du phlogistique des charbons beaucoup plus qu'il ne s'en infinue dans les mines, il tombe dans le régule une quantité de terre métallique, à laquelle le principe inflammable n'a pas encore pû s'unir, & il faut nécessairement que par cette raison le fer devienne gros-

fier & aigre. Les principes exposés dans  
 ce Mémoire font concevoir aisément  
 qu'on peut remédier à cet inconvé-  
 nient, en ajoutant aux mines de cette  
 nature la sixième ou la huitième par-  
 tie de cendre de bois, ou d'une autre  
 matière, qui contienne du phlogisti-  
 que, & qui ne soit point couteuse. M.  
 de Justi offre même de faire voir par  
 un essai, que de cette manière les mê-  
 mes mines, que jusqu'ici on a pres-  
 que regardées comme inutiles, rendent  
 le meilleur fer que l'on puisse trouver.  
 La même cendre peut être ajoutée  
 avec profit à toute autre mine de fer;  
 le métal en sera d'abord beaucoup  
 meilleur, sans compter qu'il exigera  
 beaucoup moins de peine, dans les trai-  
 temens qu'il demande pour arriver à  
 son état de perfection. Cependant il  
 est nécessaire que l'on détermine par  
 des essais préalables, combien chaque  
 espèce de mine peut en supporter.  
 Quand on leur en joint trop, on ris-  
 que d'obtenir un fer qui tienne trop  
 de la nature de l'acier, & qui par con-  
 séquent soit encore aigre, quoique  
 par toute une autre raison.

Un Métallurgiste, assez intelligent

pour examiner & discerner les mines, ne trouvera pas plus de difficulté à remédier, par l'application de cette Théorie, aux autres défauts qui peuvent encore régner dans le sujet de son travail. Au reste, comme la même Théorie ne doit plus laisser le moindre doute sur la manière, dont le fer se forme, on voit combien il seroit ridicule d'adopter le sentiment des Alchimistes, qui croient que le sel, le soufre & le mercure sont les trois principes de tous les métaux; & l'on conçoit en même temps, que la voie, dont on a l'obligation à M. de Justi, peut conduire jusqu'à un certain point dans la découverte des principes constituans des autres métaux. Au moins, dit-il en finissant, il ne sera pas difficile de découvrir l'essence du cuivre, qui a une si grande similitude & une si grande affinité avec le fer. Nous avons déjà remarqué que dans une expérience, pour faire du fer d'une terre commune, l'Auteur a obtenu inopinément une masse, dont la moitié étoit cuivre; & il nous assure ici qu'il est actuellement occupé à suivre cette importante découverte.

---

 PHYSIQUE.

 Vérités de  
 M. Justi.

2. Extraire.

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

Au N<sup>o</sup>. V. on trouve des réflexions morales sur l'envie de nuire, à l'occasion du secret de faire couler à fond les plus grands vaisseaux de guerre par deux, ou tout au plus, par trois coups de canon, offert tout récemment à une Cour Européenne, qui fait des armemens maritimes. Le secret de cette funeste invention consiste dans la manière de préparer & de fondre les boulets, qui suivant les promesses de l'Inventeur, feront des trous seize ou dix-sept fois plus grands que les boulets ordinaires de la même grandeur; de sorte qu'un boulet de seize ou de vingt-quatre fera une ouverture de la grandeur d'une porte, qu'il sera impossible de boucher. La relation de cette découverte, qui est tombée entre les mains de M. de Justi, ajoute que l'Inventeur a fait devant la personne, dont il sollicitoit la protection pour son secret, un essai avec des balles de pistolet de la grandeur ordinaire, qui dans une planche assez épaisse ont fait des trous de la grosseur du poing. Ces balles ont paru composées d'un plomb commun, & leur pesanteur a

fait juger qu'elles ne pouvoient être creuses. Suivant la même relation, l'Inventeur assure que ses boulets & ses balles ne demandent point une préparation pénible, & que pour les faire il ne faut que mêler, à la matière en fusion, une poudre qu'il se fait honneur aussi d'avoir inventée; cependant il n'explique point quels métaux y sont propres.

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

Au Nombre VI. M. de Justi donne un Mémoire sur la manière de faire de l'Indigo avec du Pastel. Ayant appris par les Gazettes, que l'année passée on avoit trouvé ce secret en France, & que l'Académie de Paris l'avoit approuvé, non-seulement il reclame les droits de l'ancienneté pour sa propre découverte; mais il cite, comme une pièce justificative, un Mémoire présenté à la Cour de Vienne en 1750, où il s'est offert de découvrir sa méthode. Je connois, dit-il, deux manières de faire l'Indigo en question: La première est de broyer le Pastel frais dans des moulins, & d'en extraire les parties colorantes par la fermentation, Ces parties, précipitées de l'eau, & séchées ensuite,

old...

PHYSIQUE.  
*Vérirés de*  
*M. Justi.*  
 2. *Extrait.*

forment une masse verdâtre assez compacte, qu'il faut pulvériser, pour y exciter, par le secours de l'Art, un échauffement, ou un commencement de putréfaction, qui fait enfin paroître la couleur bleue. Mais cette espèce d'Indigo a l'inconvénient, qu'il faut toujours le laisser en forme de poudre; & sans affoiblir sa vertu colorante on ne peut le réduire en une masse compacte.

Dans l'autre façon de faire cet Indigo, on traite le Pastel de la même manière, dont on l'a préparé jus- qu'ici à l'usage des Teinturiers. On le broye, on le met en pelottes de la grosseur du poing, on le sèche, on le broye de nouveau, on le met en gros tas, afin qu'il s'y échauffe au point qu'il le faut, pour que la couleur bleue y paroisse; & ce n'est qu'après toutes ces opérations, que les parties colorantes sont extraites par une nouvelle fermentation, & réduites ensuite en un petit volume. Mais, outre qu'il s'en faut beaucoup que cet Indigo devienne aussi compact que celui qui nous vient des Indes, il n'est pas préférable

préférable de beaucoup par sa vertu colorante, à celui qu'on peut préparer de la première façon, & cependant on en obtient une quantité beaucoup moindre. Au reste M. de Justi avoue que l'une & l'autre de ces préparations ont leurs défauts. Il auroit souhaité d'ailleurs que la relation de la même découverte en France, eut été assez circonstanciée, pour laisser connoître au moins, si l'on y avoit fait l'Indigo avec du Pastel frais ou séché. Il croit enfin qu'on n'y a pu réussir, que par un procédé semblable à l'un des deux siens; & il doute que l'on puisse tirer l'Indigo du Pastel, comme de l'Anil, par une seule & simple fermentation; » car jusqu'à présent, ajoute-t-il, des » essais très-fréquens n'ont pu me » convaincre encore que la couleur » bleue existe véritablement dans le » Pastel; il paroît plutôt qu'elle n'y » est produite que par l'échauffement, » & par un commencement de putréfaction. Ce qu'il y a de certain, par les expériences de M. de Justi, c'est que l'on ne trouvera jamais le moindre vestige de cou-

PHYSIQUE.  
Vérités de  
M. Justi.  
2. Extrait.

Janvier.

G

„ leur bleue dans le Pastel séché à  
 „ l'air.  
 PHYSIQUE. On trouve, au Nombre VII, le  
 Vérités de M. Justi. projet d'un Etat Militaire avanta-  
 2. Extrait. geux, qui differe peu de celui de  
 Prusse.

Le Volume finit par l'examen de  
 la question ; s'il est avantageux à  
 l'économie de la Campagne de ne  
 labourer qu'une partie des terres, &  
 de laisser l'autre inculte pour le pâ-  
 turage des Bestiaux : problème im-  
 portant pour l'administration cham-  
 pêtre, & qui mérite de revenir dans  
 un autre extrait. On attend d'ailleurs  
 la suite du même Ouvrage, c'est-à-  
 dire de nouveaux fruits de l'expé-  
 rience & des observations de l'Auteur.  
 Heureuse Philosophie, que celle qui  
 se rend utile au Public en faisant le  
 bonheur de celui qui la possède ! tel  
 est le partage de M. de Justi. Sa re-  
 traite & la tranquillité de ses études  
 après une vie fort employée, me rap-  
 pellent ce dernier objet de l'ambi-  
 tion des plus grands Romains, qui  
 paroît avoir fait aussi le sien : *Otium*  
*cum dignitate*. Par *otium*, ce n'est  
 pas l'oisiveté qu'il faut entendre,

mais un loisir honorable, qui laisse  
 au Philosophe le choix de ses occu-  
 pations, & qui les rend d'autant  
 plus précieuses, d'autant plus dignes  
 de lui, qu'elles ne sont réglées alors  
 que par son propre goût.

PHYSIQUE.  
 Vérités de  
 M. Justi.  
 2. Extrait.

Qu'il seroit à souhaiter, en effet,  
 que le seul penchant décidât de la  
 nature de nos études ! Pourquoi vous  
 contentez-vous, sage Minerve, de re-  
 fuser vos faveurs à ceux qui s'enga-  
 gent *malgré vous* (a) ? Que n'arrê-  
 tez-vous les Téméraires, qui entre-  
 prennent de forcer leur génie ? Cette  
 réflexion pourroit me conduire à  
 quelques excursions critiques : mais  
 je ne la fais que pour en prendre oc-  
 casion de regretter, que l'Auteur du  
 Traité suivant n'ait pas donné sa  
 principale attention à la Physique.  
 Il est Chirurgien du fameux Hôpital  
 de saint Barthelemy de Londres, où  
 l'honneur qu'il fait à sa Profession  
 n'empêche point que son goût ne le  
 rappelle souvent à des occupations  
 plus chères.

Si ses conjectures sur l'Electricité  
 ne paroissent pas nouvelles, elles re-

(a) *Invita Minerva.*

PHYSIQUE. Vérités de M. Justi  
 2. Extrait. 2. Extrait.  
 çoivent un nouveau jour, dans son  
 Ouvrage, par un grand nombre de  
 nouvelles vûes.

## T R A I T É

*Des Causes de l'Électricité & de  
 la Vitalité, à Londres 1754.*

DANS l'intention d'éclaircir un  
 des plus profonds secrets de la  
 Nature, M. Freke, dont on vient de  
 faire connoître le génie & les exerci-  
 ces, commence par établir que le feu  
 & la force Electrique ne proviennent  
 d'aucune partie de l'Apparatus même;  
 parce qu'il n'y a pas de corps connu  
 qui puisse lancer hors de soi-même une  
 quantité de matière, sans diminution  
 de celle qui reste. Or, on ne s'apper-  
 çoit point que la boule de verre, dont  
 on s'est servi plusieurs fois, soit moins  
 propre pour l'usage, que la première  
 fois qu'on s'en est servi. L'Auteur en  
 conclut que le feu & la force Electri-  
 que doivent venir de l'air, dans le-  
 quel ils sont renfermés. L'opinion  
 des plus anciens & des plus habiles

Philosophes, rend, dit-il, cette idée encore plus probable ; car ils croioient le monde animal & végétale animé par le feu, & nourri par l'eau, ou parce qu'elle contient : dans cette supposition, l'air doit être universellement impregné de ce feu , quoique si dispersé , qu'il ne sauroit nuire aux animaux dans la respiration. M. Freke suppose dans les parties de ce feu , autant de ressemblance entr'elles , autant de propension à se joindre les unes aux autres , que dans les différentes parties de tout autre corps naturel. Si ces particules , dit-il , se trouvent plus réservées par la force , que lorsqu'elles étoient répandues dans toute la Nature , elles deviennent éclairs , ou un feu plus ou moins violent, suivant leur quantité.

Il confirme ce principe par divers effets qui tombent sous nos observations journalières , & par des expériences faciles ; d'où il conclut encore que l'air violemment frotté entre un tuyau de verre & les mains , ou entre une boule de verre rapidement tournée & un morceau de cuir , comme il arrive dans les expériences Electri-

PHYSIQUE.  
Causes de  
l'Électricité  
& de la vi-  
talité.

ques, laisse derrière soi une quantité de feu agité, qui cause l'Electricité.

*Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

Après avoir expliqué la cause, il l'employe fort heureusement à montrer, 1°. Pourquoi le feu procède d'un corps électrique, jusqu'à pouvoir enflammer différentes compositions. 2°. Pourquoi un tuyau de verre, frotté jusqu'à ce qu'il s'électrise, non seulement attire à soi, mais repousse aussi, alternativement, les corps legers, tels qu'une feuille d'or, une plume, &c. & pourquoi ce même verre semble renvoyer une quantité de vent dont on entend le sifflement en approchant l'oreille du verre. 3°. Pourquoi les corps, non électrisés, ayant touché les corps qui le sont, l'Electricité se rompt avec bruit, & avec une étincelle de feu, 4°. Pourquoi plusieurs personnes qui forment une chaîne, en tenant un corps métallique dans leurs mains, sentent une secousse violente, à proportion de la grosseur d'un morceau de fer électrisé, qu'un d'entr'eux touche.

L'explication de tous ces Phénomènes rend l'Auteur bien ferme;

dans l'opinion que l'*Anima mundi*, ~~est~~  
 l'Ame du monde des Anciens, n'est  
 autre que ce feu élémentaire, dont tout  
 ce qui existe dans la Nature, aussi-bien  
 que l'air, est plus ou moins imprégné.  
 Il s'en sert d'abord à rendre raison de  
 la langueur de la plante sensitive, lorsqu'elle est touchée par un corps étranger ; ce qui a causé jusqu'à présent beaucoup d'embarras aux Naturalistes.

PHYSIQUE.  
 Causes de  
 l'Électricité  
 & de la Vitalité.

Si l'on veut bien supposer avec moi, dit-il, que toutes les choses de ce bas monde ont en elles ce feu dispersé : qu'elles en ont plus ou moins suivant la place qu'elles occupent, ou selon que leurs natures sont plus ou moins capables d'en recevoir, comme les expériences électriques semblent le démontrer ; & si l'on suppose aussi, que la Nature de la Plante sensitive est d'avoir plus de ce feu qu'aucune autre Plante ; il s'ensuit qu'elle en communiquera une grande partie à la chose qui la touche, parce que cette chose en a moins qu'elle. Jusqu'à ce qu'elle ait le temps de reprendre sa vigueur, en recevant de l'air une grande quantité de ce feu, ses feuilles &

ses branches doivent languir, par la  
 perte de ce qui l'animoit.

PHYSIQUE.  
 Causes de  
 l'Électricité  
 & de la Vi-  
 vitalité.

Pour vérifier cette explication, que  
 l'on pose un arbrisseau dans un pot,  
 sur un plateau de résine, & qu'on  
 électrise l'arbrisseau: il commencera  
 à prendre vigueur; & ses feuilles, de  
 languissantes qu'elles étoient, se lé-  
 veront & s'étendront jusqu'à surpren-  
 dre les spectateurs. Ensuite, qu'on  
 touche seulement une de ses feuilles,  
 tout l'arbrisseau languit, autant que  
 la plante sensitive, lorsqu'un corps  
 étranger l'a touchée. L'Auteur croit sa  
 conjecture, sur cette plante, invinci-  
 blement établie par cette expérience.

A l'égard de la vie animale, on  
 observe que la jeunesse abonde d'une  
 beaucoup plus grande quantité d'es-  
 prits que l'âge avancé, non seule-  
 ment dans l'espèce humaine en parti-  
 culier, comme on le voit dans les  
 enfans comparés avec les Adultes; mais  
 dans tout le genre animal, comme dans  
 les agneaux, les poulains, les petits  
 chats, comparés avec leurs meres. La  
 vie, en eux & dans toute la Nature,  
 provenant du même feu qui cause l'E-  
 lectricité, on peut dire qu'il y a du

danger à laisser cohabiter les vieux avec les jeunes. Aussi l'expérience a-t-elle fait remarquer que les vieilles personnes tirent des jeunes leurs forces naturelles : pourquoi ? parce qu'elles ont une moindre portion de ce feu.

PHYSIQUE.

Causes de

l'Électricité

& de la Vi-

talité.

Le Traité finit par quelques observations sur les effets du mauvais air, & sur ceux de la nielle, qui détruit les plantes, & même les arbres. On sent comment ils peuvent être rapportés à la supposition du feu élémentaire

M. Freke a publié un autre Ouvrage, sur la Nature & les propriétés du feu, où après avoir remarqué, que *Nerwton*, *Boerhave*, & l'Évêque de *Cloyne*, ont regardé le feu comme le seul moteur de toute la Nature; il prétend que le monde est une machine, & que toutes les Créatures y sont conservées en vie d'une manière régulière & invariable, selon le decret & les dispositions du Créateur; de sorte qu'il faut nécessairement, qu'il y ait aussi une cause régulière & invariable de ces effets. Il la trouve dans le Soleil, qu'il appelle *cor mundi*, ou le cœur du monde, parce que cet Astre

PHYSIQUE.  
*Causes de  
 l'Électricité  
 & de la Vi-  
 talité.* y envoie constamment du feu , &  
 qu'il en est l'unique source : ce qu'il  
 prouve ainsi.

Le plus violent feu sur la terre se fait en ramassant les rayons de lumière qui procèdent du Soleil, par un verre ardent, concave ou convexe ; d'où s'ensuit nécessairement une de ces deux conséquences ; ou que la plus grande puissance de l'univers peut tirer la force & son efficace d'une chose plus faible qu'elle même ; ce qui contredit toute la Nature : ou bien, si lon accorde que la puissance & l'efficace du Soleil est au-dessus de toutes les opérations de l'homme, on accorde en même temps ce que M. Frecke vouloit prouver.

Il cite particulièrement *Boerhave*, pour établir que la chaleur du Soleil est plus forte que toute autre action dans la Nature. Ce fameux Médecin, qui n'étoit pas moins Philosophe, enseigne que le feu solaire est répandu & dispersé par-tout ; & que rien n'approche de son plus grand effet, qui est de réduire à l'instant en verre, une pierre à fusil. *Boerhave* assure qu'il a vû produire cet effet, au miroir ardent de

M. de Villette; & qu'une pierre à plâtre, après avoir souffert les plus grands efforts d'un fourneau très-enflammé pendant plusieurs mois, étant exposée au même miroir, avoit été réduite aussi en verre, en faisant un petit sifflement.

PHYSIQUE.  
Causes de  
l'Électricité  
& de la Vi-  
talité.

M. Freke s'efforce de prouver que le feu est un élément incapable d'altération, d'augmentation, ou de diminution; après quoi il fait observer que dans toute la Nature, le mouvement & l'agitation continuelle sont nécessaires à tous les êtres pour les rafraichir & réparer leurs forces. La respiration donne un nouvel air aux animaux; & cet air laisse derrière soi son feu, qui est ensuite répandu partout le corps, pour le réchauffer & lui donner de la vigueur; car il n'y a, dans la Nature, que le feu qui puisse communiquer de la chaleur.

Pour prouver que le feu universel de la Nature est le même que celui qui donne la vie à toutes les Créatures terrestres, il rapporte l'exemple d'un chat, qui a, dit-il, une portion aussi forte de vie qu'aucun autre animal: qu'un chat soit placé avec une chan-

PHYSIQUE.

*Causés de  
l'Electricité  
& de la Vi-  
vacité.*

delle allumée dans un certain espace d'air commun; on trouvera que la lumière de la chandelle, & la vie du chat, dépendent également de l'existence du feu répandu dans l'air. Cette expérience peut se faire en mettant une chandelle allumée avec l'animal, dans un four froid, dont la porte soit bien fermée & luttée, pour n'y pas admettre plus d'air qu'il n'y en avoit auparavant. Si l'on ajuste un verre aux murs du four, l'Observateur verra que la lumière de la chandelle & l'animal subsistoient par le feu, qui appartenoit à l'air du four, le même que celui de la chambre. Car, si le chat meurt aussitôt que la chandelle allumée s'éteint, qui pourra douter qu'ils ne tinssent leur vie du même élément? Et si au lieu de l'animal on y met une autre chandelle allumée, elle sera précisément aussi long-tems que la première à s'éteindre, & que le chat à mourir.

Pour prouver que toutes les parties ressemblantes de la Nature ont une propension à se joindre l'une à l'autre, l'Auteur apporte deux exemples. Je suppose, dit-il, deux gouttes d'eau proches l'une de l'autre, sur un morceau de

drap ; elles prennent la forme d'un globe, & chacune se réfère, comme si elles n'avoient de penchant pour aucune chose de la Nature hors de leur sphère. Mais si par hazard elles viennent à se toucher ; la plus petite est absorbée dans la plus grande, avec autant de rapidité que les rayons partent du Soleil.

PHYSIQUE.  
Causes de  
l'Électricité  
& de la Vi-  
talité.

La même chose arrive aux sels, & à toutes les autres parties, dont l'air est imprégné. Lorsqu'elles se rencontrent, ne montrent-elles pas leur penchant à se joindre aux parties de la même espèce ? Par exemple, si le nitre s'attache à un tableau, à un mur, ou à quelque chose de semblable, l'air y dépose les sels de la même espèce, invité par la similitude des parties ; & non parce qu'une chose en produit une autre, suivant l'opinion mal fondée du vulgaire ; car alors l'une seroit créatrice de l'autre ; ce qui est absurde.

Siles plus petites parties de l'eau & des sels sont sujettes à être absorbées par les plus grosses, à cause de leur connexion naturelle, doutera-t-on que le feu, qui est extrêmement pénétrant, &

PHYSIQUE. dont les parties sont plus ressemblantes entr'elles que celles des autres éléments, n'ait aussi ce penchant adhésif? Pour se convaincre que l'air est imprégné de feu; il suffit de prendre un morceau de fer rond, de la grosseur du poing, de l'échauffer à la forge jusqu'à la parfaite rougeur, & après l'avoir tiré du feu, de souffler dessus avec un bon soufflet; le fer fondra aussi bien que s'il étoit dans le feu le plus ardent. D'où s'ensuit, que le morceau de fer, pris hors de la forge, n'avoit pas assez de feu pour séparer ses parties; que cependant, comme l'air abonde en tout temps d'une quantité suffisante de feu, celui qu'on souffle sur ce fer laisse derrière soi des parties de feu, qui étant jointes à celles qu'il avoit déjà, deviennent assez puissantes par leur union pour le faire fondre.

*Causés de  
l'Électricité  
& de la Vitalité.*

Si je suis en état, dit M. Freke, comme j'ose l'affurer publiquement, de prouver qu'en tout temps & en tout lieu, sur les plus hautes montagnes, & dans les plus profondes vallées, dans les greniers aussi-bien que dans les caves des maisons, on peut

recueillir assez de feu pour allumer de la poudre à canon, je laisse à juger s'il faut une plus grande preuve de l'existence du feu dans l'air.

Il finit par plusieurs exemples, qu'il croit capables de prouver que tout ce qui existe dans la Nature à reçu du Créateur une grande *attraction* pour ce feu élémentaire; de sorte, dit-il, que si quelque partie du corps animal a moins de ce feu, à proportion, que l'air qui l'environne, il faut, suivant les loix de la Nature, que l'animal reçoive le surplus. Qu'on examine, ajoute-t-il, l'usage & la texture des organes de la respiration, on y trouvera une preuve sensible que tous les animaux font de vraies pompes à feu; car aussi-tôt que les poumons ont reçu de l'air, par le moyen de la respiration, ce feu qui se trouve toujours dans l'air est immédiatement répandu dans le sang, au travers des vaisseaux pulmonnaires; & comme ce sang rafraichit & nourrit continuellement quelques parties du corps avec une portion de ce feu, & qu'il le communique aux travers des nerfs par son mouvement, au lieu d'un flui-

PHYSIQUE.  
Causes de  
l'Electricité  
& de la Vi-  
talité.

~~de~~  
 PHYSIQUE. de nerveux, qui ne peut jamais être  
 démontré puisque les nerfs n'ont point  
 Causes de de pores ; il s'ensuit que les poumons,  
 & d'Électricité privés de leur quantité de feu  
 & de la Vi- accoutumée, s'étendent & se dila-  
 talité. tent pour en recevoir une nouvelle  
 quantité, de même que la feuille d'or  
 reçoit le feu de tout ce qui en abon-  
 de, & le donne à tout ce qui en man-  
 que.

Ces idées me menent, dit l'Auteur, à une question qui n'a pas encore été bien expliquée. D'où procède cette chaleur qui accompagne la vie dans toutes les créatures ? Accordez-moi ma conjecture, & la puissance du mouvement musculaire est établie. Ne conçoit-on pas que mon mobile est capable de pénétrer la solidité des nerfs, d'un mouvement aussi rapide, & avec une aussi grande probabilité, que le feu électrique pénètre un fil d'archal, à une distance donnée ; c'est-à-dire, aussi promptement qu'un éclair ?

Tout le monde sçait que l'air, une fois passé par les poumons, n'est plus propre à la respiration ; comme on peut le reconnoître en essayant d'y

employer celui qu'on a respiré sous les couvertures d'un lit : & si l'on accorde à M. Freke que l'air est imprégné de feu, il croit avoir assez prouvé, qu'autant de fois que les poumons reçoivent de l'air, ce même air laisse derrière soi son feu dans le sang.

PHYSIQUE.  
Causes de  
l'Électricité  
& de la Vi-  
talité.

Or, ce feu étant reçu dans le sang, je puis supposer, dit-il, que tandis que l'animal vivra, il y en aura une certaine quantité de réservée dans sa fabrique, pour répondre aux demandes de ses facultés, toutes les fois qu'elles en ont besoin. Il est vrai qu'après une décharge violente de ce feu, la quantité réservée ne sera pas la même, & par conséquent ne pourra pas répondre si promptement à ces demandes: d'où il arrive que si le corps est trop agité par quelque passion, ou par quelque mouvement violent, il perd beaucoup de cet esprit dont il étoit animé; jusqu'à devenir languissant comme la plante sensitive, lorsqu'elle a été touchée par un corps étranger. Il a besoin alors d'un temps convenable, pour recevoir de nouvelles parties de feu.

qui puissent servir à réparer ses for-  
 PHYSIQUE. ces.

*Causès de  
 l'Électricité  
 & de la Vi-  
 talité.*

On ne dira point de M. Freke ,  
 comme un Payen l'a dit du plus res-  
 pectable & du plus ancien des Ecri-  
 vains , qu'il rapporte de fort belles  
 choses , mais sans les prouver. (a)  
 Tout le tems , au contraire , qu'il peut  
 dérober à sa profession , est employé à  
 faire des Observations & des expé-  
 riences , qui sont , en physique , des  
 preuves beaucoup plus sûres que les  
 raisonnemens. Mais on lui reprochera  
 de manquer de méthode ; & peut-être  
 ne s'en est-on que trop apperçu dans cet  
 Extrait. L'accusation retombe sur la  
 Chirurgie. Répétons : O Minerve!  
 pourquoi permets-tu que les talens  
 ne soient pas toujours tournés à leur  
 véritable objet ?

(a) *Cornutus iste mira dicit , sed nil pro-  
 bat.*



## MATHÉMATIQUES.

## INTRODUCTION.

ON comprend ici, sous ce nom général, toutes les Sciences particulières auxquelles il convient. Le titre courant de chaque Pièce, qui s'y rapporte, doit suffire pour la distinguer. Mais il est important d'avertir qu'en traitant des Ouvrages de ce genre, on se dispensera de représenter les calculs & toutes les opérations abstraites. Nous nous renfermons dans les résultats, en renvoyant, aux Ouvrages mêmes, ceux qui souhaitent plus d'éclaircissement sur la méthode (a). Ce n'est pas qu'à l'exemple de quelques Hommes célèbres (b), nous soyions tentés de re-

(a) Exceptons néanmoins les Problèmes particuliers, & leur solution, lorsqu'ils seront assez intéressans pour être publiés par la voye du Journal.

(b) On sçait que Zenon écrivit contre cette Science. M. Pascal s'en dégoûta jusqu'à la mépriser, s'il en faut croire une Lettre du Chevalier de Meré. M. Huet ne

fuser aux Mathématiques le premier rang entre les connoissances naturelles, & que tout ce qui leur appartient ne nous paroisse mériter une véritable distinction : mais on observe, depuis long-temps, que si leurs plus profondes recherches sont celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, elles ne sont, ni les plus agréables, ni les plus utiles (c) ; & lorsqu'il sera question d'honneur, nous aurons rempli toute justice, après avoir encensé le Mathématicien

la traite pas mieux, dans la Préface de sa démonstration Evangélique.

(c) Il seroit à souhaiter, dit un fort bon Ecrivain, que ces nouvelles méthodes, dont on vante l'excellence & la fécondité, portassent dans leurs démonstrations l'évidence qu'on attend de la Géométrie. Quand on raisonne sur l'infini, sur l'infini de l'infini, sur l'infini de l'infini de l'infini, & ainsi de suite, sans trouver jamais de termes qui arrêtent, & que l'on applique à des grandeurs finies ces infinités d'infinis, ceux qu'on veut instruire, ou qu'on entreprend de convaincre, n'ont pas toujours la pénétration nécessaire pour voir clair dans de si profonds abîmes. Il ne suffit pas de conclure ; il faut voir évidemment qu'on conclut bien.

cien, dans le degré d'élevation où le jugement du Public l'aura placé. Les deux Pièces suivantes n'ont rien qui nous oblige à faire usage de cette règle.

---



---

OBSERVATIONS

*Des hauteurs de plusieurs Montagnes des Alpes, faites avec le Barometre au mois d'Août 1754, par M. Needham, de la Société Royale de Londres,*

**L**Es parties des Alpes les plus fréquentées ont été jusqu'à présent les moins connues. Quelques Physiciens curieux & infatigables ont entrepris de mesurer les hauteurs de celles de Suisse : mais celles du Piedmont, de la Savoye, & de la Val-d'Aoste, étoient jugées à l'œil par les Voyageurs qui les traversoient. De-là tant d'erreurs populaires, accréditées par l'impression dans plusieurs Livres de Voyages. Telle est, entr'autres,

ARÉOMÉTRIE.

AREOMET.  
Hauteur  
des Alpes.

cette opinion vulgaire, que le Lac du Mont-Cenis est au sommet de cette Montagne, & qu'elle est la plus haute des Alpes. Un Philosophe Anglois, déjà célèbre par ses Observations microscopiques, entreprend de détruire tous ces préjugés, en nous donnant les hauteurs réelles de la partie qu'il a parcourue.

Il avoue qu'ayant fait ce Voyage à la suite de Mylord Rochford, sa Relation auroit pû devenir beaucoup plus intéressante. Ce Seigneur s'est fait un plaisir de donner toutes les facilités, pour la plus grande exactitude des observations. Lui même en a suivi le cours, avec autant de goût que d'intelligence. L'amour des Sciences excitoit sa curiosité. Ses talens & ses connoissances l'avoient mis en état d'en recueillir le fruit.

M. Needham prit avec ardeur tous les moyens de satisfaire un desir si noble, & si conforme à son ancien objet. Il multiplia ses observations, au-delà de ce qu'on pouvoit espérer d'un temps aussi court. Il profita de l'occasion, pour les comparer avec celles qu'il avoit faites à diverses

reprises dans les Apennins. Les différentes inductions, qu'il tira de ce <sup>AREOMET.</sup> ~~parallele~~ <sup>Hauteur</sup> ~~parallele~~, formoient une chaîne de <sup>des Alpes.</sup> conséquences, propre à répandre du jour sur la *Théorie de la Terre*.

Ces nouvelles idées, puisées dans l'expérience, fournissoient à M. Needham la matière d'un Ouvrage plus étendu. Il commençoit d'y travailler, & se proposoit de le faire imprimer à Turin, comme un tribut de respect & de reconnoissance qu'il vouloit rendre à S. A. R. Monseigneur le Duc de Savoye. Ce Prince, en qui le plus heureux naturel a été si bien secondé par l'exemple & l'éducation (d), avoit daigné s'entretenir avec M. Needham de ces

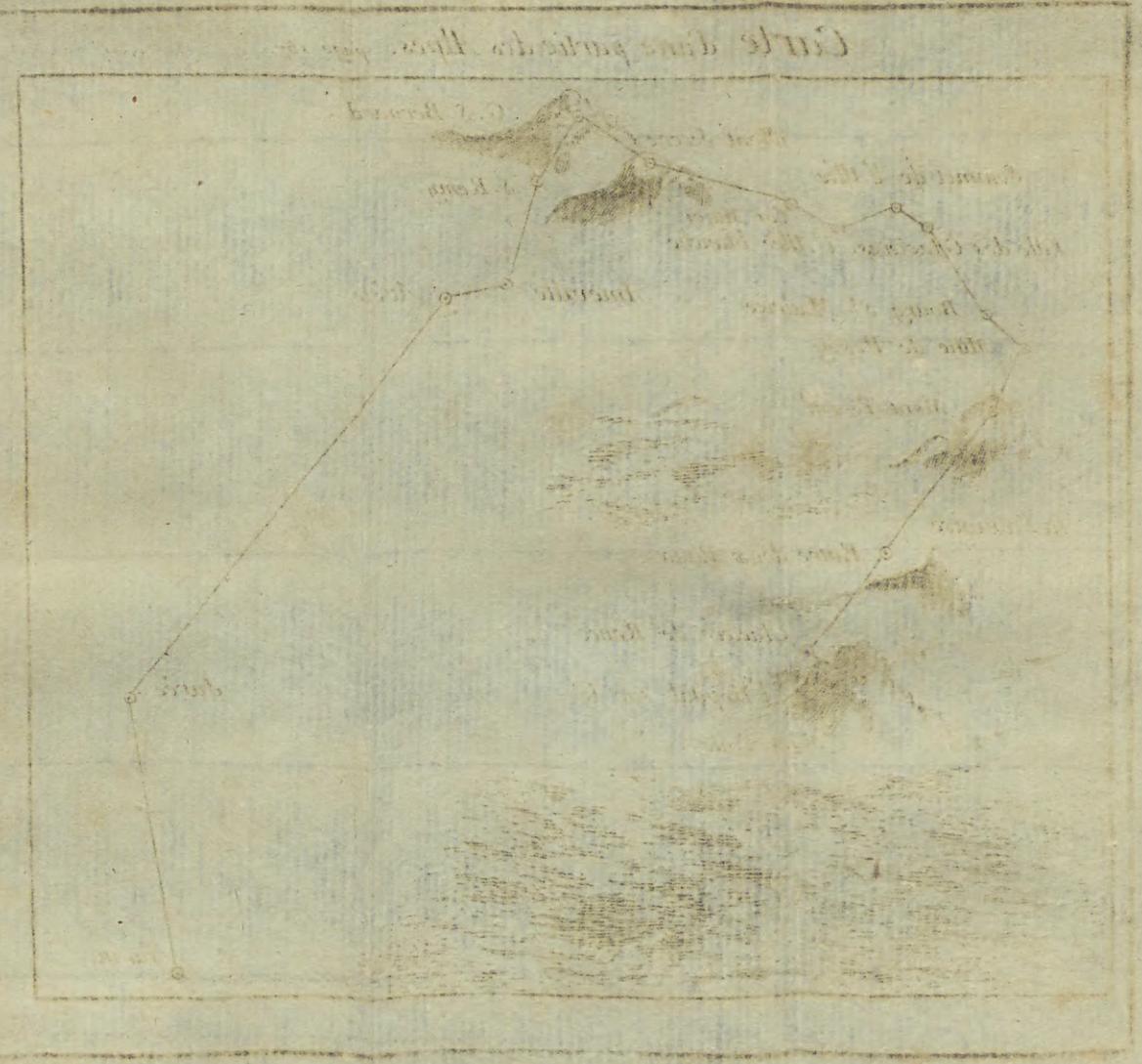
(d) Jamais Eloge n'a été mieux mérité de part & d'autre. M. le Marquis de Fleury, aujourd'hui Chevalier d'honneur de Madame la Duchesse de Savoye, a été l'Instituteur du Duc son Epoux. Ce Seigneur a donné un exemple rare aux Courtisans du premier ordre, en se chargeant de la partie Littéraire, dans l'éducation d'un Prince; mais un plus rare encore, en y réussissant. L'Europe a partagé ses applaudissemens entre le Disciple & le Maître.

AREOMET.  
Hauteur  
des Alpes.

mêmes observations, & l'encouragement par son suffrage à les rendre publiques. L'approbation des Grands est flatteuse pour les Philosophes mêmes, lorsqu'elle tire moins son prix de l'éclat du rang, que de la supériorité des lumières. Mais des occupations d'un autre genre, des devoirs à remplir, un grand voyage à faire, n'ont pas laissé à M. Needham tout le temps nécessaire pour exécuter son projet. Il se borne aujourd'hui à donner simplement les hauteurs de la partie des Alpes, qu'il a visitée. L'Ouvrage dont il a formé le plan n'en paroîtra pas moins, aussi-tôt que le sçavant Auteur jouira du repos nécessaire à son travail.



Plan



Carte d'une partie des Alpes. page 157.

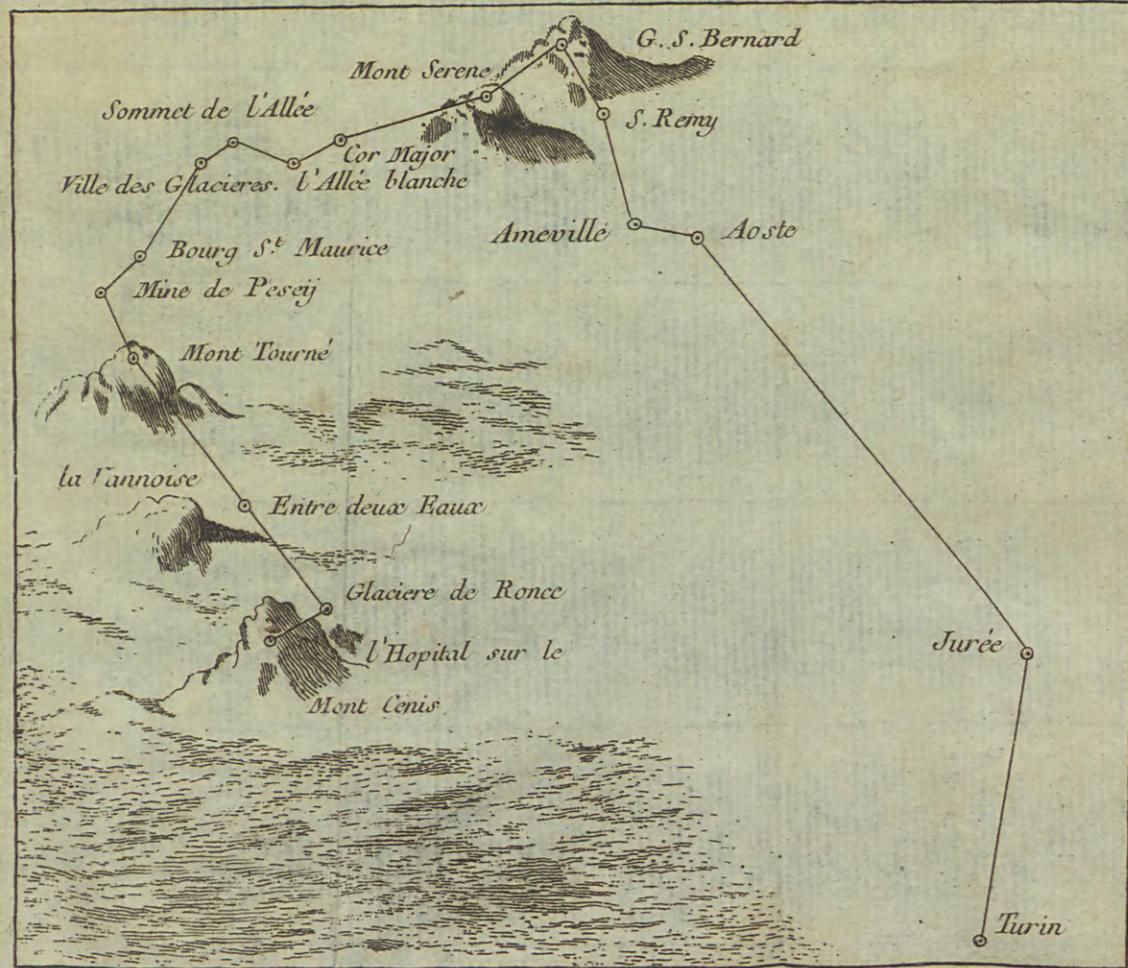


Fig. 2. a la page 36.

Fig. 1. a la page 34.

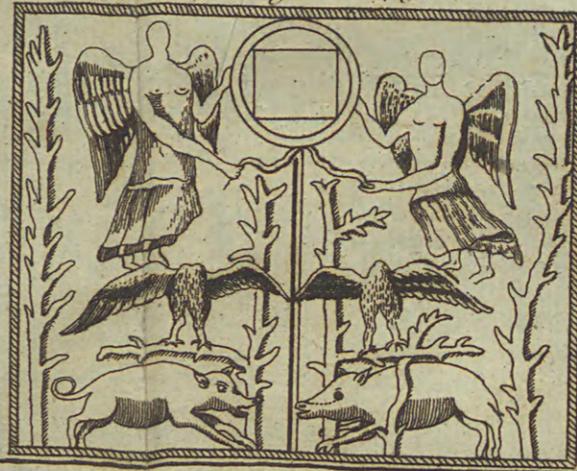


Fig. 3. a la page 42.

PLACE DE LA CARTE.

AEROMET.

Hauteur  
des Alpes.

DIFFÉRENTES HAUTEURS  
observées avec le Barometre sur les  
Montagnes des Alpes, en Savoye &  
dans le Duché d'Aoste, prises du  
ni eau de la Mer.

Hauteurs. observées.	Hauteur du Mercure en lignes.	Hauteur des Monta- gnes en toi- ses.
A la Mer,	336.	0000.
A Turin,	328.	101.
A Ivree,	320.	204.
A la Cité d'Aoste,	312.	311.
A Ammeville, 3. mil- les au N. Ouest, de la Cité d'Aoste.	308.	365.
A S. Remy,	276.	825.
Au Couvent du grand S. Bernard,	250.	1241.
Rochereau Sud-Ouest dudit Couvent,	248.	1274.
Mont-Serene, entre S. Remy & Cor-Mayeur	274. $\frac{1}{2}$	1282. $\frac{1}{2}$
Cor Mayeur,	289. $\frac{1}{2}$	625.
A la moitié du chemin de l'Allée blanche,	279.	780.

H

## 158 JOURNAL

AEROMET. Hauteur des Alpes.	Au sommet de l'Allée- blanche, au pied de la Croix.	249. $\frac{1}{2}$	1249. $\frac{1}{2}$
	Ville des Glacieres,	270. $\frac{1}{2}$	910.
	Bourg S. Maurice,	291.	603.
	Mine de Pefey,	262.	1044.
	Mont-Tourné,	225.	1683.
	L'Hopital du Mont- Cenis,	314.	284.
	Glaciere de Ronce, ou le sommet de Mont- Cenis, au Nord-Est de l'Hôpital,	303.	434.



HAUTEUR DES MONTAGNES AEROMET.  
*les plus remarquables de la Province* Hauteur  
*de Quito au Perou, dont les sommets* des Alpes,  
*sont couverts de neige, & dont la*  
*plupart ont été, ou sont actuellement*  
*volcans; par Messieurs de l'Académie*  
*Royale des Sciences, envoyés*  
*par le Roi sous l'Equateur.*

Un mille Italien est évalué par les  
 Géometres à 764. toises de France.

Toises.

Quito, Capitale de la Province de Quito en Perou,	1407.
Cora-Catché, à 33000. toises, au Nord de Quito,	2570.
Cayambé-Orcou, sous l'Equateur même, à 34000. toises à l'Est de Quito,	3030.
Pitchincha, Volcan en 1539, 1577, & 1660. son sommet oriental,	2430.
Antifana, volcan en 1590.	3020.
El Corafon, la plus grande hau- teur connue, où l'on ait monté,	2470.
Sinchoulagoa, Volcan en 1660. communiquant avec Pitchincha,	2570.
Illinica, présumé Volcan,	2717.

Hij

AEROMET,	Coto-Paxi, Volcan en 1533, 1742		2950.
Hauteur des Alpes.	& 1744, Chimborazo, Volcan; on ignore l'époque de son éruption,		3220.
	Cargavi-Raso, Volcan écroulé en 1698,		2450.
	Tongouragoa, Volcan en 1641,		2620.
	El-Altai, l'une des Montagnes appelées, Coillanes,		2730.
	Sangai, Volcan continuellement enflammé depuis l'année 1728,		2680.

M. Needham joint ici quelques remarques, qui expliquent ses opérations.

La Montagne de Joch en Suisse est de toutes les Montagnes des Alpes, observées par Scheuchzer dans ses différens Voyages, la plus élevée. Sa hauteur perpendiculaire, au niveau de la Mer, est de 1340. toises. Ce Physicien donne pourtant, par conjecture, la hauteur de 1660. toises à Tittlisberg, qui fait une pointe latérale plus élevée de la même Montagne de Joch; hauteur qui surpasse celle du Canigou, la plus élevée des Pyrenées.

Comme le Mont Tourné, sans considérer les pointes latérales beaucoup plus élevées, auxquelles les

Observateurs ne purent parvenir pour fixer leur Baromètre, donne pour son élévation 1683. toises; il est à présumer, que le Mont Tourné est la Montagne la plus élevée de l'Europe. Sa situation, presque au milieu de la chaîne des Alpes, qui va toujours, selon l'ordre général de la nature, en diminuant, tant du côté des plaines de la France & du Piedmont, que du côté des deux Mers; & le cours des Rivieres; servent également à confirmer cette idée. Jusqu'à présent du moins aucune observation ne nous a donné une hauteur plus élevée en Europe.

AEROMET.  
Hauteur  
des Alpes.

Les autres observations sont à la suite de celle du Mont Tourné, dans l'ordre que je les ai faites; & je n'ai rien négligé pour les avoir exactes, autant que la fidélité de mon Baromètre pouvoit m'en assurer.

Cependant celles du Mont Cenis, & de la Glaciere au Nord-Est de l'Hôpital, sont prises de la Relation du Supérieur de cette Maison, qui me les a données comme faites par M. l'Abbé Nolet. Avant que d'arriver à cette dernière Montagne, la

**AEROMET.**

*Hauteur  
des Alpes.*

descente assez dangereuse du Mont Tourné avoit tellement dérangé mon Baromètre, qu'il n'étoit plus en état de me fournir des observations exactes ; & le tems ne me permettoit pas de réparer cet inconvénient.

Pour donner plus de poids aux observations du Baromètre, j'ai cru nécessaire d'ajouter les extraits suivans.

» Le Pere Laval ayant mesuré  
 » Géométriquement diverses hauteurs  
 » à la sainte Baume & aux environs,  
 » y a porté ensuite un Baromètre,  
 » & a observé de combien il y étoit  
 » plus bas, qu'à son Observatoire  
 » de Marseille, dont il connoissoit  
 » l'élévation au-dessus du niveau de  
 » la Mer. Il a envoyé ses mesures,  
 » & ses observations à Messieurs Cas-  
 » sini, qui ont cherché quelle de-  
 » voit être, selon leur progression,  
 » la hauteur des Montagnes, qui  
 » donnoit l'abbaissement observé dans  
 » le Baromètre ; & ces Messieurs ont  
 » trouvé les mêmes hauteurs, que le  
 » P. Laval avoit trouvées d'ailleurs par  
 » les mesures Géométriques, à deux ou  
 » trois toises de différence près, ce

» qui n'est pas considérable. *Histoire*                       
 » de l'Académie des Sciences, 1708. AEROMET.  
 » page 27. Hauteur

Quant à la maniere d'observer avec des Alpes.  
 le Baromètre, & d'en tirer les conséquences, c'est ce que fournit cette règle très-simple. » Il n'y a qu'à  
 » chercher dans les Tables ordinaires  
 » les Logarithmes des hauteurs du  
 » Mercure, dans le Baromètre, exprimées en lignes; & si l'on ôte  
 » une trentième partie de la différence de ces Logarithmes, en prenant  
 » avec la caractéristique seulement  
 » les quatre premières figures, qui  
 » la suivent, on aura en toises les  
 » hauteurs relatives des Lieux. Le  
 » Mercure se soutenoit dans le Baromètre à Carabourou, qui est la  
 » plus basse de toutes nos Stations  
 » à 21. pouces 2.  $\frac{3}{4}$  lig. ou à 254.  
 »  $\frac{3}{4}$  lig; au lieu que sur le sommet  
 » pierreux de Pichincha, il se soutenoit à 15. pouces 11. lig. ou 191.  
 » lignes. Si l'on prend la différence  
 » des Logarithmes de ces deux nombres, on trouvera 1250. & si on  
 » ôte la trentième partie, il viendra  
 » 1209. toises pour la hauteur de

*H iv*

» Pichincha au-dessus de Carabou-  
 AEROMET. » rou ; ce qui s'accorde avec la dé-  
 Hauteur » termination Géométrique. » Voyez  
 des Alpes. la figure de la Terre, par M. Bou-  
 guer, page xxxix.

Cette règle est fondée sur cette proposition, que les condensations actuelles, en chaque endroit, sont proportionnelles aux poids des colonnes supérieures qui causent la compression : ces condensations ou ces densités changent en progression géométrique, pendant que les hauteurs des lieux sont en progression arithmétique.

L'application de cette règle à la formation de la Table précédente doit être censée d'autant plus exacte, que tout le temps de notre course dans les Alpes fut parfaitement beau, & que toutes les Observations étoient faites dans des jours d'une égale sérénité.

Par la Table des Hauteurs des Montagnes nommées les Cordelieres au Pérou, en la comparant avec celle que j'ai donnée de cette partie des Alpes que j'ai parcourue, on peut, entre autres choses, remarquer non-seule-

ment que les Cordelières en général                       
 sont beaucoup plus hautes, & presque AEROMET.  
 le double des Alpes; mais que les *Hautaur*  
 Habitans de la Vallée de Quito sont *des Alpes.*  
 les Peuples les plus élevés du monde,  
 & même plus hauts que le Couvent  
 du Grand S. Bernard: ce qui sert,  
 par la pureté & l'élasticité de l'air,  
 à tempérer les chaleurs de leur situa-  
 tion précisément au-dessus de la ligne  
 équinoxiale, & rend leur demeure une  
 espèce de Paradis terrestre.

Une Montagne est une masse im-  
 mense, en comparaison de cette por-  
 tion de matière, que nous animons,  
 & de cette espèce de champ, qui se  
 trouve enfermé dans la sphère de  
 la vision mécanique; mais cette gran-  
 deur s'évanouit, quand la pensée em-  
 brasse tout le globe terrestre.

Le diamètre de la Terre est à-peu-  
 près de 3000 lieues; la hauteur de  
 Chimborac au Pérou, la plus haute  
 montagne, connue est de 3000. toises;  
 3000 toises à 3000 lieues font la  
 proportion d'une toise dans une lieue,  
 ou un pied dans 2200, ou moins en-  
 core que la sixième partie d'une li-  
 gne sur un globe de deux pieds &

AEROMET.  
 Hauteur  
 des Alpes.

demi de diamètre. Ainsi la régularité de la courbure de la Terre ne souffre rien d'une telle élévation. Voyez l'*Histoire Naturelle*, par M. de Buffon, tome I.

Tout est relatif dans la Nature, & les connoissances bornées des hommes ne sont établies que sur des comparaisons.

Comme la Terre est élevée vers l'Equateur, & s'applatit aux deux poles, ainsi les différentes chaînes des Montagnes s'élevent, ou s'abaissent, à mesure qu'elles approchent ou qu'elles s'éloignent de l'Equateur. Les Montagnes d'Afrique, ou d'Asie, sont plus hautes que celles d'Europe; & les Cordelières, sous l'Equateur en Amérique, surpassent toutes les autres.

Les chaînes les plus considérables sont dirigées les unes d'occident en Orient, les autres du Nord au Sud: celles-ci occupent les Terres entre les Tropiques, & quelques endroits du Nord; celles-là s'étendent dans les Zones tempérées, & sont en plus grand nombre.

Les Montagnes dirigées d'Occi-

dent en Orient forment des deux côtés des avances, dont les unes regardent le Nord, & les autres le midi; & celles qui sont dirigées Nord & Sud forment des avances, qui répondent à l'Est & à l'Ouest: c'est-à-dire, que les Montagnes décrivent deux lignes, qui se coupent à angles droits, & qui sont paralleles autant qu'il est possible, à l'Equateur & au Méridien.

AEROMET.  
Hauteur  
des Alpes.

Lorsque deux Montagnes sont à côté l'une de l'autre, elles forment des Vallons de différentes largeurs, & les avances de ces Montagnes répondent alternativement les unes aux autres: c'est-à-dire, qu'elles sont presque aussi régulières, que des ouvrages de fortifications, & l'angle saillant de l'une répond à l'angle rentrant de l'autre. Voyez, *Lettres Philosophiques*, par M. Bourguet.

Cette remarque, qui est entièrement de M. Bourguet, avec les coquilles, & autres dépouilles de la Mer, qui se trouvent dispersées par toute la Terre, démontre aux yeux des Physiciens, que la Terre est sortie des eaux de la Mer. Elle nous fait

AEROMET.  
Hauteur  
des Alpes.

admirer la grande régularité qui ré-  
gne par-tout, même parmi les Mon-  
tagnes, qui d'ailleurs paroissent si  
irrégulieres aux yeux du vulgaire. De-  
là il s'ensuit que certaines causes très-  
générales, (a) qui ne subsistent plus,  
agissant par des loix fixes & détermi-  
nées, ont prescrit aux Montagnes  
une hauteur réguliere, à la Mer une  
profondeur proportionnée, & à la  
Terre cette courbure précise & sphé-  
roïdale qui se présente aux yeux du  
Géomètre.

Ceux enfin, qui veulent avoir une  
vraie idée de la maniere dont les  
Montagnes se trouvent disposées par  
la nature dans un certain ordre, &  
dans une gradation constante, doi-  
vent considérer le Mont Cenis, par  
exemple, comme le premier degré  
d'élevation, qui va toujours en aug-  
mentant à mesure qu'ils avancent ;  
de cette maniere ils feront bien éloig-  
nés, comme il arrive assez souvent,  
de prendre le Mont Cenis, ou le

(a) C'est précisément ce que M. Needham  
prétend démontrer Physiquement dans l'essai  
qu'il a dessein de donner sur la Théorie de  
la Terre.

Mont Viso , ou même la Roche-Me-  
 lon pour des hauteurs très-considéra-  
 bles , en comparaison des autres ,  
 plus reculées dans la chaîne.

AEROMET.  
 Hauteur  
 des Alpes.

La nature est par-tout d'une régularité exacte ; ses gradations sont mesurées ; elle n'a ni élévations soudaines , ni chutes précipitées : & cela seul suffiroit pour confondre le prétendu Philosophe , qui bâtit sur le hasard , & l'insensé , qui a dit dans son cœur , *il n'y a point de Dieu.* La sagesse du Créateur brille autant au pied de son Trône , & au fond des antres de la Terre , qu'au sommet de la voûte céleste , parmi les Astres qui l'éclairent.

Idées respectables , qui font autant d'honneur au religieux Mathématicien , dont elles sont comme le *Corollaire* , qu'au sujet qui lui en donne l'occasion. M. Needham jouit d'une réputation fondée sur un excellent usage de ses talens. Faisons succéder sur la Scene , un jeune-homme qui tend à la même gloire , & qui entre dans la Carrière à vingt trois ans.

## DISSERTATION

## MATHÉMATIQUE

*de Paul FRISIO, de Milan, sur  
la Cause Physique de la Figure  
& de la Grandeur de la Terre,  
in-4°. A Milan.*

**A** L'âge qu'on vient de nommer ;  
l'Auteur annonce des talens &  
des connoissances, qui pourront un  
jour démentir le jugement qu'on a  
porté dans l'introduction historique,  
sur le peu de goût ou de disposition des  
Italiens pour les Sciences profondes. (a)

Son but est de fixer la figure de la  
terre par les principes Physiques &

(a) Repetons dailleurs que ce n'est qu'un  
Jugement général, dans lequel on se  
garde bien, par exemple, de comprendre  
Galilée, Torricelli & Viviani. Quand on  
dit que l'ancienne Rome n'a point eu de  
Philosophes, on veut dire seulement qu'ils  
y ont été moins communs que dans la  
Grece, & l'on n'en rend pas moins de  
justice à Cicéron, Lucrece & Seneque.

Hydrostatiques, par les loix fondamentales de l'équilibre, & par la gravité des corps. Il veut aussi accorder, le plus qu'il est possible, la théorie avec les observations. Dans cette vue il commence par un scrupuleux examen des observations mêmes; il discute celles qui ont été faites sur la longueur du pendule, par Messieurs les Académiciens envoyés au Nord, par M. Graham, M. Bouguer, & par les PP. le Seur & Jacquier. Il expose la mesure des degrés du Méridien pris en Angleterre, par M. Norwood, dans les parties australes de la France par M. Cassini, dans les parties Septentrionales & dans la Laponie par Messieurs les Académiciens envoyés au Nord, & sous l'Equateur par Messieurs les Académiciens envoyés au Pérou. Il reconnoit qu'il n'est pas possible que dans de semblables opérations, il n'y ait quelques petites erreurs de calcul, inévitables aux Mathématiciens les plus attentifs: mais il rejette l'opinion de ceux qui se croiroient autorisés par une raison si foible, à décréditer ou à rejeter toutes ces observations, & qui ne leur accorderoient aucune confiance.

GEOMET.  
Figure &  
grandeur de  
la Terre.

GEOMET.

*Figure &  
grandeur de  
la Terre.*

Sur ce fondement, après avoir établi les principes de la gravitation mutuelle & universelle, & ceux de l'équilibre des fluides, il cherche la variation de pesanteur qui a lieu dans les différens points d'une sphère mue autour de son axe, & il démontre que la figure que doit avoir la terre par la force du seul mouvement circulaire, doit être sphéroïdale. Ensuite, pour introduire dans ces recherches la variation de la gravité, il développe sintetiquement un problème, dans lequel il recherche l'attraction d'un sphéroïde quelconque sur un petit corps, placé en quelque point que ce soit de l'axe. Il applique sintequement & analitiquement cette solution à divers corps & à différentes hipothèses de gravité; il cherche à déterminer la gravité absolue au dedans & sur la surface d'un sphéroïde homogène, sous l'Equateur, aux Poles, & dans tout autre lieu. Par ce moyen il démontre que la vraie figure de ce Globe est un sphéroïde applati, dont les axes sont comme 229. à 230.

Il développe ensuite divers problèmes intéressans pour l'Astronomie & la Navigation. Il donne les tables des degrés du Méridien &

des parallèles à l'Equateur. Delà, il tire la différences des degrés, ainsi déduits par la théorie, & de ceux qui sont déterminés par les observations, & la trouve d'un petit nombre de toises. La différence des longueurs dans les pendules, fixées par la théorie & par l'expérience, va à quelques centaines de lignes. Ces différences lui paroissent assez petites, pour pouvoir être attribuées aux erreurs des Observations.

---

GEOMET.  
Figure &  
grandeur de  
la Terre.

C'est ainsi que l'Auteur se promet d'appaîser les disputes & d'applanir les doutes, qui ont jusqu'à présent tenu les Sçavans en suspens & en soupçon, sur la raison physique de la figure de la terre, & sur l'accord de la théorie avec les Observations. Son Ouvrage ne contenant rien de nouveau que ses raisonnemens sur les principes & les découvertes d'autrui, ni rien d'extraordinaire que l'art avec lequel il a sçu rassembler un grand nombre de lumières dispersées, on doit comprendre que le dessein de cet extrait est plutôt de faire honneur à ses talens précoces, que d'attacher beaucoup ceux à qui les mêmes connoissances ne sont pas moins familières.

---



---

 SPECTACLES.

## INTRODUCTION.

C E n'est pas dans la première Partie de notre entreprise, qu'on nous pardonneroit d'avoir oublié le Théâtre. Si nous ne sommes point encore dans cette abondance, qui nous laissera bien-tôt le choix de nos Sujets, chaque jour nous y conduit, & nous apporte d'heureuses preuves du zèle de nos Correspondans. Le goût du Public est si déclaré pour les Spectacles (a), que dans la résolution de ne les jamais négliger, nous nous sommes déjà procuré diverses Pièces étrangères, entre lesquelles on

(a) A Paris, on comptoit, ces dernières Années, onze Théâtres particuliers, outre les cinq ou six grands Spectacles publics & ceux des Collèges. La même passion s'est répandue chez les Etrangers. *Panem & circenses*, il ne faut que du pain & des jeux pour satisfaire les Hommes. Ciceron l'a dit des Romains de son tems : nous affligerons-nous de leur ressembler ?

verra, sans doute, avec étonnement jusqu'à des Tragédies Russiennes. Celle dont on va lire l'Extrait en causera moins, parce que nous commençons à nous familiariser avec les singularités du Théâtre Anglois. Cependant c'est la nouveauté de l'invention, dans le dessein & dans la conduite de Philoclée, qui nous porte à la donner avec un peu de détail, telle que nous la recevons d'une fort bonne main.



---



---

 PHILOCLÉE,

*Tragédie Angloise, représentée  
au Théâtre Royal de Covent-  
Garden.*

---



---

 SPECTAC.

LE sujet est pris d'un ancien Roman, fort célèbre en Angleterre : c'est l'*Arcadie* du Chevalier Philippe *Sidney*, Guerrier, Courtisan, Homme de Lettres (a), & Contemporain de l'Auteur de notre *Astrée* ; tous deux d'une illustre naissance, mais moins célèbres encore par leurs noms que par leurs Ouvrages. Ces deux Romans sont du même genre. Des Rois & des Bergères, des Princesses & des Bergers y occupent tour à tour la Scène ; & souvent ils y paroissent ensemble. Si dans nos mœurs un tel mélange ne choquoit point la vrai-semblance, il n'auroit d'ailleurs rien que d'agréable ; & ce défaut

(a) Philippe Sidney a son Tombeau entre ceux des grands Hommes, dans l'Egli-

même n'a pas empêché que *l'Astrée* en France, comme l'Arcadie en Angleterre, n'ait conservé jusqu'à présent une grande réputation.

SPECTAC.  
Tragédie  
Angloise.

Cette Tragédie, suivant l'usage du Théâtre Anglois, est un peu chargée de personnages : & pour les faire paroître dans un Extrait, on est obligé de commencer ici par donner leurs noms. (b)

se de Westminster. Un Gentilhomme Anglois, qui avoit vécu dans une étroite familiarité avec lui, obtint en mourant d'être enterré proche de son ami, avec cette simple épitaphe, qu'on lit encore sur un Marbre plat : *Ci git l'ami de Sir Pihlippe Sidney.*

(b) *Bazile*, Roi d'Arcadie.

*Pyroclès*, Prince de Macédoine, déguisé en Berger sous le nom de *Claucs*.

*Musidore*, Prince de Thessaleu, aussi déguisé en Berger sous le nom de *Dorus*.

*Amphiale*, Neveu du Roi.

*Philanax*, Général des Armées, & Viceroi d'Arcadie.

*Euriste*, suivant de *Musidore*.

*Dametas*, vieux Berger.

*Tircis*, jeune Berger.

*Ginécie*, Reine d'Arcadie.

*Paméla* & *Philoclée*, Filles du Roi, d'un premier mariage.

*Cecropie*, Mere d'*Amphiale*, Douariere d'un Frere du Roi.

*Eugenie*, sa suivante.

SPECTAC.

Tragedie

Angloise.

## ACTE PREMIER.

**L**A première Scène représente la Forêt d'Arcadie, & s'ouvre par un Dialogue entre Musidore & Euriste son confident. Le Prince raconte à Euriste que Pyroclés & lui, dans un voyage qu'ils faisoient *incognito*, avoient vû les deux Princesses filles du Roi, dans le temps qu'il tenoit sa Cour à Mantinée, Capitale de l'Arcadie; que chacun d'eux étoit devenu amoureux d'une des deux sœurs; qu'ils avoient résolu de se faire connoître, & de les demander en mariage; mais que dans l'intervalle, le Roi, accompagné de la Reine & des Princesses, avoit quitté sa Capitale & renoncé aux affaires, pour se retirer dans cette Forêt; qu'il avoit défendu à qui que ce fût, sous peine de la vie, d'entrer dans son enceinte, excepté à des Bergers & des Bergères employés à son service & à celui de la famille Royale; qu'enfin il avoit déclaré que ses filles ne seroient ja-

*Phébé*, jeune Bergere, suivante de Paméla.  
Bergers, Bergeres, Officiers, Gardes, &c.

mais mariées de son vivant ; mais qu'il cachoit avec soin le motif d'une si étrange résolution.

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

Cependant , ajoûte Musidore , j'ai scû pénétrer ce mystère. Le Roi avoit pris ce parti , au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Delphes. J'ai gagné le grand-Prêtre , j'ai tout appris. C'est un oracle qui a déterminé Bazile. On lui a prédit *qu'il mourroit le jour même que ses filles seroient mariées.* Privés ainsi de tout espoir, si nous faisons notre demande par les voies publiques & ordinaires; Pyroclés & moi , continue le Prince de Thessalie , nous nous sommes déguisés en Bergers, pour obtenir l'entrée de cette Forêt, & pour pénétrer sous des noms empruntés , jusqu'au séjour des deux Princesses. Pyrioclés, plus heureux , a été reçu au service de la Reine, & jouit par conséquent du plaisir de les voir à tout moment : mais , ni lui , ni moi , n'avons encore osé nous découvrir à elles. Nous avons enfin résolu de tenter une déclaration ; & si elle est bien reçue , d'obtenir le consentement de nos Princesses pour les enlever.

Après avoir confié son projet à Eu-

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

riste, Musidore convient avec lui des moyens de l'exécuter. Pour saisir la première occasion, il ordonne à ce confident de se trouver tous les matins à la même heure, & au même endroit, avec des chevaux prêts. Il ne lui dissimule pas le danger de contrevenir aux défenses expresses d'entrer dans la Forêt; mais il ajoute que ce lieu, étant le plus écarté & le plus solitaire, est aussi le plus sûr pour n'être pas surpris. Le fidèle Euriste promet d'obéir aux dépens de sa vie. Il sort, & Pyroclés entre sur la Scène.

Musidore le voit inquiet & abbatu. Il lui en demande la raison. Pyroclés répond que la jeune Reine (seconde femme du vieux Bazile, & Belle-mère des Princesses,) lui avoit déclaré sa passion la nuit dernière, & l'avoit pressé avec peu de modestie; mais qu'heureusement le Roi étoit survenu avant qu'il eût eu le temps de répondre, ni même de penser au parti qu'il avoit à prendre; qu'il y avoit réfléchi depuis, & qu'à tout hazard, il alloit découvrir son amour & sa naissance à Philoclée: qu'au désir impatient d'apprendre d'elle sa desti-  
née

née se joignoit la nécessité de fuir les transports criminels ou la vengeance implacable d'une Reine irritée. Pyroclés se retire, & le vieux Berger Dametas paroît, une épée nue à la main. Il la présente à Musidore; & l'appellant toujours de son faux nom de Dorcas, il le conjure de s'en servir pour défendre le Roi contre une attaque imprévue. Un étranger, dit-il, dont l'air est imposant & majestueux, a pénétré dans la Forêt, & menace de la mort quiconque osera s'opposer à son passage. Musidore suit le Berger, & la Scène change.

SPECTAC.  
Tragédie  
Angloise.

On voit, dans un jardin, Philoclée endormie. Pyroclés entre, il exprime ainsi son transport :

» Seul dans ce jardin. Amour !  
 » veille à la porte, ferme l'entrée aux  
 » importuns ! Paroissez, jeune Beauté !  
 » adorable Princesse, paroissez ! mon-  
 » trez-vous à des yeux que l'amour  
 » anime de toutes ses flammes. . . . .  
 » Ils ne me trompent point : c'est-elle !  
 » . . . . couchée sur un lit de fleurs : . . .  
 » elle dort . . . . Son haleine est plus  
 » douce que l'odeur qu'elles exhalent.  
 » . . . . Heureses fleurs ! qui servez

Janvier.

I

~~.....~~  
 SPECTAC.  
 Tragédie  
 Angloise.

» d'oreiller à ces joues charmantes !  
 » ah ! j'en vois une qui s'élève jusqu'à  
 » cette bouche vermeille ! Elle s'effor-  
 » ce de la baiser. Embaumée de sa  
 » respiration , elle en reçoit plus de  
 » parfums que Flore n'en a versé sur  
 » toutes ses compagnes . . . . . Ah !  
 » que ma main jalouse l'arrache de sa  
 » tige ! Que je suce, comme l'abeille ,  
 » cette précieuse rosée ! . . . . . Mais qui  
 » m'arrête ? Amant trop timide ! ne  
 » puis-je moi-même dérober un  
 » baiser ? & ce tendre larcin diminu-  
 » ra-t-il un trésor où s'accumulent  
 » tant de charmes ? ( Il lui donne un  
 » baiser. « )

» O délices ! ô bonheur ! . . . . .  
 » Hélas ! que dis-je ! c'est plutôt une  
 » goutte d'eau, sur les lèvres d'un mal-  
 » heureux que la fièvre consume. Loin  
 » d'appaïser sa soif, elle irrite encore  
 » un feu dévorant. «

Philoclée interrompt ce monologue passionné par un cri, qu'elle fait dans son sommeil. Elle appelle Claius, Claius, qui est le nom du Berger Prince, & elle s'éveille en sursaut. Le Prince est enchanté d'apprendre que son idée l'occupe en dormant. Il en

devient plus hardi à faire sa déclaration. Là, commence une Scène tendre, intéressante, & très-bien conduite. Pyroclès découvre & son amour & sa naissance. La Princesse répond enfin, par un aveu favorable; mais elle ajoûte que la Reine lui a très-expressément défendu de parler jamais à Claius. Cette jalouse Belle-mère paroît au même instant. Furieuse de les trouver ensemble, elle ordonne à Philoclée de se retirer, & au galant Berger de rester près d'elle. Seule avec lui, elle lui tient ce discours.

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

» La nuit dernière. . . . . ( Puis-  
 » je me la rappeler sans rougir ! ) ....  
 » pour l'amour de toi j'ai passé par  
 » dessus toutes les formalités de mon  
 » Sexe. Mon ame, si fière jusqu'à ce  
 » moment, nourrie de louanges qui  
 » couloient comme le miel de la bou-  
 » che des Courtisans, cette ame ac-  
 » coûtumée à tant d'hommages &  
 » de respects, t'a fait l'aveu d'une  
 » Passion dont l'orgueil rougissoit en-  
 » vain : & je ne crois pas en avoir  
 » trop fait. Lorsqu'une femme est née  
 » dans un rang supérieur à celui de

SPECTAC. » l'objet qu'elle aime , c'est à elle à  
*Tragédie* » descendre jusqu'à ce Mortel for-  
*Angloise.* » tuné , à oublier de vains égards & de  
 » fausses délicatesses , ouvrage du pré-  
 » jugé plus que de la raison : à l'assu-  
 » rer du succès , avant qu'il ose même  
 » y prétendre. «

Pyroclés , fort embarrassé , feint de soupçonner que la Reine veut mentre sa fidélité à l'épreuve. Mais alors elle lui déclare sans détour , que malgré son déguisement , elle le reconnoît fort bien pour l'aimable Etranger qui avoit sçu lui plaire au premier coup d'œil , lorsqu'il avoit parû à la Cour de Mantinée. Le Prince nie le fait , & s'efforce d'éluder des avances fort pressantes.

La Reine entre en fureur. Quoi , dit-elle , j'aurai donc essuyé des refus ! » Mes efforts , mon amour , » ma beauté , ne m'auront attirés » que des mépris ! A moi qui me suis » vue si long-temps l'idole du genre » humain ! .... Ah ! du moins, que ce » cruel affront ne demeure pas im- » puni. . . . La vengeance , oui , la » vengeance est le seul remède pour » une si douloureuse blessure ; je cours

» chez le Roi, lui révéler tout ce que  
 » je sçais. Oui, Traître! il sçaura que  
 » tu es ici avec des intentions perfid-  
 » des, pour lui enlever à la fois sa fille  
 » & sa Couronne : c'est Philoclée,  
 » je le vois trop ; c'est elle que tu me  
 » préfères ! Aveugle que j'étois ! ai-je  
 » pu si long-temps m'y tromper ?  
 » Sçais-tu que ta seule présence est ici  
 » un crime d'Etat ? tu l'expieras dans  
 » les tourmens. Je te verrai moi-même  
 » déchiré, mis en pièces. Je veux que  
 » tes membres sanglans, trainés parmi  
 » les ronces, suspendus aux buissons,  
 » desséchés enfin par les feux du Soleil,  
 » servent de trophée à l'amour outragé,  
 » & que Phyloclée même partage  
 » ton supplice ! Je le jure par tous les  
 » Dieux ! volons chez le Roi. . . . .  
 ( Elie sort )

SPECTAC.  
 Tragedie  
 Angloise.

PYROCLÉS.

» O mort ! O désespoir ! J'ai vu ma  
 » ruine dans ses yeux enflammés. Ah !  
 » si rien ne l'arrête, ma perte est cer-  
 » taine ! Amour tout puissant ! je t'in-  
 » voque ! suggère-moi quelque strata-  
 » gème, pour me dérober à sa rage,

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

» ou plutôt pour sauver une Princesse  
» que j'adore! Suivons mon Ennemie.  
» Je veux la flatter, la tromper. N'é-  
» pargnons, s'il le faut, ni les sermens  
» ni les caresses. Il n'importe, pour-  
» vû que je gagne quelques momens  
» . . . . . Juste Ciel, pardonnez un  
» instant d'artifice! C'est l'amour qui  
» m'en impose la loi. Oui, la vérité  
» même de mes sentimens me force  
» d'emprunter un secours que je dé-  
» teste; celui de la fausseté. «

## ACTE II.

**L**A Scène représente encore la même Forêt, mais dans un autre point de vûe. La Reine & Pyroclès paroissent; leur dialogue annonce qu'ils sont reconciliés. Le Prince lui a persuadé que sa conduite n'étoit qu'une froideur affectée & un raffinement de délicatesse, pour mieux s'assurer de son amour; qu'il est réellement un Seigneur Macédonien, & que passant à Mantinée il étoit devenu éperdûment amoureux d'elle; que son déguisement avoit eu pour objet le désir de la revoir; & l'espé-

rance de trouver quelque favorable occasion. La Reine, transportée de joye, lui exprime son ravissement, & lui vante le bonheur dont ils vont jouir. Elle lui donne rendez-vous, pour la nuit suivante, dans une grotte du jardin. Mais sur-tout, elle lui défend de jeter désormais un coup d'œil sur Philoclée.

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

Cependant Musidore, que nous avons laissé l'épée à la main, suivant le Berger Dametas pour aller combattre l'audacieux Etranger, l'a désarmé & fait prisonnier. Cet Inconnu étoit le Prince Amphiale, neveu de Bazile. On l'a chargé de fers. La Scène change : elle représente le Roi & la Reine assis sur un trône, pour juger le Criminel. Il est reconnu, & le Roi lui pardonne ; mais pour récompenser la valeur & la fidélité du faux Berger Dorcas, il lui donne, au service de la Princesse Pamela, un employ qui le met à la tête de sa maison. Cécropie, mère d'Amphiale, paroît alors ; & celui-ci, appuyé de cette Princesse, demande Philoclée en mariage : mais le Roi la lui refuse, à l'extrême satisfaction de Py-

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

roclés, qui se trouve présent, & qui rend graces à l'oracle, cause de ce refus. La Reine intercède vivement en faveur d'Amphiale : le Roi est inflexible, & renouvelle son serment, de ne jamais permettre que les Princesses se marient. Tout le monde sort, excepté la Reine & Cécropie.

Celle-ci paroît fort surprise des marques extraordinaires d'amitié dont l'autre l'accable : mais elle l'est bien davantage, lorsque la Reine lui confie un projet qu'elle a formé, pour faire enlever le jour même Philoclée par Amphiale. Elle le lui donne par écrit, avec ordre de l'envoyer à son fils, qui est déjà parti, & de lui faire dire qu'il se prépare à l'exécuter sur le champ. Elles se séparent : le Théâtre change encore. Pyroclés & Philoclée reparoissent dans le jardin. Il se passe entr'eux une Scène touchante, dont le résultat est que la Princesse consent à se laisser enlever. Pyroclés lui confie que le Berger Dorcas est son ami, le Prince de Theffalie, dont le vrai nom est Musidore ; il la supplie d'intercéder en faveur de ce Prince auprès de sa sœur Pamela. Philoclée le promet.

Ils sortent, & la Scène change de nouveau. Elle représente la Cabane du vieux Dаметas. Pamela y est seule, tout occupé de son Berger Dorcas.

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

» Non , s'écrie-t-elle , il ne sçau-  
 » roit être d'un sang inférieur à celui  
 » des Rois. Ses regards sont remplis  
 » d'une majesté divine. Son air respire  
 » également la dignité , les graces.  
 » . . . . . Mais , ô mon cœur ! ne te  
 » livre pas trop à cette flatteuse idée !  
 » si par malheur il n'étoit point . . . .  
 » Que dis-je ; quel doute injurieux !  
 » il l'est , il le doit être ; sa valeur en est  
 » une autre preuve . . . . . & ce por-  
 » trait enfin confirme tout le reste.  
 ( Elle tient un portrait que Dorcas lui  
 avoit présenté , comme l'ayant trou-  
 vé par hazard : machine qui paroî-  
 tra sans doute assez puérile. ) » C'est  
 » lui-même en effet ! non , le mi-  
 » roir le plus fidèle ne rendroit pas  
 » mieux son image. Ah ! ce jeune Hé-  
 » ros ressemble trop à mon Amant !  
 » Un manteau de pourpre flotte sur  
 » ses épaules. Son front noble &  
 » majestueux est orné d'un diadé-  
 » me. Non , non ! n'en doutons plus.

„ s'il étoit né sujet , oseroit-il préten-  
 dre au cœur de Pamela ? „

SPECTAC.  
 Tragedie  
 Angloise.

Phêbé , jeune Bergère que la Prin-  
 cesse a prise à son service , vient in-  
 interrompre son monologue. Elle est  
 amoureuse de Dorcas; & avec toute la  
 naïveté de son âge & de son état , elle  
 avoue sa passion à la Princesse. Dorcas  
 paroît ; il feint de tenir un langage  
 tendre à Phêbé. Pamela & lui se font  
 un jeu de la simplicité de cette Ber-  
 gère. A travers tout ce badinage , le  
 faux Berger laisse de plus en plus per-  
 cer ses sentimens & sa condition.  
 Il présente à la Princesse une Médail-  
 le de Musidore , Prince de Theffalie ,  
 ( autre bijou trouvé dans la Forêt , &  
 froide répétition du Portrait. ) Enfin  
 Pamela, sans beaucoup d'efforts, com-  
 mence à soupçonner que son Berger  
 est Musidore-même. Philoclée pa-  
 roît; & Dorcas la laisse avec Pamela ,  
 pour achever de lui découvrir son se-  
 cret. A peine a-t-elle commencé , que  
 Dametas vient troubler ce doux en-  
 tretien. La Reine les attend , pour  
 assister à une fête qu'elle donne à sa  
 belle-sœur, la Princesse Cécropie, sous

un pavillon dans la Forêt. Avant qu'elles sortent ensemble, Philoclée termine ainsi le second Acte.

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

» Venez, ma sœur, venez; j'ache-  
» vrai de vous dire, en chemin, quel-  
» que chose qui est d'une égale impor-  
» tance pour vous & moi. Peut-être,  
» & je l'espère, ô chere! ô tendre  
» amie! peut-être touchons-nous  
» l'une & l'autre au moment de no-  
» tre bonheur. Pour moi, je suis déjà  
» au comble de la joye. Doublement  
» heureuse, je n'ai plus rien à dési-  
» rer; sûre désormais d'éprouver deux  
» biens réservés au Ciel même, l'a-  
» mitié la plus tendre, & le plus par-  
» fait amour. «

A C T E III.

» **L** E ROI paroît seul. Il se proméne  
» dans la Forêt, dont il admire la  
» beauté. Quel sujet de contempla-  
» tion! Charmante solitude! Que j'ai-  
» me la sombre obscurité de ces ombr-  
» ges; ce silence, qui n'est jamais trou-  
» blé que par le doux chant des oi-  
» seaux! Que cette mélodie me plaît  
» qu'elle fait naître dans mon ame  
» une délicieuse langueur! Ah! c'est

SPECTAC.  
*Tragedie*  
*Angloise.*

» la voix de la Nature même. Elle  
 » regne ici, elle tient sa Cour dans  
 » toute la simplicité de son origine.  
 » Elle y déploye toute sa majesté. Dans  
 » cette sauvage décoration, sur cette  
 » Scene champêtre, je ne sçais quoi de  
 » grand étonne l'imagination; &  
 » fait rougir l'art de ses petites res-  
 » cherchées. «

Jusqu'à présent, on ne sçait pas trop  
 pourquoy le Poëte donne à son Dra-  
 me le titre de Tragédie. Les deux pre-  
 miers Actes offrent plutôt l'idée d'une  
 Pastorale; mais le tragique s'anonce ici.

Tircis & Dametas arrivent effraïés,  
 blessés. Ils racontent au Roi que pen-  
 dant la fête, il est survenu une trou-  
 pe de gens armés, qui ont enlevé les  
 deux Princesses. Ils soupçonnent Dor-  
 cas d'avoir trempé dans cette trahi-  
 son. » Car, ajoutent-ils, en apprenant  
 » cette nouvelle, il a franchi d'un faut  
 » l'enceinte de la Forêt, & s'est enfui  
 » vers Mantinée. « La Reine entre, &  
 prétend que c'est un complot de Cé-  
 cropie & d'Amphiale pour forcer le  
 Roi à lui accorder Philoclée; que  
 Claius a tué plusieurs des Ravisseurs;  
 mais qu'enfin accablé sous le nom-

bre, il a été fait prisonnier. Le Roi, irrité de l'audace de son neveu, se résout à sortir de sa retraite. Il envoie ses ordres au Vice-Roi Philanax, pour assiéger Amphiale dans un château où l'on juge qu'il s'est retiré avec sa proye.

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

La Scène suivante présente le château d'Amphiale. Ce Prince paroît déterminé à soutenir le siège; il compte sur un parti puissant, qu'il a dans l'Etat, & qui doit exciter un soulèvement en sa faveur. Cécropie entre: elle presse son fils d'épouser le jour même, de force ou de gré, l'une des deux Princesses, & de faire mourir l'autre, pour ne laisser plus rien entre le trône & lui. On amène les deux Princesses, & Pyroclés enchaîné sous le nom de Claius. Le faux Berger fait de sanglans reproches au Ravisseur, & lui propose un combat singulier. Amphiale répond à ce défi par des menaces d'une mort cruelle, & donne ordre qu'on reconduise le Prisonnier dans son cachot. Cécropie parle à Philoclée, & fait tous ses efforts pour l'engager par la douceur à épouser Amphiale: mais la Princesse le refuse constamment, &

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

Pamela ne montre pas moins d'aversi-  
on pour ce mariage. On les sépare mal-  
gré, les instances tendres & touchan-  
tes qu'elles font pour obtenir qu'on les  
laisse ensemble. Philoclée obtient seule-  
ment la vie de Claius » jeune-homme  
infortuné, dit-elle, qui n'a point d'au-  
tre crime que sa fidélité. « Amphiale  
ne peut déguiser quelques remords.  
Cécropie s'efforce de l'endurcir con-  
tre ces vains scrupules. A peine est-il  
forti, qu'elle envoie sa confidente Eu-  
genie porter à Philoclée un affreux  
message. » Allez, annoncez-lui que  
» si elle ne se détermine à épouser  
» mon fils avant le coucher du Soleil,  
» elle ne verra jamais son lever. «

La Scène change ; on voit un châ-  
teau assiégé. Le *Roi* tient conseil dans  
son camp, avec Philanax son général ;  
& forcé enfin de rompre le silence, il  
lui découvre le secret de l'oracle, tel  
que Musidore l'avoit raconté à son  
confident. Philanax, moins crédule,  
méprise les terreurs superstitieuses  
dont son Maître est agité.

» Pourquoi, dit-il, les Dieux nous  
» auroient-ils donné la raison, comme  
» un Pilote habile qui doit gouverner

„ notre frêle vaisseau , dans l'O-  
 „ céan orageux de la vie ? Si c'est la  
 „ nécessité qui tient le gouvernail, que  
 „ pourra faire alors le sage Nautonier,  
 „ que de s'abandonner au courant im-  
 „ pétueux de la destinée , & comme  
 „ l'Egyptien dans son léger esquif , de  
 „ se précipiter du haut en bas des Ca-  
 „ taractes écumantes, sans pouvoir ar-  
 „ rêter ni détourner sa course ? La  
 „ raison sera donc réduite à demeurer  
 „ oisive au milieu du péril ; ou sem-  
 „ blable au passager pâle & tremblant,  
 „ elle ne fera plus que troubler la ma-  
 „ nœuvre par des avis insensés. „

SPECTAC.  
 Tragedie  
 Angloise.

Le Général ajoute à ces réflexions  
 des motifs plus pressants ; il fait en-  
 visager à son Maître tout le danger  
 d'une révolte , & l'engage en ministre  
 prudent à commencer une négociation.  
 Sur ces entrefaites entre un Officier, qui  
 annonce l'arrivée de l'ambassadeur de  
 Thessalie. C'est Musidore lui-même, que  
 le Roi ne reconnoît point sous ce nou-  
 veau déguisement. Il dit au Roi que le  
 Prince son Maître, devenu Roi par la  
 mort imprevue de son pere, l'a chargé  
 de lui offrir le secours de ses armes,  
 en attendant qu'il arrive à la tête

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

de son armée : le faux Ambassadeur demande la permission de servir volontaire dans celle de Bazile. Le Roi reprend courage. Il reçoit l'offre du Prince avec reconnoissance ; & de l'avis de son Général, l'espérance de ce renfort le détermine à continuer le Siège. Il sort. Philanax l'accompagne ; & Musidore , resté seul , finit ainsi le troisiéme Acte.

» J'ai entendu , dans les écoles des  
» plus graves Philosophes, soutenir que  
» l'amour énerroit le courage. Rien  
» n'est plus faux , je le sens bien. Ces  
» Maîtres rigides peuvent-ils parler  
» de ce qu'ils n'ont jamais senti ? Jus-  
» qu'aprèsent j'avois servi la gloire ,  
» comme ma seule maîtresse. Guidé  
» par elle au champ de Mars , j'ai foulé  
» aux pieds la mort même ; & plus  
» d'une fois sur la brèche , où triom-  
» phoit le désespoir , cette fiere Déesse  
» a daigné me sourire. Ses regards  
» remplissoient mon ame d'une ar-  
» deur plus qu'humaine : mais je le  
» sens ; ce courage étoit foiblesse, au-  
» près du noble enthousiasme que l'a-  
» mour inspire. Oui , mes premiers  
» exploits perdent tout leur prix , ils

» s'évanouissent, à la vue des miracles  
 » dont cette passion m'a rendu capa-  
 » ble. Charmé par la beauté, fixé  
 » par le mérite, le véritable amour,  
 » l'amour vertueux ressemble au mé-  
 » tal précieux que le feu purifie. «

SPECTAC.  
 Tragedie  
 Angloise.

ACTE IV.

CET Acte s'ouvre par un Mono-  
 logue de Pyroclés, dans un ca-  
 chot. Eugenie vient lui donner avis  
 que Pamela est condamnée à mourir,  
 ce jour même, par la cruelle Cécropie;  
 & que Philoclée est prête à subir le  
 même sort. Elle forme des vœux pour  
 les deux Princesses, & témoigne le  
 désir qu'elle auroit de pouvoir con-  
 tribuer à mettre Pyroclés en liberté.  
 Cécropie entre au même instant, ac-  
 compagnée de gardes; & montrant  
 Eugenie, elle leur ordonne de saisir la  
 perfide. Celle-ci s'écrie en vain qu'elle  
 est innocente. » On entraîne la mal-  
 » heureuse confidente. »

Dans un Dialogue avec le Prison-  
 nier, Cécropie lui déclare qu'elle fait  
 son nom & sa qualité; que la Reine  
 lui a tout appris, en le redemandant

SPECTAC.  
*Tragedie*  
*Angloise.*

comme la cause & le moteur de la  
 Guerre Civile. » Mais, ajoûte-t-elle,  
 » j'ai décidé autrement de votre desti-  
 » née. Vous aimez Philoclée : son  
 » arrêt est prononcé. Vous pouvez  
 » cependant la sauver encore, en lui  
 » persuadant de donner la main à  
 » mon fils. « L'Amant éperdu promet  
 tout, plutôt que de voir périr sa Maî-  
 tresse. On le conduit à l'appartement  
 de Philoclée. Là se passe entr'eux une  
 Scène fort attendrissante, dont le résul-  
 tat est que la Princesse préfère la mort  
 à la main d'Amphiale. Cécropie entre,  
 & lui demande quel est son choix : » la  
 mort » lui répond Philoclée. » Eh  
 bien » replique Cécropie » jette les  
 » yeux dans la cour, l'échaffaut est  
 » dressé. Voi, dans le sort d'un autre,  
 » le destin qui t'attend. » Que vois je »  
 » s'écrie la Princesse » ô Dieux, c'est  
 » ma sœur ! Eh quoi ! oseroit-on at-  
 » tenter à ses jours « ? On n'attend  
 que le signal, reprend la fière Cécropie.  
 Je vais le donner à l'instant, si vous  
 ne consentez à sauver votre sœur, &  
 vous-même, Madame, en recevant la  
 main d'Amphiale. Philoclée persiste  
 à la refuser. Cécropie donne le signal

& le coup est frappé. A cet affreux spectacle, la Princesse s'évanouit ; mais, revenue à elle-même, elle s'obstine encore plus à braver la barbare Cécropie : & prenant congé de Pyroclés, elle vole à l'échaffaut où sa sœur vient de perdre la tête. A la vûe de ses dépouilles sanglantes, la douleur & la rage s'emparent de ses sens. Elle devient furieuse ; elle s'arrache les cheveux, & termine ainsi ses imprécations. » Sortez, élanchez-vous, ô mon ame ! entraînez avec vous tous les tourmens qui vous déchirent ! que les maux que j'éprouve se répandent sur toute la Nature ! puissent-ils remplir & punir le coupable Univers « !

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

Tout d'un coup l'échaffaut disparaît, avec la Princesse ; & la tente du Roi paroît à la place. Musidore lui dit qu'il a découvert un endroit foible par lequel on peut aisément surprendre le Château, & demande la permission d'y courir. Mais, à l'instant, un Officier vient annoncer, sur le rapport des déserteurs, que les deux Princesses ont eû la tête tranchée. Le Roi en est fort affligé. Musidor, dans

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

le transport de sa douleur, ne ménage plus rien; il découvre son secret & celui de Pyroclés; & ne pensant plus qu'à venger sa Princesse, il jure d'immoler à ses Manes tout ce qui est resté dans le Château.

## ACTE V.

UN Officier vient annoncer à Pyroclés, dans son cachot, la mort de Philoclée. Le Prince en doute: l'Officier lui dit de le suivre. Dès qu'ils sont sortis, la Scène change. On voit, au milieu d'une salle tendue de deuil, un corps étendu sur un lit de parade. Pyroclés, levant le drap mortuaire, s'écrie, ô Dieux! quel spectacle d'horreur! Un tronc sanglant!  
 » Quoi, la Princesse! ah scélérats!  
 » barbares assassins! Il se jette à terre. « Les sanglots, les gémissemens lui coupent la parole, & lui laissent à peine prononcer quelquefois le nom de Philoclée. Pendant qu'il déplore sa perte, elle paroît vêtue de blanc. Il la voit, il se lève, il se précipite vers elle: mais la prenant pour son ombre, il se jette à genoux, & recommence les plaintes les

plus touchantes ? Elle le détrompe, en lui apprenant que ce corps mort est celui de la malheureuse Eugénie, qui a été immolée à la place, & sous les habits de sa sœur Pamela ; que ce stratagème de la cruelle Cécropie avoit eu pour objet de la résoudre par la crainte à épouser son fils ; mais qu'Amphiale avoit désavoué sa mère, & pour rassurer Philoclée lui avoit permis de voir Pamela. Pendant cette conversation, on entend le bruit d'un Combat. C'est Musidore, qui vient de surprendre le Château, & de tuer Amphiale de sa propre main. Au même instant arrive le Général Philanax. Il annonce aux quatre Amans la mort de Cécropie, qui s'est précipitée du haut des ramparts, & celle du Roi même, percé d'une flèche tirée au hasard, pendant qu'il entroit dans la Place. Ainsi l'oracle s'accomplit ; car les Princesses, après quelques larmes qui sont bientôt séchées par l'amour, paroissent très-disposées à le vérifier dans toute son étendue. Pour la Reine Douariète, qui a joué le grand Rôle dans les deux premiers Actes, & dont l'amour un peu déver-

---

SPECTAC.  
Tragedie  
Angloise.

SPECTAC.  
*Tragedie*  
*Angloise.*

gondé a fait le principal ressort de toute l'intrigue, il n'en est plus question dans les derniers. On ne sçait ce qu'elle est devenue. Les deux couples fortunées ne s'en embarrassent guères.

Ainsi finit une Tragédie, où il y a de grandes beautés de détail, & pas une règle observée. Mais on sçait que ce défaut n'en est pas un en Angleterre. Si le succès de la Pièce a été médiocre, on doit moins s'en prendre aux inconsistences & aux irrégularités dont elle est remplie, qu'à l'influence, peu favorable pour les nouveautés, qui semble régner également depuis deux ou trois ans sur les Théâtres nationaux de Paris & de Londres. L'Auteur est jeune. (a) Son coup d'essai annonce du talent pour la versification, & des entrailles pour le pathétique. On peut tout attendre de lui; & nous nous empresseons d'en publier l'augure.

Avec les modèles que le Théâtre de France offre aux Anglois, il est

(a) Il se nomme M. Machamara Morgan, Etudiant en Droit.

bien étrange qu'ils s'obstinent à tourner le dos, dans la plûpart de leurs Pièces, aux mêmes règles qu'ils admirent si souvent dans les nôtres. Ces fiers Voisins ne veulent-ils rien emprunter de nous ? Et suffit-il que la raison & le bon goût soient de notre côté, pour les en éloigner ; comme ils affectoient autrefois de porter de petits chapeaux, lorsqu'ils nous en voyoient porter de grands ?

---

## G E O G R A P H I E

**F**Inissons par deux articles d'une littérature plus grave ; & ne craignons point qu'après celui des Spectacles, le Géographe & le Métaphysicien, mécontents du voisinage, nous reprochent de l'indécence dans ce mélange. J'ai satisfait, dans un autre article, aux objections qui concernent l'ordre. Que je regretterois d'avoir suivi des conseils opposés à mon goût, & vrai-semblablement à celui de mes Lecteurs !

---

*NOUVELLE Géographie, par  
M. Antoine - Frédéric Bus-  
ching, Membre de la Société  
Cosmographique de Nurem-  
berg; I. & II. Volumes in-8.  
A Hambourg, chez Jean-  
Charles Bohn.*

---

**GEOGRAP.** **D**EPUIS le rétablissement des  
Lettres, la Géographie ancienne  
& moderne est une des parties aux-  
quelles les Allemands se sont appli-  
qués avec succès. Les noms du Che-  
valier de Behaim, de Munster, de  
Cellarius, de Zeillerus, &c. sont en  
honneur parmi les Savans. Comment  
le goût de cette étude auroit-il pû  
se perdre dans un Empire, qui n'est  
réellement qu'une République de  
Souverains, & où par conséquent  
l'exacte connoissance des Territoires  
de chaque Etat est regardée comme  
une des principales sources du droit  
public? On a vû paroître, depuis  
peu d'années, l'Atlas des Provinces

de

de la Haute Saxe, celui de la Silésie, que nous annonçames l'année passée; & plusieurs Cartes particulières. Les Auteurs de la Géographie politique à l'usage des Voyageurs, qui s'imprime à Chemnitz en Saxe, ont commencé par une très-bonne description de l'Allemagne. Cependant les Géographes Allemands ne se bornent point aujourd'hui à celle de leur Empire. L'année dernière, M. de Scheib nous donna une excellente édition de la *Table de Peutinger*, dont l'original, qui est peut-être le plus ancien Manuscrit qui existe, est passé avec la Bibliothèque du Prince Eugene de Savoie dans celle de l'Impératrice-Reine. La Société Cosmographique établie à Nuremberg, qui s'est fait si avantageusement connoître par le premier volume de ses Mémoires imprimés en Allemand, & dignes d'être traduits dans les Langues de tous les Peuples qui aiment les Sciences, étend ses vues sur tout ce qui est du ressort de la Géographie. Les Allemands ont d'ailleurs dans leur Langue, plus d'un abrégé instructif de cette Science, dont les

GEOGRAP.  
Méthode  
de M. Bus-  
ching.

GEOGRAP.  
Méthode  
de M. Bus-  
ching.

éditions réitérées ont fourni aux Géographes postérieurs le moyen de perfectionner leurs Ouvrages. Celui de Jean Hubner, Auteur des Tables Généalogiques, qui ont servi de base au grand Ouvrage de M. Chateau de Nantigny, & du Dictionnaire Géographique que les Auteurs de l'Encyclopédie ont adopté, a joui long-temps d'une réputation distinguée; & le fils de l'Auteur l'a si bien soutenue par des augmentations & des corrections, qu'on a cru rendre service aux François en le traduisant pour leur usage. (a)

M. Busching, connu par un Ouvrage périodique, qui s'imprime en Allemand à Coppenhague & qui a pour objet de faire connoître l'état des Sciences & des Arts en Danemarck, a crû qu'on pouvoit aller au-delà de ce qu'on avoit fait jusqu'aujourd'hui dans ce genre. Il vient de donner, en deux volumes in-8°, la première moitié d'un Ouvrage qui ne manquera pas de plaire aux Amateurs de la Géographie, malgré quelques fautes légères, & presque iné-

(a) A Geneve, en 3 volumes in-8°.

vitables dans un sujet de cette nature. Le premier Volume contient la Description du Dannemarck, de la Norwegue, de la Suede, de tout l'Empire Russe, de la Prusse, de la Pologne, de la Hongrie, de la Turquie Européenne, & de tout ce qui dépend de ces Etats. Le second offre la Description du Portugal, de l'Espagne, de la France, de l'Italie & de la Grande-Bretagne. Sans manquer d'estime pour d'autres Ouvrages du même genre, dont chacun peut convenir à différens Lecteurs, on ne fait pas difficulté d'assurer que celui de M. Busching, pour qui la qualité de Membre de la Société Cosmographique fait déjà naître une prévention favorable, l'emporte sur tous ceux qui l'ont précédé; non-seulement par l'abondance des choses & par l'exactitude, mais par une méthode qui sera également agréable à ceux qui enseignent & à ceux qui veulent s'instruire. La simple exposition du but qu'il s'est proposé, & des moyens qu'il employe pour y parvenir, suffira pour faire prendre une juste idée de son travail.

GEOGRAP.  
*Méthode*  
*de M. Bus-*  
*ching.*

GEOGRAP.  
*Méthode*  
*de M. Bus-*  
*ching.*

M. Busching s'étoit proposé de donner une Description du Globe terrestre, aussi exacte & aussi utile qu'elle pouvoit le devenir. Dans cette vûe, il ne pouvoit ni copier, ni refondre, ni prendre pour base de son travail aucun des Auteurs qui avoient composé des Géographies avant lui. Il falloit qu'il remontât lui-même à des sources, auxquelles ses devanciers n'avoient point eu l'attention ou le pouvoir de recourir, ou dont ils n'avoient pas scû faire un bon usage. Il relut soigneusement les meilleurs Chorographes & les Topographes. Il recueillit, des Ecrivains les plus dignes de foi, une infinité de détails sur l'Histoire civile & naturelle de chaque Pays. Il entretint, à grands frais, des correspondances qui lui procurerent le moyen d'être instruit sur l'état actuel des Villes & des Provinces. Il fit des Voyages en Russie & en Pologne, pour des recherches dont il ne voulut se fier qu'à lui-même. C'est par tous ces secours & tous ces degrés, qu'il a conduit son entreprise à sa perfection. Mais on attend de nous, sans doute, un peu

plus d'explication sur sa méthode.

Il commence par faire connoître succinctement, & avec autant d'impartialité que de discrétion, la constitution politique de chaque Pays; & sur ce point en particulier, son Ouvrage contient des Anecdotes qui tombent rarement entre les mains des gens de Lettres. Il indique tous les avantages de chaque Etat. Cependant, loin d'imiter ceux qui pour avoir séjourné pendant quelques mois dans un Pays, & souvent sans en sçavoir la Langue, croient pouvoir publier des Livres sur les mœurs, sur le tempéramment & le génie des Nations, il n'en caractérise aucune; dans la juste & modeste opinion qu'une entreprise de cette nature, toujours peu certaine en elle-même, est encore plus rarement impartiale. Il fait connoître la nature & l'état du Commerce, dans les lieux où il est le plus florissant. A la considération générale des Etats succède leur Description Géographique, dans laquelle M. Busching adopte la division en Provinces, & en petits districts, établie par le Gouvernement de chaque

GEOGRAP.  
Méthode  
de M. Bus-  
ching.

GEOGRAP.  
*Méthode*  
*de M. Bus-*  
*ching.*

Pays. Il n'est pas moins exact à faire observer les Jurisdictions Ecclésiastiques, les productions de la nature & celles de l'Art. Il décrit avec assez d'étendue les Villes Capitales, suivant le plan dont elles sont accompagnées; mais il s'étend moins sur l'état actuel des Villes de Province.

Dans la plupart de ses Descriptions, il marque le nombre vrai-semblable des Habitans, ou plus certainement celui des personnes qui naissent & qui meurent, année commune. Enfin il observe la manière dont les noms des Provinces & des Villes doivent être prononcés.

C'est le Dannemarck, qui fait l'ouverture du premier Tome, parce que l'Auteur vit depuis quelques années dans cet Etat, où les talens sont accueillis avec tant de faveur, par un Prince qui paroît né pour les encourager. Cette Description est précédée de quelques Mémoires préliminaires, dont le premier a pour objet l'utilité & la nécessité de la Géographie. Dans le second, qui est une courte introduction à cette Science, M. Busching fait l'Histoire des Cartes Géographi-

ques, des Géographes de tous les âges, & celle de la Géographie-Mathématique & Physique. Le troisième offre un Recueil des Observations les plus importantes qu'on ait faites, jusqu'à notre temps, sur les Mers qui environnent ou qui bordent les Pays décrits dans le premier Tome. Le sçavant Auteur indique fidèlement, dans sa Préface, les sources où il a puisé. Quoiqu'il se soit fait une loi de donner autant qu'il est possible, pour base à ses Descriptions, un Ouvrage domestique de chaque Pays, il s'est vû privé de ce secours pour le Dannemarck ; de sorte que cette partie de son travail lui appartient sans aucun partage. Sa Description de l'Islande est incontestablement la plus exacte & la plus complète qui existe. A l'égard de la Suède, dont on a publié depuis peu d'années une très-bonne Description en Langue Suédoise, & où par ordre de l'Etat on travaille depuis longtemps à réformer & à perfectionner la Géographie, l'Auteur nous donne quantité d'Observations importantes & peu connues jusqu'aujourd'hui.

GEOGRAP.  
Méthode  
de M. Bus-  
ching.

GEOGRAP.  
*Method*  
 de M. Bus-  
 ching.

L'article où il traite de l'Empire Russe, qui comprend une grande partie de l'Asie, doit être regardé comme le premier essai d'une description solide de ce vaste Empire. Les voyages de quelques Académiciens de Petersbourg, dont les frais ont absorbé pendant quelques années le revenu de toute la Sibérie, & dont nous devons la relation à M. *Gmelin*, Professeur Allemand, mort depuis peu à Tubinge, ont été d'un grand secours à M. Busching. On lui a fourni beaucoup d'Anecdotes manuscrites sur la Prusse; & comme ce Royaume vient d'être divisé tout récemment en nouveaux cercles, il n'a pas manqué d'adopter cette division, qu'il a sçu combiner avec l'ancienne. La Description de la Courlande & de la Semigallie satisfera les Connoisseurs, autant par son exactitude que par sa nouveauté.

On ignore moins, en France, les sources où M. Busching a puisé ce qu'il rapporte des Pays qui composent son second volume. Remarquons néanmoins, qu'à l'égard du Portugal, il a trouvé des secours dans la Gé-

graphie Historique de ce Pays, par D. Luiz Cartano de Lima; que pour l'Espagne, il a tiré parti de quelques relations manuscrites qu'il a jugées dignes de foi; que par rapport à la France & à l'Italie, le Journal du voyage de M. de Geusau, & les observations de M. Alefeld, Conseiller des Conférences de Sa Majesté Danoise, lui ont été d'une très-grande utilité; sans compter le voyage en Italie de M. Keyssler, Auteur Allemand, & Gouverneur autrefois de Messieurs de Bernsdorf, dont le mérite fait tant d'honneur à leur éducation. L'Empire Germanique, avec les Pays-Bas & la Suisse, qui en dépendoient autrefois, formeront le troisième Tome. Il est désiré avec une grande impatience en Allemagne, où l'on n'attend rien de médiocre d'un Membre de la Société Cosmographique. Enfin, dans le quatrième & dernier Tome, M. Busching promet, avec le reste de l'Asie, l'Afrique & les Indes Occidentales, une Bibliothèque Géographique, qui ne fera pas la moins utile partie de l'Ouvrage.

Nous sommes informés qu'un hom-

GEOGRAP.

Méthode  
 de M. Bus-  
 shing.

me de Lettres, qui sçait parfaitement la Langue Allemande, entreprend de le traduire en François. Ce grand dessein mérite d'être secondé par les vœux du Public; & si les nôtres étoient écoutés, le zèle des Traducteurs, qui s'exerce depuis long-temps sur les Ouvrages Anglois, commenceroit à tourner un peu vers l'Allemagne. Veulent-ils des motifs? On les assure, dans la Préface d'un excellent Livre, qu'il n'y a point de Peuple aussi sensible que les Allemands (a) à l'estime de ses Voisins. Mais ce Livre même est si célèbre par le mérite de son illustre Auteur, & par toutes les qualités qui font la réputation des meilleurs Ouvrages, qu'il est surprenant qu'on l'ait laissé sans traduction: c'est l'Histoire de l'Empire, par M. le

(a) Ils l'étoient autrefois aux présens des Nations voisines; *gaudent precipue finitimarum gentium donis*, dit Tacite (*de morib German.*) Bientôt ils le devinrent à l'argent, suivant le même Auteur; *jam & pecuniam accipere docuimus*. Ensuite ils le furent au vin, suivant leurs propres Historiens, qui leur attribuent toujours ce motif dans leurs courses au-delà du Rhin; *propter vini copiam*. Aujourd'hui ils le sont à l'estime. *Præclaras hominum rerumque vires*, &c. *Sil. Ital.*

Comte de *Bunan*, Ministre de Saxe à Mayence, avec lequel j'ai eu l'honneur de vivre familièrement à Francfort en 1742.

---



---

MÉTAPHISIQUE.

*Lettre sur la mesure & le calcul des douleurs & des plaisirs (a).*

Soit que cette Lettre ait été réellement écrite à quelqu'un, ou que le titre ne soit qu'une fiction, l'Auteur commence par prier son Ami de ne regarder ce qu'il va lui dire sur la question qu'il se propose, que comme des conjectures, & des lueurs propres à l'éclaircir, & non comme la démonstration d'un Théorème, ou la solution d'un Problème. La même modestie regne dans tout l'Ouvrage. (b).

(a) Elle fait partie d'un Recueil intitulé: *Dissertationi e Lettere scritte sopra varie materie da diversi illustri Autori viventi, &c. in Firenze. Appresso Andrea Bonducci.* On la trouve au premier Tome, page 109.

(b) C'est apparemment ce qui a empêché l'Auteur d'y mettre son nom; mais nous croyons faire plaisir au Lecteur de le lui

MÉTAPH. (Théorème & Problème) l'Auteur parle de l'application de la Méthode Géométrique à la Logique, à la Méthaphysique, à la Morale, à la Politique. Il convient qu'on l'a quelquefois faite avec succès. Quelquefois aussi ce n'a été que pédanterie & charlatanerie. On a voulu donner, tantôt un air de démonstration à des paralogismes, & d'évidence à de pures conjectures; tantôt un air d'invention & de nouveauté à des idées assez communes, ou du moins, dont on n'étoit pas l'inventeur. En un mot, par l'appareil imposant de cette méthode, le Sophiste & le Plagiaire n'ont songé qu'à déguiser, l'un ses sophismes, l'autre ses larcins.

Après ce judicieux Préliminaire, l'Auteur entre en matière. Nous ne ferons guères que le traduire; sûrs de plaire, si nous le traduisons bien: car

apprendre. C'est M. l'Abbé *Buondelmonti*, d'une des plus illustres Familles de Florence, & Commandeur de l'Ordre de Malte. Il joint à beaucoup de savoir en différens genres, un esprit juste & pénétrant, & jouit d'une grande réputation dans sa Patrie.

il écrit parfaitement dans sa langue ;  
 mais suivant le génie de cette Langue ,  
 c'est-à-dire , d'une manière un peu  
 diffuse. Le caractère de la Langue  
 Françoisise demande un style plus serré.

MÉTAPH.  
 Mesure des  
 Douleurs &  
 des Plaisirs.

Qui ne fait pas réunir la briéveté & la  
 clarté , ne fait pas écrire en François.  
 Notre Langue , pour l'observer en  
 passant , tient une espèce de milieu  
 entre l'Italienne & l'Angloise ; & c'est  
 un préjugé assez fort en sa faveur. Les  
 Langues ont un génie , un caractère  
 propre & particulier ; non à la vérité  
 par elles-mêmes , mais , comme on l'a  
 remarqué dans l'Introduction de ce  
 Journal , par le génie & le caractère  
 de ceux qui les parlent ; & quelle qu'en  
 soit la source , on n'en est pas moins  
 obligé de suivre ce génie & de se con-  
 former à ce caractère. Mais revenons à  
 l'illustre Auteur. C'est lui qui va parler.

» La mesure & le calcul des plai-  
 » sirs & des peines , des biens & des  
 » maux , ont toujours été regardés  
 » comme le fondement de la Morale  
 » & de la Politique.

» Plusieurs Auteurs célèbres , en  
 » examinant la valeur des plaisirs &  
 » le degré du bonheur relatif , ou ne

MÉTAPH. » se font pas exprimés avec assez d'é-  
 Mesure des » xactitude, ou ont avancé des pro-  
 Douleurs & » positions très-douteuses, si même  
 des Plaisirs. » elles ne sont pas absolument fausses.  
 » Ils supposent qu'on peut comparer,  
 » mesurer les plaisirs avec les peines,  
 » & la somme des uns avec celle des  
 » autres; c'est-à-dire, le bonheur avec  
 » le malheur (c). C'est contre cette  
 » supposition que je vais proposer mes  
 » doutes, qui pourront servir à ré-  
 » soudre d'autres questions sur la  
 » comparaison des plaisirs avec les  
 » plaisirs, & des peines avec les peines.  
 » Je suppose pour accordé que tou-  
 » te quantité, de quelque espèce  
 » qu'elle soit, doit être comparée  
 » avec une quantité *homogene*, c'est-  
 » à-dire, de même nature, & qu'elle  
 » ne peut l'être avec une quantité  
 » *hétérogene*, ou d'une nature diffé-  
 » rente. Tous les Géomètres me l'ac-  
 » corderont sans difficulté. Or le  
 » plaisir & la peine, le bonheur &  
 » le malheur, c'est-à-dire, la som-

(c) Le plaisir comparé avec la douleur, peut être ou égal, ou plus grand, ou moindre, &c. *Wollaston, Ébauche de la Religion naturelle, Sect. II. §. 4.*



MÉTAPH.  
Mesure des  
Douleurs &  
des Plaisirs.

» fir avec le plaisir , la peine avec la  
» peine, en tant que les sensations par-  
» ticulières de plaisir ou de peine ont  
» quelque qualité commune d'où résul-  
» te l'idée à laquelle on donne le nom  
» de plaisir ou de peine; & c'est ce qu'on  
» fait effectivement en beaucoup de  
» cas , sans croire le faire. Ainsi il faut  
» dire , ou que l'on peut comparer une  
» certaine quantité de plaisir , dans  
» un temps donné , avec une autre  
» quantité de peines, existante dans un  
» autre temps donné , moindre que le  
» premier ; ou bien que l'on compa-  
» rera les plaisirs avec les douleurs ,  
» d'une manière vague & arbitraire ;  
» ou enfin , que comme il n'y a point  
» de plaisir qui puisse être mis dans  
» la balance , & pèsé avec une dou-  
» leur , par conséquent aucun plaisir  
» ne peut mériter d'être acheté par  
» une peine , selon une mesure fixe , à  
» moins que la privation de ce plaisir  
» ne nous cause une inquiétude , un  
» *mal-aise* , ou une peine si pressante  
» & si active, que pour s'en délivrer, il  
» soit avantageux de souffrir une pei-  
» ne moindre , ou même égale. Si  
» nous faisons réflexion à ce qui se

„passe dans nous , lorsque nous mesurons  
 „croyons mesurer le plaisir avec la MÉTAPH.  
 „douleur , nous verrons que réelle- Mesure des  
 „ment nous mesurons souvent la Douleurs &  
 „douleur avec la douleur, le plaisir avec des Plaisirs.  
 „le plaisir ; ou, ce qui arrive plus sou-  
 „vent encore , & qui donne principa-  
 „lement lieu à l'équivoque en cette  
 „matière , nous mesurons l'inquié-  
 „tude actuelle que nous causent la  
 „pensée & le désir d'un plaisir ab-  
 „sent , avec une douleur pareillement  
 „absente. (d) Donc dans ces cas où les  
 „quantités sont réellement *homoge-*  
 „nes , & où l'on croit faussement pé-  
 „ser l'intensité *hétérogène* du plaisir  
 „avec celle de la douleur encore ab-  
 „sente , mais qui s'ensuivra de ce  
 „plaisir ; celui des deux poids de la  
 „balance qu'on appelle poids victo-  
 „rieux , poids prédominant du plai-  
 „sir , n'est en effet que le poids de

(d) L'Auteur se contente ici d'exprimer  
 sa pensée en général , & , pour ainsi dire , en  
 abstrait. Si elle sembloit un peu obscure , on  
 pourroit la rendre fort claire par un exem-  
 ple. Un homme qui s'abstient des plaisirs des  
 sens, crainte de la goutte, sent une inquiétude  
 actuelle que lui cause la pensée d'un plaisir  
 absent , & qu'il mesure avec une douleur pa-  
 reillement absente.

» l'inquiétude réellement supérieure  
 MÉTAPH. » à la douleur future qui pourroit  
*Mesure des* » s'ensuivre ; inquiétude qui fait re-  
*Douleurs &* » garder comme un plus grand mal  
*des Plaisirs.* » la douleur actuelle, causée par cette  
 » inquiétude, que la douleur qui s'en-  
 » suivra & dont on est menacé,  
 » quoique celle-ci puisse être réelle-  
 » ment plus grande, lorsqu'elle de-  
 » viendra présente. «

» Ainsi, lorsque nous disons que  
 » certain plaisir mérite ou ne mérite  
 » pas qu'on l'achete par certaines  
 » peines, ou qu'il vaut ou ne vaut pas  
 » ces peines ; toutes ces expressions  
 » métaphoriques bien appréciées, &  
 » réduites à leur valeur exacte & aux  
 » termes d'un vrai calcul, ne signi-  
 » fient autre chose, ( abstraction faite  
 » de l'incertitude de l'événement, qu'il  
 » faut *estimer* aussi ) sinon que l'inquié-  
 » tude produite par la privation d'un  
 » certain plaisir, est ou égale, ou plus  
 » grande, ou moindre, relativement  
 » à certaines douleurs, nécessaire-  
 » ment liées à ce plaisir ; que par con-  
 » séquent il convient de se délivrer de  
 » cette inquiétude, de faire cesser ce  
 » *mal-aise*, & pour cela de souffrir ces

» douleurs , si elles sont moindres , ~~\_\_\_\_\_~~  
 » & même si elles ne sont qu'égales , MÉTAPH.  
 » & non plus grandes ; & qu'au con- Mesure des  
 » traire il ne seroit pas avantageux de Douleurs &  
 » se délivrer d'une inquiétude , pour des Plaisirs.  
 » souffrir ensuite de plus grandes  
 » douleurs. «

» Ce n'est donc pas , à parler exacte-  
 » ment & philosophiquement , ce n'est  
 » pas le plaisir vrai ou apparent qui  
 » meut immédiatement la volonté ,  
 » mais l'inquiétude & le *mal-aise* cau-  
 » sés par la vûe & par l'attente du plaî-  
 » sir ; c'est la douleur présente ou la  
 » crainte de la douleur future ; & par  
 » conséquent c'est toujours une sorte  
 » d'inquiétude , de *mal-aise* , en un  
 » mot de peine , qui est le mobile  
 » constant , dernier , & immédiat  
 » de la volonté , lorsqu'elle agit , non  
 » par pur caprice , mais déterminée  
 » par la différence morale , vraie ou  
 » imaginaire , des choses , comme  
 » Locke l'a fort bien prouvé dans son  
 » *Essai Philosophique sur l'entendement*  
 » *humain.* «

» Cette inquiétude est plus ou moins  
 » mêlée à la plûpart de nos plaisirs ;  
 » & souvent elle en est tellement in-

MÉTAPH. » séparable, qu'on la prend pour le  
 Mesure des » plaisir même ; ce qui a causé beau-  
 Douleurs & » coup d'équivoque en cette matiè-  
 des Plaisirs. » re. (e)  
 » Il ne me reste plus qu'à faire  
 » quelques réflexions sur une question

(e) Ces dernières lignes paroîtront peut-être obscures. L'Auteur n'a-t-il point voulu dire qu'il y a ordinairement peine & plaisir à désirer ? Peine, à cause de la privation de ce qu'on désire ; plaisir, parce que le désir d'un bien est nécessairement accompagné d'un sentiment agréable. Si l'on examine la nature du désir, & si l'on fait attention à ce qu'on éprouve, lorsqu'on désire, on se convaincra qu'à tout désir est attachée une sorte de plaisir.

Peut-être encore, l'Auteur a-t-il voulu dire que nous sommes si accoutumés à éprouver une cessation de peine dans la jouissance des plaisirs, que nous croyons souvent goûter un plaisir réel, lorsqu'il n'y a qu'une peine cessée. Par exemple, le plaisir spirituel de faire l'aumône, n'est peut-être que la délivrance de la peine que cause la compassion. Le Plaisir physique d'étancher une soif ardente avec de l'eau corrompue, n'est que la cessation du *mal-aise*, causé par l'altération, &c. Quoiqu'il en soit, il est toujours certain que de la cessation d'une peine ou douleur, naît un sentiment de plaisir proportionné à cette peine & à cette douleur.

» qui se présente naturellement après ~~la~~  
 » la précédente, & qui en naît en MÉTAPH.  
 » quelque sorte; je veux dire, si les *Mesure des*  
 » plaisirs se peuvent toujours mesurer *Douleurs &*  
 » & comparer avec les plaisirs, & les *des Plaisirs.*  
 » douleurs avec les douleurs; ou bien  
 » s'il n'y a point à cela quelques li-  
 » mitations, & quelques exceptions.  
 » Les sensations particulieres de dou-  
 » leur & de plaisir, qu'on appelle  
 » douleurs & plaisirs particuliers,  
 » différent entre-elles d'une différen-  
 » ce numérique, & souvent aussi  
 » d'une différence de degrés; mais  
 » elles peuvent différer encore d'une  
 » autre manière, que j'appelle diffé-  
 » rence en genre, ou en espèce, quoi-  
 » que leur dénomination de plaisir  
 » ou de douleur reste la même. En  
 » effet, ces différentes sensations  
 » particulieres sont appellées égale-  
 » ment sensations de plaisir & de dou-  
 » leur, quoiqu'elles diffèrent entre-  
 » elles par cette différence de genre  
 » & d'espèce. Elles sont accompa-  
 » gnées d'une autre sensation commu-  
 » ne & *homogene* de plaisir, ou d'in-  
 » quiétude; cette sensation se con-  
 » fond avec elles, & c'est elle qui

fait que les susdites sensations à es-  
 MÉTAPH. les jointes, quoiqu'essentiellement  
*Mesure des* différentes, sont cependant com-  
*Douleurs &* prises dans la classe des plaisirs &  
*des Plaisirs.* des douleurs, & sont appellées plai-  
 sirs & douleurs. Comme dans ces  
 sensations de plaisirs & de douleurs,  
 on peut distinguer des degrés &  
 des parties, & comme à ces parties  
 on en peut ajouter ou soustraire  
 d'autres semblables; de-là naît la  
 possibilité de mesurer le plaisir avec  
 le plaisir, & la douleur avec la  
 douleur. Donc toute autre différen-  
 ce intrinsèque qui se trouve entre  
 les sensations simples, qui n'est pas  
 différence numérique, ou en dé-  
 grés, sera une différence de genre,  
 ou d'espèce; c'est-à-dire, qu'elle  
 sera telle, qu'elle placera ces sensa-  
 tions dans la classe des quantités  
 hétérogenes, & par conséquent in-  
 commensurables. (f)

Cet Ecrit est assurément l'ouvrage  
 d'un excellent Métaphysicien. Mais

(f) On supprime le reste de l'Ecrit, qui  
 ne contient qu'un compliment à celui à qui  
 il est adressé.

peu de François aiment la Métaphysique, parce qu'elle demande beaucoup d'application, & que la plupart ne l'entendroient guères, même en s'y appliquant. Il faut en convenir; nous n'avons pas le génie de cette Science. Cependant on entend tous les jours des gens du monde, des femmes mêmes, louer *Locke*, & se vanter de l'avoir lû avec grand plaisir. C'est une vanité bien maladroite. Espèrent-ils qu'on les en croira? Toute discussion un peu abstraite, avec quelque netteté qu'on la fasse, est au-delà de leur portée. C'est ce qu'on éprouve souvent en conversation. Quelques-uns font semblant d'entendre, & s'ennuyent. D'autres, de meilleure foi, demandent quartier au Philosophe, en avouant qu'ils ne peuvent le suivre. Enfin d'autres, plus fots, croient entendre ce qu'ils n'entendent point; mais ceux-ci sont quelquefois assez divertissans: car persuadés qu'ils entendent bien, & voulant en persuader les autres, ils interrompent, ils parlent, & montrent un degré d'i-

---

MÉTAPH.  
Mesure des  
Douleurs &  
des Plaisirs.

gnorance & de sottise auquel on ne  
 MÉTAPH. s'attendoit point.  
 Mesure des Pour revenir à l'Ecrit dont on  
 Douleurs & vient de lire l'extrait, il contient une  
 des Plaisirs. vraie découverte dans la Métaphysi-  
 que du cœur, dans la Métaphysique  
 de la Morale. Mais comme il n'en  
 résulte rien pour la Morale même,  
 cette découverte n'est importante que  
 par le degré de sagacité qu'il a fallu  
 pour la faire. En effet, soit qu'on  
 compare les peines aux plaisirs, ou  
 les peines aux peines & les plaisirs  
 aux plaisirs, ou enfin des plaisirs  
 & des peines d'un certain genre à des  
 plaisirs & des peines d'un autre genre,  
 il faudra toujours se conduire de la  
 même manière. Il faudra se priver  
 d'un petit plaisir qui exposeroit à une  
 grande peine. Il faudra, ou du moins  
 on pourra, si l'on veut, s'exposer à  
 une petite peine, ou même la souffrir  
 d'avance, pour jouir ensuite d'un  
 grand plaisir. Enfin, entre peines &  
 peines à éviter, entre plaisirs & plai-  
 sirs à choisir, il faudra se déterminer  
 sur le degré & la durée combinés des  
 uns & des autres.

Nous

Nous devons un éloge à l'Auteur de cet Extrait, qui est lui-même un Italien de distinction, & qui n'a pû louer si judicieusement le style de M. l'Abbé de Buondelmonti, sans nous faire sentir que le sien, en François, mérite notre admiration dans un Etranger. Un des plus beaux Esprits d'Angleterre a répété plus d'une fois dans ses Ouvrages, qu'entre toutes les perfections humaines celle de bien écrire & de bien parler tient le premier rang (a). Sur quoi ce jugement est-il fondé? sur une maxime aussi certaine, du Juge le plus fin & le plus éclairé des Anciens; celle d'Horace:

METAPH.  
Mesure des  
Douleurs &  
des Plaisirs.

*Scribendi recte, sapere est & principium  
& fons (b).*

*Sapere!* Que ce mot renferme de qualités naturelles & acquises! Que d'esprit, que de goût, que de lumieres il suppose! Que de perfections ensemble! Et quelle doit être en effet celle de l'Ecrivain qui les rassemble toutes!

(a) Of all the things in which the Men excell,  
The chief is to speak and to write well.

Rochester.

(b) Art. Poët.

L

Aspirons-y , dans le JOURNAL  
METAPH. ETRANGER. L'Emulation a des ai-  
*Mesure des* les, comme l'Amour & la Fortune.  
*Douleurs &* Elles élèvent quelquefois les hommes  
*des Plaisirs.* au-dessus d'eux-mêmes. Tous les Am-  
bitieux n'ont pas eu le sort de Phaë-  
ton & d'Icare.



---

## AVIS AU PUBLIC.

**L**ES plaintes de quelques personnes, qui, étant à la Campagne, n'ont pû se trouver à temps pour souscrire, & celles de beaucoup d'autres, qui prétendent qu'on a dû donner un essai de la nouvelle Méthode avant que de fermer la Souscription; font prendre le parti de la prolonger pour Paris, jusqu'au premier de Février prochain.

Pour épargner au Public la peine d'envoyer au Bureau de la rue S. Louis, au Marais, on en a établi un Second jusqu'au mois de Février, rue d'Orléans-S. Honoré, vis-à-vis l'Hôtel-d'Ali-gre, au premier. Il y a des Affiches au-dessus de la Porte.

On attendra, pour publier la Liste des Souscripteurs, que les Étrangers aient eu le temps d'envoyer leurs noms.

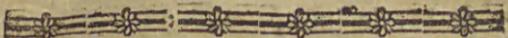
On prie ceux qui ont souscrit au mois d'Avril, de renouveler dans le courant de Janvier, afin que le nombre des Exemplaires qu'on doit tirer puisse être réglé.

On changera les Volumes aux  
Souscripteurs qui en auront reçu de dé-  
fectueux , s'ils les renvoient de bonne  
heure.

Les Correspondans , les Auteurs  
Associés , & tous ceux qui fourniront  
de bons materiaux seront nommés avec  
reconnoissance , s'ils n'exigent pas le  
contraire.

Les Auteurs Étrangers , qui ne se-  
ront pas du nombre des Correspondans  
habituels , auront la bonté d'affranchir  
le port de leurs Pièces.

Enfin , quelques frais que puisse de-  
mander la suite de l'entreprise , pour  
les ornemens & les améliorations , on  
n'augmentera jamais l'abonnement aux  
Souscripteurs de 1754 & 1755.



# T A B L E

## DES ARTICLES.

AVERTISSEMENT sur la continuation  
du Journal, *pag. iij*

INTRODUCTION à la partie historique, I.  
I.

### ANTIQUITÉS.

*Vallum Romanum*, ou muraille des  
Romains dans la grande Breta-  
gne, 21  
Journal du Grand Caire au Mont-  
Sinai, 48

### II.

### PHILOGIE.

Observations sur les Lettres de My-  
lord Orrery au sujet du caractère &  
des Ecrits du Docteur Swift, conte-  
nant plusieurs particularités fort re-  
marquables, &c. 64

Essai Historique & critique sur le Ca-  
ractère & les Ecrits de Jacques I.  
91

### III.

### PHYSIQUE.

Second Extrait des nouvelles Vérités

T A B L E

de M. de Justi,	108
Traité des causes de l'Electricité & de la Vitalité,	136

IV.

MATHÉMATIQUES.

Observation des hauteurs de plusieurs Montagnes des Alpes,	154
Differtation Mathématique sur la cau- se phisique de la figure de la Terre,	170

SPECTACLES.

Philoclée, Tragédie Angloise,	147
-------------------------------	-----

VI.

GÉOGRAPHIE.

Nouvelle Géographie de M. Busching,	203
-------------------------------------	-----

VII.

MÉTAPHYSIQUE.

Lettre sur la mesure & le calcul des douleurs & des plaisirs,	215
Avis au Public,	231

*Fin de la Table.*

KSIEGOZBIÓR

MARCIN SAMOYSKIEC

5972

5942-K2



---

## APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Mon-  
seigneur le Chancelier, le  
JOURNAL ETRANGER du pré-  
sent mois : A Paris, ce pre-  
mier Janvier, 1755.

LAVIROTTE.

---

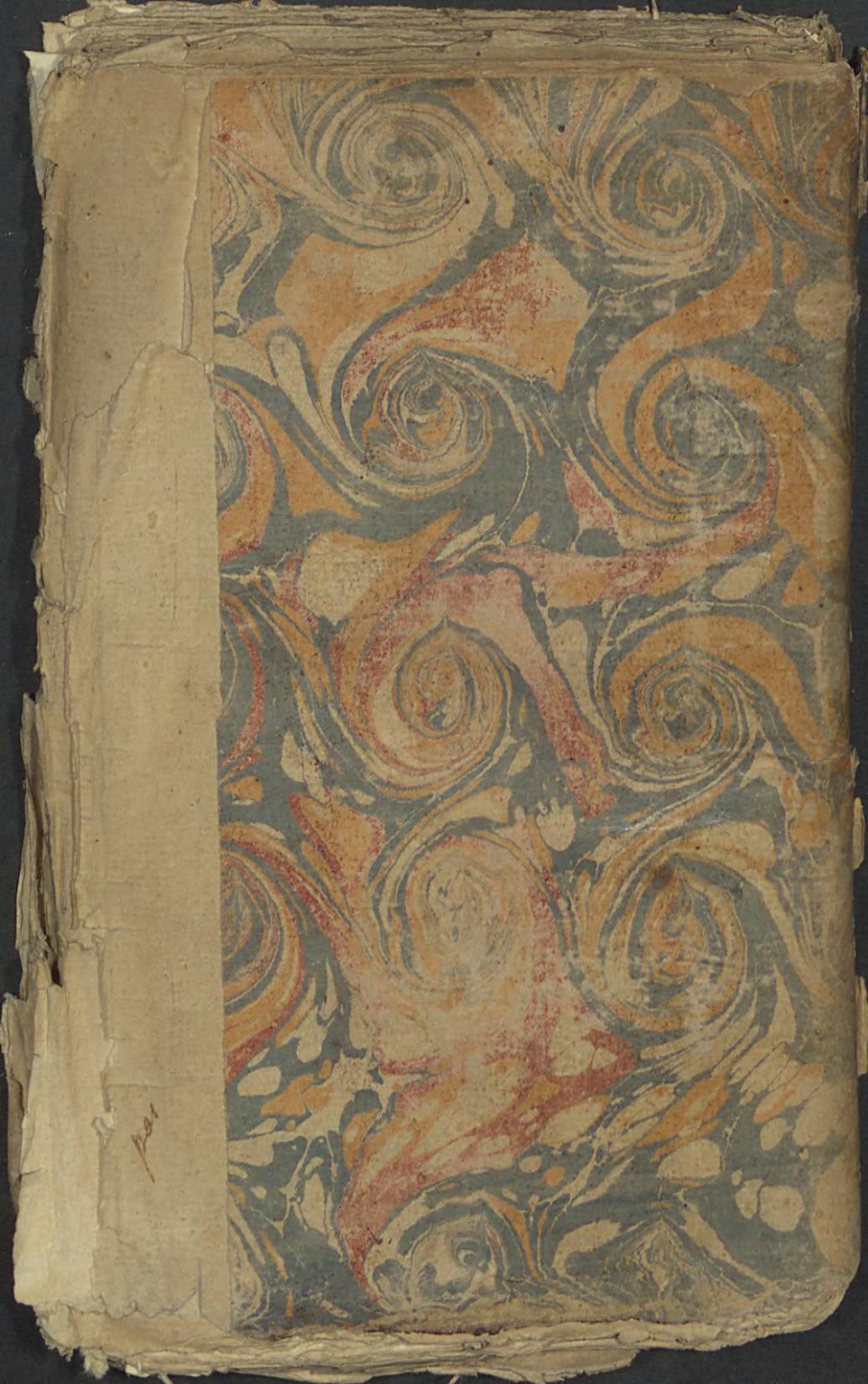
## ERRATA.

Pour le volume de Janvier.

Page 80, dans la Note ; *Patere* ;  
lui fait dire, *Spartiam*, lisez *Pa-  
tere*, lui fait dire Spartien. Les au-  
tres fautes sont faciles à corriger.

---

Le second Bureau est rue d'Or-  
léans-S. Honoré, vis-à-vis l'Hôtel  
d'Aligre, au premier. Il y a des  
Affiches au-dessus de la porte.



201